This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

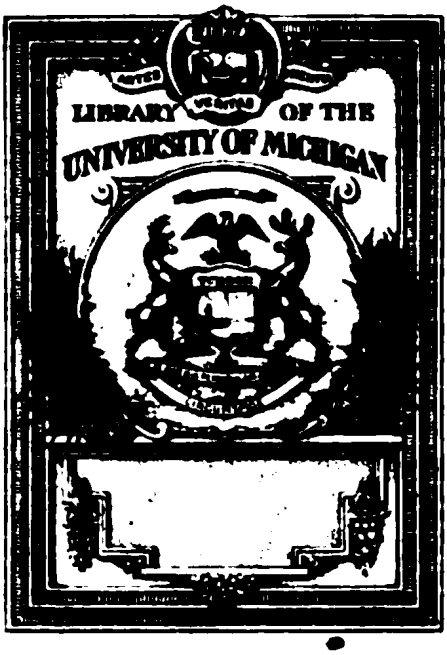
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

25
.N93



AP
25
.N93

Dunning
high
12-26-39
39433

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois d'Octobre 1685.

Par le Sieur.... Profeſſeur en Philoſophie & en Hiſtoire à Rotterdam.

Seconde edition reveuë & corrigée par l'Auteur.

A AMSTERDAM,

Chez HENRY DESBORDES, dans le Kalver-Straat, prés le Dam.

M. DC. LXXXV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Weſt-f.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois d'Octobre 1685.

ARTICLE I.

Inſtruction pour une jeune Princeſſe, ou l'Idée d'une honnête femme. Suivant la Copie, à Paris 1685. in 12. & ſe trouve à Amſterdam chez Wolfgang.

SI chacun ne remplit pas ſon devoir en ce monde, ce n'eſt point aſſûrément la faute de Meſſieurs les Auteurs, car ſur quoi eſt-ce qu'ils n'écrivent pas, ou quelle ſorte de gens y a-t-il qu'ils n'inſtruiſent de ce qu'il faut faire? S'il y a donc du mal, c'eſt parce que l'on ne ſuit pas leurs conſeils. Il faut pourtant demeurer d'accord qu'ils ne s'y prennent pas tous d'une maniére bien

entendue, ou qui ſoit propre à perſuader tous ceux qu'ils veulent inſtruire. Il y en a qui tournent tellement les choſes du côté de la dévotion, qu'ils voudroient que les femmes de qualité fuſſent auſſi éloignées des occupations & des divertiſſemens du monde, que le doivent être celles qui ont pris le voile. Mais il s'en trouve d'autres qui capitulent avec la Nature, & qui ſe contentent que l'on ſoit exact dans les bien ſéances, & dans le ſolide de la vertu, ſans vouloir que l'on renonce aux plaiſirs convenables à ſa condition & à ſon âge. Je ne ſçai ſi l'on ne pourroit pas mettre dans cette claſſe d'Auteurs celui qui a fait les *Conſeils d'Ariſte à Celimene*, ou ſi cette méthode eſt plus capable de corriger les gens du monde, que ne l'eſt celle des Dévots. Quoiqu'il en ſoit M. de la Chetardye s'eſt attaché à la 1. méthode en publiant l'*Inſtruction* qui nous fait parler ici. Il l'a dédiée à Mademoiſelle de Nantes Princeſſe de grand mérite qui vient d'épouſer M. le Duc de Bourbon petit-fils de M. le Prince de Condé, & c'eſt une ſuite fort naturelle d'un autre Ouvrage qu'il avoit donné au public ſous le titre *d'Inſtructions pour un jeune Seigneur, ou l'Idée d'un Galant homme.*

Il ſuppoſe ici pour fondement de toutes

tes les bonnes qualitez d'une Princeſſe, qu'elle doit avoir de la piété; & il prétend que cette vertu lui eſt d'autant plus néceſſaire que nous ne ſommes plus dans le temps où *la crainte du monde étoit une eſpece de divinité dont les Dames ne recevoient pas un foible ſecours.* Puis que *cette crainte a cédé inſenſiblement aux mauvais exemples*, ajoûte-t-il, il faut que la piété ſoûtienne ſeule le choc, & ſans cela *la plus ſevere n'oſeroit répondre de ſa vertu.* Mais il ne prétend pas néanmoins qu'une belle femme néglige les intérêts de ſa beauté, il ſe contente qu'elle n'en ſoit pas eſclave. Il lui permet auſſi de s'ajuſter ſelon le rang qu'elle tient & de ſuivre les maniéres du monde. Que perſonne ne s'en allarme, tout ira bien, pourvû que l'on ſuive les maximes de l'Auteur. Il décrit fort naivement le caractére d'une Coquete afin de le faire haïr; & il apprend ce qu'une femme doit pratiquer en fait de lecture; il veut qu'elle liſe non ſeulement les livres de Morale & de dévotion, mais auſſi pluſieurs autres, pourvû que ce ne ſoient ni des livres de Philoſophie ni des Romans. Les premiers, dit-il, ſont capables d'embaraſſer l'eſprit d'une femme, *& les autres de corrompre l'innocence de ſon cœur.* Il aime mieux qu'elle ſoit

ſérieuſe qu'enjouée, quoi que les ſérieuſes étant plus capables de s'attacher ſoient plus en bute aux entrepriſes de Galanterie. C'eſt ici qu'il redouble ſon application pour donner de bons conſeils, ſçachant que ce ſont *des occaſions où il faut être extrêmement en garde.* Les commencemens de l'amour lui paroiſſent dangereux ſi on ne leur coupe chemin de bonne heure, & ſi on n'en regarde la ſuite avec frayeur. Ce n'eſt pas qu'il ſoit d'avis qu'une fille reçoive les douceurs d'un homme comme des injures, mais il veut qu'elle ſe garde de faire durer ces ſortes de converſations. *Il n'appartient*, dit-il, *qu'aux Provinciales de faire aſſaut de bel eſprit & de ſe faire un point d'honneur de demeurer les dernières ſur le champ de bataille.*

Les conſeils qu'il donne ſur la jalouſie (*autre écueil qui n'eſt pas moins à craindre pour les Dames*) ſont merveilleux, ſoit qu'on conſidére la jalouſie entant qu'elle fait ouïr avec peine le bien que l'on dit des autres femmes, ſoit qu'on la conſidére par rapport aux gens mariez. Il dit que *pour l'ordinaire les jalouſies opiniâtres naiſſent bien autant de ces réputations douteuſes où ſont la plûpart des filles quand on les marie que de toute autre choſe.* Il marque fort adroitement les arti-

artifices dont on ſe ſert auprés d'une femme broüillée avec ſon mari, & il y ajoûte des avis fort judicieux pour empêcher qu'un Galant ne profite de ces broüilleries. Il ſçait bien que les Princeſſes devroient être à couvert des entrepriſes d'un Galant, mais nous ſommes dans un ſiécle, ajoûte-t-il, *où l'on oſe beaucoup, & pour peu qu'on donne de priſe ſur ſoi on ne trouve que trop de téméraires.* Il avouë qu'au lieu qu'autre fois une femme qui *auroit été jalouſe de ſa réputation, ſe ſeroit fait un ſcrupule de ſe trouver* avec une autre *dont on auroit ſeulement douté de la vertu*; on fait à preſent le même viſage à celles qui tiennent une conduite réguliere & à celles qui ne la tiennent point. Mais de peur qu'on n'en concluë qu'il ne ſert donc de rien de ſe gêner, il ajoûte que *cela n'empêche pas qu'on ne faſſe une grande difference d'une perſonne qui vit dans les régles*, & qu'aprés tout on doit aimer la vertu pour elle-même. Voilà qui eſt bien-tôt dit, mais en verité nôtre nature n'eſt guéres capable de ce grand deſintéreſſement, elle a beſoin de trouver quelques douceurs du côté du monde dans la pratique de la vertu; autrement on ſe rebute bien tôt, *quis enim virtutem amplectitur ipſam præmia ſi tollas?* Otez

les récompenſes, vous ôtez à la vertu ce qu'elle a de plus charmant par rapport à nous. Or c'eſt les ôter en ce monde que d'avoir les mêmes égards & les mêmes civilitez pour une femme dont la réputation eſt délabrée, que pour une femme de bien & d'honneur, & voilà preſque l'état où ſont les choſes ſelon M. de la Chetardye. En effet que pourroit-on alléguer qui s'obtienne plus aiſément par celles qui ſont continuellement ſur leurs gardes, que par celles qui ſont dans quelque décri? Les unes vont-elles plus hardiment que les autres aux grandes Fêtes, & aux aſſemblées de cérémonie, ou y reçoivent-elles de plus grandes civilitez? Eſt-ce un obſtacle pour les grands établiſſemens, que d'avoir été l'entretien de tout un Peuple? En eſt-on moins loüé dans une Epître Dédicatoire, ou dans une Oraiſon funebre? Nullement, & l'on peut dire avec Salomon ſur tout ceci, qu'un même accident arrive à celui qui ſacrifie & à celui qui ne ſacrifie point. Il ne faut pas révoquer en doute que cette inutilité de la vertu par rapport aux biens de la terre ne ſoit une des plus fortes raiſons qui nous dégoûtent des fatigues où elle expoſe. Mais revenons à l'Auteur.

Il ne croit pas que les Dames puiſſent s'excuſer ſur les dangers de la Cour, car

il

il dit *que les Courtiſans d'aujourd'hui ſont ſi occupez du ſoin de leur fortune & que le nombre de ceux qui ont de la politeſſe & de la Galanterie eſt ſi médiocre qu'il n'y a pas grand mérite à ſe défendre de leurs pourſuites.* Voilà un coup aſſommant pour celles qui n'ont pas la force de réſiſter. Il dit auſſi que c'eſt un abus de croire que le vice régne plus à la Cour qu'ailleurs: *quelque corruption qui ait pû s'y gliſſer*, dit-il, *il s'y conſerve toûjours une certaine honnêteté qui maſque le vice. Il n'en eſt pas ainſi des autres lieux, tout y eſt outré & rien n'y ſauve les apparences.* Il conſeille fort aux Princeſſes de fuïr la curioſité aſtrologique, le gros jeu & la vengeance. Il leur fait craindre que l'on ne médiſe d'elles ſi elles ſe vengent, parce qu'on s'imaginera que l'homme qui aura été l'inſtrument de leur paſſion, ne l'aura pas été pour rien. *Nous ſommes dans un temps*, dit-il, *ou les Faiſeurs de remarques n'épargnent perſonne.* Il auroit pû dire que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'ils ſont importuns. S. Jerôme ſçavoit déja qu'ils obſervent ſi les Domeſtiques d'une Dame ſont bien vêtus, s'ils ſont gros & gras, s'ils s'en font accroire, & qu'au cas que cela ſoit, ils en tirent de ſi malignes conſequences que des Veuves qui

s'étoient condamnées à ne voir perſonne pour ôter toute priſe aux mediſans ont été diffamées à cauſe qu'on remarquoit cela dans leurs Domeſtiques: N'y a-t-il point là dequoi démonter les plus fortes têtes?

Si nôtre Auteur ne veut pas qu'une femme ſoit vindicative, ni joüeuſe, il veut du moins qu'elle puiſſe être Galante, lors que cela ne la commet point à cauſe de la bonne réputation qu'elle a d'ailleurs. Or afin qu'on ne s'y trompe pas il déclare qu'il n'entend par Galanterie qu'un commerce d'eſprit où le cœur & les ſens n'ont aucune part, & néanmoins avec toutes ces reſtrictions il l'interdit aux filles. Sa raiſon eſt *que pour entretenir un pareil commerce il faut entrer dans des ſentimens qu'une fille doit ignorer ou du moins qu'elle doit faire ſemblant de ne pas connoître, & s'expoſer à la mediſance en ſe faiſant citer dans le monde.* Cette Morale eſt un peu ſevere, mais l'Auteur la radoucit à l'égard des Fêtes & des ſpectacles, car il permet de s'y trouver, pourvû qu'on ne s'y abandonne pas avec excés. *Il eſt bon pourtant*, ajoûte-t-il, *de ſe défier de ces jours là, & de les regarder comme des jours d'occaſion où la vertu eſt toûjours un peu expoſée.* Il finit ſon livre par une exhortation à la Science de

ce de bien mourir. C'eſt un grand point & à quoi ni les jeunes Princeſſes, ni en général les jeunes gens ne ſongent pas trop. La ſeule penſée de la mort les fait trembler, & c'eſt pour cela qu'ils l'éloignent de leur imagination le plus qu'ils peuvent, au grand préjudice des bonnes mœurs. Cette penſée d'un ancien Poëte qui a été fort applaudie, *O vita miſero longa, felici brevis! O vie trop longue pour les miſerables, & trop courte pour qui eſt heureux*, eſt ſouvent trés-fauſſe, puis qu'on voit que même les malheureux ne craignent rien tant que la mort.

Ces remarques ſuffiront pour faire connoître au Lecteur que M. de la Chetardye ſçait le monde & qu'il juge ſainement des choſes. Je le plains de le voir commis avec la derniere Aſſemblée du Clergé de France, qui a déclaré publiquement que ſa Majeſté fait revivre la piété & les bonnes mœurs dans tout le Roïaume d'une maniere ſi parfaite, que c'eſt maintenant un honneur de pratiquer la vertu, que ſi le vice n'eſt pas tout à fait détruit, au moins eſt-il réduit à ſe cacher, & que les voiles dont il ſe couvre épargnent aux gens de bien un fâcheux ſcandale & ſauvent les ames foibles du péril d'une contagion funeſte.

L'Auteur nous donne toute une autre idée des mœurs du Païs où il habite: je ne ſçai pas comment il ſera pour ſe juſtifier de calomnie aprés avoir dit tant de choſes qui ſe réfutent par le témoignage de cette Auguſte Aſſemblée. Ce ſont ſes affaires, il y aviſera; & il ne manquera point de complices. J'en pourrois citer beaucoup, mais à quoi ſerviroit cela? Je ne vois ici qu'une citation néceſſaire, c'eſt pour confirmer ce qu'il a dit du peu de politeſſe & du peu de Galanterie des Courtiſans. Les Etrangers croiroient difficilement ſur le témoignage d'un ſeul Auteur un fait ſi peu vrai-ſemblable. Donnons-leur donc pour ſecond témoin une Dame de beaucoup d'eſprit, & par là ils auront le temoignage de l'un & de l'autre Sexe.

On a publié depuis peu dans le Mercure Galant une *Epitre chagrine* de Madame des-Houliéres, où l'on voit dépeinte la conduite des jeunes Seigneurs d'aujourd'huy. On nous dit que non ſeulement ils plaiſantent de leurs plus affreux déréglemens, mais auſſi qu'ils ne rendent viſite aux Dames que pour parler de ce qu'ils ont gagné ou perdu au jeu, que pour ſe feliciter de la découverte de quelque vin excellent, que pour faire des trocs, & pour ſe donner des

Ren-

Rendez-vous. On ajoûte que ſi par un pur hazard quelqu'un s'aviſe d'être amoureux, les autres lui font tant d'affronts, & lui diſent tant d'horreurs, qu'il n'oſe l'être davantage ni avoir des honnêtetez pour le ſexe. Sur cela on regrette ce bien-heureux temps où les Nemours, les Guiſes, & les Baſſompierres ſe piquoient de la belle Galanterie, & on ſe plaint du deſtin irrévocable qui ne leur permet pas de revivre pour faire renaître par leurs bons exemples le reſpect & la tendreſſe que la débauche a ſçû bannir. Je ne touche point à la cenſure que l'on fait aux Dames dans la même Epitre chagrine lors qu'on prétend que leur trop grande facilité produit le deſordre dont on ſe plaint. Ce ſont des endroits trop delicats: il eſt toûjours mieux de les laiſſer dire à d'autres.

Je m'aſſûre qu'on trouvera bon que je diſe ici que la feuë Reine de Portugal a écrit une tres-belle Inſtruction pour l'Infante ſa fille unique; ce ſont des avis & des préceptes d'une mere qui aimoit tendrement ſa fille & qui avoit l'eſprit éclairé. Ce petit Ouvrage a été inſeré dans le *Mercure Galant*, & pourroit porter le titre de preſent Roial, comme celui que le Roi Jacques compoſa pour le Prince Henri ſon fils aîné.

ARTI-

ARTICLE II.

*H. V. P. ad B***. de nuperis Angliæ motibus Epistola, in qua de diversorum à publica Religione circa Divina sentientium disseritur tolerantia.* C'est à dire, *Lettre sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la Religion dominante.* Rotterodami typis Regneri Leers 1685. in 4. en Latin, & in 12. en François, & en Flamand.

IL y a trés-peu d'Auteurs qui égalent celui-ci soit pour la force des raisonnemens soit pour la maniére majestueuse de s'exprimer. Il admire d'abord la révolution qui s'est faite dans l'esprit & dans les sentimens des Anglois à l'égard du Roi qui est presentement sur le Trône. Il louë ce Prince de n'avoir pas trahi les instincts de sa conscience. Il espere que comme ce n'est pas un Roi, qui à l'exemple de tant d'autres compte pour un petit mal la reputation de n'avoir point de parole, mais qu'au contraire il s'est toûjours fait une Religion de ne la fausser jamais, il tiendra ponctuellement à ses sujets Protestans celle qu'il leur a donnée.

née. Il blâme ceux qui ont voulu lui diſputer le droit de la ſucceſſion, & il ſe fonde ſur cette remarque, que le défunt Roy n'ayant pas eû d'enfans legitimes, il n'y avoit que la difference de Religion qui pût préjudicier à M. le Duc d'Yorc, & par conſéquent que rien ne pouvoit lui être legitimement préjudiciable, parce qu'il prétend que la Religion eſt une choſe toute céleſte qui ne doit pas entrer dans le droit humain & politique que l'on a ſur un Roiaume, non plus qu'elle n'entre pas dans le droit qu'un particulier a ſur un champ.

Selon toutes les apparences c'eſt ce que l'Auteur cherchoit, & à quoi il a voulu que tout ce que l'on vient de dire ne ſervit que d'introduction: du moins eſt-il vrai que dans tout le reſte de la lettre il ne ſe propoſe que de réfuter ceux qui enſeignent que les Rois ne doivent ſouffrir qu'une Religion dans leurs Etats, & que les Peuples ne doivent ſouffrir qu'un Prince qui ſoit de leur Religion. Il ſoûtient que ce ſont les plus pernicieuſes maximes du monde tant pour les Souverains que pour les ſujets & qu'elles ne doivent leur naiſſance qu'à la corruption du cœur. Car n'y aiant aucun Chrêtien qui ne ſçache qu'il faut expier ſes pechez par le ſacrifice de

ſes

ſes paſſions, on a tâché au commencement d'appaiſer la Divinité par cette ſorte de victimes, mais comme on a trouvé que cela coûtoit beaucoup, on a cherché des ſacrifices à plus juſte prix, & comme l'on ne manque pas de genie pour ſe tromper lors qu'on a le cœur gâté, on s'eſt apperçû bien-tôt qu'il y avoit d'autres victimes qui ne coûtoient rien que l'on pouvoit ſubſtituer à celles que Dieu nous demande. Et quelles ſont ces victimes? Ce ſont tous ceux qui n'embraſſent pas nos dogmes de Religion, gens qu'il faut bien-tôt charger du nom infame d'hérétiques, d'ennemis de Dieu & de l'Etat, & ſur ce pied là les perſecuter, les tourmenter, les exterminer, & par là nous trouvons un expédient d'endormir nôtre conſcience, & de nous flater qu'encore que nous nous relâchions amplement dans la pratique de la Morale, Dieu nous en devra de reſte à cauſe de tant d'ennemis de ſon ſaint Nom que nous avons abîmez par un zele tout à fait héroïque. Voilà ſelon cet Auteur la ſource de cet eſprit perſécutant qui régne depuis tant de ſiécles dans le Chriſtianiſme. On veut donner ſans remords à la nature corrompuë ce qu'elle ſouhaite, & là-deſſus on fait conſiſter le capital de la Religion dans la

croiance

croiance de certains dogmes. Pour la Morale on en parle magnifiquement, mais on ne la pratique point, & on laisse vivre fort en repos ceux qui la négligent, & lors que la conscience s'en émeut on lui montre pour l'appaiser les procedures que l'on a faites contre tels & tels Sectaires qui ne croioient pas un tel dogme. Si ce n'est pas là l'origine veritable de ce mal, c'en est à tout le moins une cause bien imaginée, *se no è vero è ben trovato.* L'Auteur ajoûte que rien n'a fait plus de tort au veritable Christianisme que cet esprit là, parce qu'il semble que l'Eglise Chrêtienne d'aujourd'hui & celle que les Apôtres ont fondée soient deux sortes de Religions. Celle ci ne s'est établie que par la patience, & par des instructions pastorales; que doit on donc dire de celle qui chasse dans sa bergerie à coups de bâton. Or comme il n'est pas apparent qu'un esprit aussi opposé que celui là au génie de l'ancien Christianisme ait pû tant durer & tant se répandre dans l'Eglise sans de puissantes raisons, on doit s'attendre que cette lettre contient un examen rigoureux de ces raisons.

Elles sont de deux espéces. Les unes sont proposées par les Politiques, & les autres par les Théologiens. Les Politiques

ques prétendent qu'il eſt ruineux à un Etat que les ſujets oſent s'écarter de la Religion qui y domine, & qu'ainſi l'on doit ſévérement châtier ceux qui ont cette hardieſſe. L'Auteur répond à cela d'une maniére à ne pouvoir jamais être réfuté, car il dit entre autres choſes que ſi cette maxime avoit lieu, on ſeroit toûjours obligé de ſe conformer à la Religion de l'Etat, & par conſéquent d'être Turc à Conſtantinople, & Payen dans le Japon. Où eſt l'homme ſi ſtupide qui ne voie que ſi ces gens là raiſonnoient bien, les Apôtres & ceux qui ſe convertirent à Jeſus Chriſt étoient de vilains Sectaires qui méritoient tous les châtimens à quoi les Juges des lieux trouvoient à propos de les condamner? L'Auteur prévient fort ſolidement & en peu de mots quelques difficultez qui ſe preſentent ſur cette matiére, aprés quoi il paſſe aux raiſons des Théologiens.

Ils diſent que les Princes ſont obligez entant que Princes de travailler au bien de la Religion, & qu'ils ne le ſçauroient faire en cette qualité & par diſtinction d'un ſimple ſujet, qu'en puniſſant ceux qu'ils croient hérétiques. On reconnoît à la verité que la croiance des myſtéres n'étant pas une choſe de commande-

ment,

ment, doit être communiquée par inſtruction, mais comme il y a des gens qui s'endorment dans leurs héréſies, on croit qu'il eſt bon de les éveiller par des menaces, & que les incommoditez qu'on leur fait ſouffrir les obligent à écouter attentivement & avec des diſpoſitions favorables les diſcours d'un Ortodoxe; ce qui eſt lever les empêchemens de leur converſion. M. * Arnaud a tourné cette penſée auſſi bien qu'elle peut l'être quoi qu'il ne fut pas payé pour cela comme tant d'autres à qui les penſions auroient dû faire prendre ce ſoin. L'Auteur répond à toutes ces choſes d'une maniére qui contentera aſſûrément tous ceux qui en jugeront ſans prévention, car il leur ſera aiſé de comprendre qu'il eſt trés-vrai comme il le ſoûtient, qu'afin de porter un homme à faire un juſte diſcernement, il ne ſuffit pas de l'appliquer à la conſidération des preuves que l'on allégue de part & d'autre, mais qu'il faut auſſi mettre ſon eſprit dans une aſſiete tranquille, & le delivrer du tumulte des paſſions, la choſe du monde qui obſcurcit davantage le jugement. Pour bien choiſir entre deux dogmes contraires, il ne faut faire combattre que les raiſons contre les raiſons, car

* *Apol. pour les Cath.* 2. *Part. ch.* 11.

car ſi l'on ne met d'un côté que des raiſons, pendant que l'on met de l'autre des raiſons avec la crainte des tourmens, & de la miſére, & avec l'eſpérance de mille biens temporels; il eſt trés-apparent que la balance tombera de ce côté. Quel moien que de ſimples raiſons, que de pures idées abſtraites l'emportent dans un homme machinal ſur des raiſons accompagnées de ſentimens vifs, & environnées d'objets groſſiers & de matiére ſolide? On verra ici pluſieurs autres belles conſidérations avec la réponſe à quelques ſimilitudes empruntées de l'efficace des châtimens dont Dieu ſe ſert pour nous ramener à lui. La *diſparité* que l'Auteur apporte eſt ſi viſible & ſi agréablement tournée qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle ſe fera ſentir à ceux mêmes qui la liront avec leurs vieux préjugez.

Pour mettre le comble à l'évidence de ſon ſentiment, il veut bien paſſer à ſes Adverſaires que les malheurs où l'on réduit un hérétique l'engagent quelquefois à étudier ſoigneuſement la verité, mais il leur demande ce qu'ils veulent que l'on faſſe en cas que des miſérables perſecutez ayant demandé du temps pour s'inſtruire proteſtent au bout du terme qu'ils n'ont pû découvrir aucune erreur dans

leur

leur parti, quelque application qu'ils ayent mise à chercher sincerement la verité, cette verité, dis-je, qu'il leur importoit de trouver dans la Religion de l'Etat afin d'accorder leur conscience avec leur fortune. Si l'on répond à cette question qu'il faut replonger ces gens-là dans les mauvais traitemens comme des opiniâtres incorrigibles, en sorte qu'il n'y ait que la mort ou une abjuration sacrilege de ce qu'ils prennent pour la verité qui les puisse delivrer de l'oppression; si, dis-je, l'on répond ainsi, l'Auteur déclare nettement qu'une conduite si inhumaine ne lui paroît avoir pû sortir que de l'Enfer, & qu'il la trouve *trés-digne* d'y être renvoiée pour jamais. Car, dit-il, comment sçait-on que la résistance de ces gens là est un caprice opiniâtre, & non pas une veritable constance? Qui sera le juge de cette question? Il est certain qu'il n'y a que Dieu qui puisse faire ce discernement, parce qu'il n'y a que lui qui connoisse les replis du cœur, & qui voie si c'est par malice, ou par paresse que l'on demeure dans le bourbier. Outre cela comme c'est Dieu seul qui connoît la force de châque esprit, & la proportion des objets au degré d'intelligence qui reste à châque homme aprés que la

force

force de l'éducation lui a bouché les conduits à certains égards ; il n'y a que Dieu qui ſçache ſi un homme qui ne change pas de Religion, réſiſte à des veritez évidentes. L'évidence n'eſt-elle pas une qualité relative ? C'eſt donc un abus de s'imaginer qu'une controverſe de Religion qui eſt évidente à quelques perſonnes, le doit être auſſi à d'autres qui ont ou moins d'eſprit pour en connoître le fort, ou plus d'eſprit pour en connoître le foible.

L'Auteur fait en quelque ſorte le procés à toutes les Sectes du Chriſtianiſme ſur ce qu'elles prétendent châcune que les points qu'on lui conteſte ſont de la derniére évidence. Mais comme il importe moins au repos public de convaincre les autres Sectes que le crime d'opiniâtreté n'eſt pas du reſſort des Juges du monde, que d'en convaincre l'Egliſe Romaine, on s'attache ici en particulier à ſes prétentions, qui portent *que ſon autorité infaillible eſt une verité ſi évidente que tous ceux qui ne l'apperçoivent pas ſont des opiniâtres deſeſperez.* Je ne fais que rapporter les paroles de la Lettre. C'eſt contre cette prétention qu'on raiſonne ici avec une grande force & par des interrogations redoublées. On demande ſi cette autorité vient des hommes,

hommes, ou ſi elle vient de Dieu; elle eſt ſemblable à celle des Rois dont il faut qu'un particulier ſubiſſe les jugemens, lors même qu'il eſt convaincu de leur injuſtice, ou bien ſi c'eſt un don extraordinaire du S. Eſprit; en ce dernier cas on demande comment on ſe peut aſſûrer de ce grand point; ſi c'eſt par des textes de l'Ecriture ou bien par des miracles éclatans comme ceux qui autoriſerent la miſſion de Jeſus Chriſt, & celle de ſes Diſciples; au premier cas on demande ſi ces paſſages ſont d'une telle clarté qu'ils ayent contraint les plus violens ennemis des Catholiques à rendre les armes, ou bien s'ils ſont ſuſceptibles de pluſieurs interpretations; ſuppoſé qu'ils le ſoient on demande ſi par cette même autorité infaillible qui n'eſt pas encore certaine l'Egliſe peut impoſer aux particuliers la néceſſité de s'en tenir à l'interpretation qui lui donne cette autorité, ou ſi elle ne le peut pas; on demande encore ſi l'interpretation qu'elle donne a beſoin d'être confirmée par des miracles, ou par des raiſons, enfin par toutes ces alternatives, où l'on croit montrer de châque côté des inconveniens inſurmontables & par quelques autres obſervations on rend fort douteuſe la voie de l'autorité. Je n'en dis

pas

pas davantage, la choſe eſt ſi belle dans l'Original qu'afin que les Lecteurs y recourent avec plus d'ardeur, il ne faut pas que nous leur en faſſions voir une partie conſiderable. Il eſt bon pourtant qu'ils ſçachent qu'outre les difficultez qu'on propoſe aux Catholiques, on en éclaircit quelques autres qui regardent les Proteſtans. Peut-être auſſi qu'il eſt bon de dire à ceux qui croient que l'Egliſe Romaine ne ſe tirera jamais des objections que l'on propoſe contre la voie de l'autorité, & que le ſubtil Epiſcopius a nommées *Labirinthum Pontificium* dans un petit Ecrit qu'il a compoſé ſous ce titre, peut-être, dis-je, qu'il eſt bon d'avertir tous ces gens-là qu'il eſt fort aiſé à Meſſieurs de l'Egliſe Romaine de rompre ce nœud Gordien, car ils n'ont qu'à dire comme ils font en d'autres rencontres, que l'autorité de l'Egliſe étant un des principaux Myſtéres du Chriſtianiſme, il faut le croire quelque environné qu'il ſoit de difficultez inexplicables, & que moins on en peut donner des raiſons, & y comprendre quelque choſe, plus eſt-il digne de l'humilité & de la docilité du Chrétien de le croire fermement.

L'Apoſtille ne mérite pas moins d'être lûë que la lettre même. On y éclair-

cit

cit, & l'on y confirme certaines choſes qui ſembloient avoir beſoin d'être retouchées, & l'on y montre qu'il ſeroit facile de ne faire qu'une même ſociété de toutes les Sectes des Proteſtans. L'Auteur ne dit pas la même choſe de la réünion de ceux-ci avec l'Egliſe Romaine, quoi qu'au reſte il parle de cette Egliſe beaucoup plus favorablement que ne font pour l'ordinaire les Réformez, car il inſinuë que pourvû qu'elle abandonnât le principe qui lui fait regarder comme intolérables tous les dogmes contraires à ſes déciſions, & quelle répurgeât quelques pratiques, le reſte ſe pourroit ſouffrir pour le bien de la concorde. Cela veut dire qu'on pourroit réünir les deux Religions pourvû ſeulement qu'elles puſſent conſentir à une mutuelle tolerance de leurs erreurs réelles ou prétenduës. Ce n'eſt pas la premiere fois que *l'illuſtre M. Paers* Auteur de la lettre dont nous venons : de parler a raiſonné fortement ſur le chapitre de la tolerance. Il y a quelques autres lettres de ſa façon ſur cette même matiere dans le recueil des *præſtantium ac eruditorum Virorum Epiſtolæ* imprimé d'abord *in* 4. & reimprimé *in fol.* à Amſterdam en l'année 1684. Ce ſont de beaux monumens de ſon eloquence & de la ſolidité de ſon eſprit. Il auroit pu tres faci

lement en produire de beaucoup plus conſiderables, s'il avoit voulu devenir Auteur car il étoit grand Theologien, grand Juriſconſulte, grand Politique & grand Philoſophe; il concevoit les choſes fort heureuſement; & il les apro fondiſſoit d'une maniere ſurprenante, jamais homme ne raiſonna plus fortement, ni ne donna un tour plus majeſtueux à ce qu'il avoit à dire, mais il étoit né pour de plus grandes occupations que pour celle d'etre Auteur. l'Ambaſſade Extraordinaire d'Eſpagne qu'il ſoûtint ſi avantageuſement pour ſa patrie conſternée des grands progrez de la France a fait connoître ce qu'il pouvoit dans les affaires d'Etat. Qu'elle perte qu'un ſi grand homme n'ait pas vêcu davantage. A peine avoit il atteint 55 ans lorſqu'il mourut le 8. du mois d'Octobre de la preſente année 1685. auſſi recommandable par ſon intrepidité, par ſa probité, par ſa generoſité, par ſa bonne foi, & par toutes les autres qualitez qui font l'honnête homme, que par ſon grand eſprit, & par ſa profonde érudition. C'eſt comme Journaliſte dans la République des Lettres que je ſuis obligé de parler ainſi: Mais que n'aurois je pas à dire ſi je parlois ſelon les ſentimens de reconnoiſſance dont je ſuis tout penetré pour les bien-

bienfaits que j'ai reçeus de cet illuſtre defunt?

ARTICLE III.

Bibliographia Hiſtorica, Chronologica, & Geographica noviſſima, perpetuo continuanda, ſive conſpectus primus Catalogi librorum Hiſtoricorum, Cronologicorum & Geographicorum tam Sacrorum quam Profanorum, &c. quibus ob argumentorum ſimilitudinem ſparſim ſuis locis inſeruntur Genealogicorum, Heraldicorum, Antiquariorum, Numariorum, Bibliothecariorum, aliorumque hujus generis ſcriptorum ſpecimen. Quotquot currente hoc ſæmiſæculo, id eſt ab anno reparatæ ſalutis 1651 *per univerſam Europam in quavis lingua Orientali, tum Græca, Latina, Gallica, Hiſpanica, Italica, Anglica, Germanica & Belgica, aut novi aut emendatiores & auctiores typis prodierunt. Opera ac ſtudio Cornelii à* Beughem *Embricenſis. Accedit ejuſdem Muſæum ſeu ſyllabus iconum ſive imaginum illuſtrium à ſæculo hominum quæ in ejus Muſæo ſpectantur.* C'eſt à dire, *Liſte des Livres d'Hiſtoire qui ont été imprimez en di-*

Amſtelædami apud Janſſonio-Waesbergios 1685 in 12.

IL eſt preſque ſuperflu de rien dire de cet Ouvrage aprés un titre ſi exactement circonſtancié. Je dirai néanmoins que l'Auteur qui eſt d'Emmerick au Duché de Cléves ne ſongeant qu'à préparer ſa Bibliographie Mathématique & Méchanique comme une ſuite de la Bibliographie de Medecine & de Phyſique qu'il a déja publiées, a été détourné de ce travail par les vûës que M. Ludolf lui a fait naître en le priant de lui indiquer des Auteurs de l'Hiſtoire des Abyſſins. Cela lui a inſpiré le deſſein de publier pour la troiſiéme partie de ſon Ouvrage la Bibliographie Hiſtorique qu'il nous donne preſentement; & qui doit être ſuivie de la Théologique, Philologique, &c. Le deſſein général de ſon Ouvrage eſt de faire connoître tout ce qui c'eſt imprimé depuis l'an 1651. Ce qu'il nous en donne ici contient 1. les livres Latins, 2. les livres François, 3. les livres Eſpagnols 4. les livres Italiens, 5. les livres Anglois, 6. les livres Allemans. Il ſe ſert de l'ordre Alphabetique par tout, & c'eſt ſans doute le plus commode. Ceux qui ne conſidéreroient que le temps où

il

il renferme ſon deſſein pourroient croire qu'il ne s'eſt pas engagé à une choſe de grande étenduë, mais ſi l'on fait réflexion que jamais la maladie de faire des livres n'a été plus générale que dans ce ſiécle, on en fera un tout autre jugement. Quelque petite portion que l'on prenne de nôtre ſiécle, c'eſt toûjours un grand fardeau quand on s'érige en Hiſtorien des Auteurs, & ſi l'on peut croire que la demangeaiſon de faire des livres eſt une fiévre continuë avec des redoublemens, l'on peut croire auſſi que la génération preſente c'eſt rencontrée dans le retour de l'accés.

Si l'on connoît par tous les Ouvrages que M. Beughem a mis au jour, que c'eſt un homme extrêmement laborieux & curieux, on ne le connoît pas moins par le grand nombre de Stampes & de Portraits en taille-douce qu'il a ramaſſé, & dont il nous donne ici le Catalogue. Il les range ſous diverſes claſſes toûjours par ordre Alphabetique. La premiére claſſe contient les têtes couronnées, les Ducs, les Généraux, les Ambaſſadeurs & autres perſonnes de qualité. La ſeconde contient les gens de lettres & les artiſtes fameux. Elle eſt rangée ſelon l'ordre des Facultez, & des Religions. Je ne penſe pas qu'excepté M. l'Abbé de Marolles

rolles il y ait beaucoup de particuliers qui ayent raſſemblé plus de portraits d'hommes illuſtres que celui-ci. Il ſouhaite d'en avoir encore davantage, & c'eſt pour cela qu'il ſuplie les Grands Seigneurs, ou en général ceux qui ont de l'attachement à cela de vouloir lui communiquer ceux qui lui manquent, de quoi il ne manquera pas de les remercier publiquement avec éloge. On lui fait eſpérer qu'il s'élevera enfin quelque Mecene qui favoriſera ſes travaux & ſes deſſeins, & il eſt fort à ſouhaiter que cette eſperance ait ſon accompliſſement, car on ne ſçauroit jamais dire combien le travail infatigable d'un Auteur comme M. Beughem abrege celui des autres. Ce qu'il a fait pour faciliter la recherche de tous les livres contenus dans le Journal des Sçavans, & qu'il à intitulé *la France Sçavante*, rend tous les jours mille ſervices, & épargne de bonnes heures à ceux qui veulent trouver certains endroits dans ce Journal: Il ſonge à d'autres Ouvrages de même nature, comme auſſi à une Bibliotheque des Auteurs qui ont vécu ou qui ſont nez dans les 17 Provinces du Païs-Bas. Aubert le Mire, Valerius Andreas Deſſelius, & Swertius ont déja écrit ſur cela: Encore un coup il ſeroit à ſouhaiter qu'il s'élevât quelque patron magni-

magnifique qui ſoûtint les Muſes & les veilles d'un tel Ecrivain. Ce ne ſont pas ſeulement les Poëtes qui doivent être à leur aiſe pour ſe bien aquitter de leurs fonctions. Tout Ouvrage de longue haleine, toute compilation de vaſte étenduë demande de bons ſubſides & une ame qui ne ſoit point diſtraite par les ſoins rongeans d'entretenir une famille nombreuſe. *Magnæ mentis opus nec de lodice paranda attonitæ.* Cet Auteur pourroit contribuer fort conſidérablement à un Ouvrage dont le public a grand beſoin, je veux dire à une Bibliotheque Univerſelle de tous les Auteurs. On a les Bibliotheques particuliéres des Ecrivains d'un certain païs, ou d'un certain Ordre, ou d'une certaine Faculté; chaque Nation s'eſt piquée de ſe ſignaler de ce côté là; il n'y a que la France qui ne s'en ſoit pas ſouciée, ou qui ait eu le malheur de ne trouver point d'Hiſtorien à cet égard. Du moins ne ſçai-je perſonne qui depuis la Croix du Maine & Antoine du Verdier dont les Recueils n'ont été conduits qu'environ juſqu'à l'an 1585, temps antérieur à la grande inondation des livres, & qui n'ont même parlé que de ceux qui étoient en langue vulgaire, ait entrepris un pareil Ouvrage. Le Pere Jacob l'avoit en-

entrepris, dit-on. Il étoit aſſez propre à y réüſſir. On nous fait eſperer que M. Hendreich Bibliothequaire de M. l'Electeur de Brandebourg nous donnera enfin cet Ouvrage qui nous manque, ce Catalogue général de tous les Auteurs. Je ne ſçai s'il y comprendra tous les livres qui ſont encore Manuſcrits. Le P. Labbe en a publié un gros Recueil en deux volumes *in folio*, mais il lui en eſt échapé beaucoup. On dit que M. Beverland en prépare à Londres un nouveau Recueil qui ſervira d'un bon ſupplément à l'autre.

M. Beughem a inventé une méthode fort aiſée de trouver dans toutes ſortes de Cartes tout lieu demandé & cela ſans ſçavoir ni aſtronomie ni Mathematique comme il en faut ſçavoir pour ſe ſervir aiſément de la méthode qu'on a trouvée en Angleterre depuis quelque temps. Il ſouhaiteroit que Meſſieurs les Etats Généraux lui accordaſſent un Privilége pour cela, & l'on ne doute pas qu'ils ne le faſſent.

ARTICLE IV.

Miſcellanea Curioſa, ſive Ephemeridum Medico Phyſicarum Germanicarum Aca-

Academiæ Naturæ Curiosorum Decuriæ II. annus tertius, anni 1684. continens celeberrimorum virorum tum Medicorum, tum aliorum eruditorum in Germania & extra eam observationes Medicas Physicas Chymicas, nec non Mathematicas, cum Appendice. C'est à dire, *Mêlanges Curieux, ou le Journal de Médecine & de Chymie de l'Académie des Curieux de la nature en Allemagne, annéé* XIII. Norimbergæ sumptibus Wolfgangi Mauritii Endteri. 1685. in 4.

MOnsieur Morhofius qui fait espérer un *Ouvrage sur les services que les Allemans ont rendus aux Sciences, ne manquera point de matiére, car il est certain qu'ils se sont fort signalez dans la République des Lettres, non seulement par leur assiduité infatigable au travail, comme personne ne le leur dispute, mais aussi par leurs inventions, & par leur génie. Les Sciences qui sont presentement le plus à la mode leur sont extrêmement redevables, puis qu'aiant été piquez d'une noble émulation par les belles Académies qui ont été fondées en divers lieux de l'Europe depuis 20 ou 30 ans en faveur de la Philoso-

*Ci dessus page 610.

phie Naturelle, ils en ont affermi une de même genre chez eux qui produit toutes les années un Recueil d'Obſervations trés-curieuſes concernant la Médecine, la Chymie, les Mathématiques & la Phyſique. Voici déja le XIII. Tome de leur travail, c'eſt à dire, le Recueil de l'année 1684. Nous en allons inſérer ici quelques extraits qui n'ennuieront pas apparemment.

On trouve bien tôt dans ce Volume pluſieurs Obſervations de M. Mentzelius Médecin de S. A. E. de Brandebourg touchant l'Arc-en-Ciel. Il nous aſſure qu'il en a vû de tout à fait blancs en plein jour; la circonſtance du temps n'eſt pas ici peu de choſe, puis que c'eſt de là que dépend la rareté de ce phenomene, car il n'eſt point rare que les arcs en Ciel produits par la Lune ſoient blancs. Il ajoûte à cela quelques remarques ſur les couleurs artificielles, & ſur certaines petites taſſes d'or qu'on montre dans les cabinets de quelques Curieux, & que l'on prétend être tombées des nuës par les jambes d'un Arc-en-Ciel. On ſe fonde ſur ce qu'on a oüi dire qu'elles ont été trouvées en creuſant aux lieux où ce Météore avoit apuié ſes extrêmitez. On voit preſque toûjours la figure d'une étoile au milieu de ces petites taſſes; quelque-

quefois c'eſt la figure du Soleil, ou d'un cœur, ou d'un coûteau. On croit que ſi on les trempe dans quelque liqueur on la rend un bon febrifuge, & un bon reméde pour les femmes qui ſont en travail d'enfant. Il faudroit être bien de loiſir pour rechercher les raiſons qui ont pû faire que ces taſſes ſe formaſſent dans un Arc-en-Ciel; le plus court eſt ou de dire avec cet Auteur que ce ſont des piéces de monnoie du vieux temps, auſquelles on a peu à peu attaché de grands myſtéres par ſuperſtition & par trop de crédulité, ou de dire qu'elles ont été forgées exprés & enterrées en certains lieux par des fourbes & par des railleurs qui s'en promettoient de faire donner un jour dans le panneau les amateurs de ces antiquailles. On a joint aux Obſervations de M. Mentzelius, celles d'un Profeſſeur de Heidelberg nommé M. Francus, ſur la même matiére.

M. Mentzelius nous parle auſſi d'une Fontaine qui s'eſt formée depuis peu à Frejenwalde proche de l'Oder au milieu d'un chemin, & qui a des vertus incomparables pour guerir les maladies. Il nous aſſure qu'elle a trés-facilement guéri 2 femmes, dont l'une avoit les pieds & les mains immobiles avec de grandes tumeurs à cauſe de la goute, &

l'autre avoit une eſpece d'écroüelles enflées aux jambes qui la rendoient ſemblable à ces Chrêtiens de S. Thomas qui ſe voient au Roiaume de Malabar. On les nomme ainſi parce qu'il y a une vieille tradition qui porte qu'ils deſcendent d'un homme ſur lequel l'Apôtre S. Thomas lança cette imprécation, que tous ceux qui en deſcendroient euſſent une telle maladie. Cet Auteur nous parle auſſi d'un vieillard de 120 ans qu'il a vû à Cléves l'an 1666, & à qui les dents étoient revenuës avec de grandes douleurs 2 années auparavant. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier c'eſt que ce bon homme contoit qu'étant à la Haye à l'âge de 118 ans, & ayant appris qu'on y avoit amené un Anglois encore plus vieux que lui, & que l'on montroit auſſi bien que lui pour de l'argent, il lui avoit rendu viſite, & que cet Anglois lui avoit dit qu'à la 118 année de ſa vie les dents lui étoient revenuës tout de nouveau. Ce que M. Mentzelius nous communique touchant quelques ſingularitez des Indes qu'un de ſes amis lui a fait tenir vaut la peine d'être lû.

Ce qu'on rapporte d'un bœuf dont l'artere du poulmon fut trouvée toute convertie en os il y a deux ans eſt peut-être moins admirable, qu'un jeune homme-

me du Païs de Wirtemberg à qui une fiévre tierce ôta l'uſage de la parole à l'âge de 14. ans, mais de telle ſorte que depuis tout ce temps là il peut parler une heure par jour, depuis midi préciſément juſques à une heure. On crût au commencement qu'il y avoit un peu de malice dans ſon fait, & on le bâtit en pluſieurs rencontres, mais on a vû depuis que c'eſt autre choſe qu'un jeu capricieux de ſon humeur. C'eſt une eſpece de reſſort qui ne ſe débande qu'au bout de 24 heures. On a eu beau avancer ou retarder les horloges pour ſçavoir ſi le ſon des 12. coups contribuoit à lui délier la langue; ce n'eſt point à cela qu'il s'eſt réglé; il commence à ſe faire entendre ou avant ou aprés que l'horloge ſonne midi ſelon qu'on l'a retardée ou avancée, & lors qu'il eſt à la Campagne & qu'il ne peut pas connoître par le ſon des cloches quelle heure il eſt il ne laiſſe pas de parler à l'heure ordinaire, qu'à coup ſeur on peut prendre pour le veritable midi. On a fait tout ce qu'on a pû pour le guerir, rien n'y a été utile.

Ce qui ſuit paroîtra encore plus ſurprenant. L'an 1672 il y eut en Thuringe prés de Naumburg une femme de Meûnier qui accoucha d'une fille groſſe. Cette fille ſe portoit fort bien en naiſ-

naiſſant, & avoir toutes ſes parties bien conformées à une enflure de ventre prés qui parut extraordinaire. Au bout de huit jours elle fut ſaiſie de tranchées violentes, ſes pleurs continuels & l'agitation de tout ſon corps le témoignerent, enfin aprés quelques éjections d'eaux enſanglantées elle ſe delivra d'une fille, l'arriere faix ſuivit & tout ce en général qui a coûtume d'arriver aux accouchées Cette nouvelle fille étoit de la longueur du doigt, & parut tellement vivante qu'on ne fit point ſcrupule de la baptiſer. Elle mourut un jour aprés avec ſa mere, laiſſant la femme du Meûnier en bonne ſanté. Ces exemples ſont fort rares. Bartholin en a rapporté un dans l'obſervation 100. de ſa 6. Centurie, & il en a fait encore mention dans le chapitre 16. De ſon Traité *de inſolitis partus humani viis.* Ce chapitre eſt fort curieux, on y voit qu'au rapport de Jean Euſebe de Nieremberg Jeſuite Eſpagnol, il y eut une Jument en Eſpagne qui fit une mule pleine d'une autre mule. Qu'on ne me vienne pas citer ici ces paroles de Balzac, *que veut dire ce Jean Euſebe* (Joannes Euſebius Nierembur-gius è Societate Jeſu) *d'alleguer preſque toûjours des Auteurs qui n'ont point d'autorité & qui ne ſont connus de perſonne?*

C'eſt

C'eſt bailler des gens pour caution à qui on demanderoit des certificateurs & d'autres cautions, voire des gages & des obligations par corps dans leurs affaires particulieres; car outre qu'on a un autre Auteur Eſpagnol nommé *Torquemade* qui parle d'une ſemblable mule ou peut étre de la même; ç'a été une tradition aſſez conſtante parmi les Anciens Hiſtoriens de la nature que les rats femelles naiſſent ſouvent avec des petits dans le corps. Le méme Bartolin rapporte que le Roi de Dannemarc lui a móntré dans ſon Cabinet un œuf au milieu duquel il y en avoit un autre tout formé. On a trouvé auſſi un Citron entier au milieu d'un autre citron. Mais ce que Langius & Julius Obſequens rapportent, le premier qu'on a trouvé un petit cerf dans le corps d'un autre, & le dernier qu'on trouva deux œufs dans le corps d'un Veau, ſemble plus digne d'admiration. La penſée de Bartolin eſt, que cette femme dont l'enfant en avoit un autre dans le corps, avoit conçû deux *fœtus* de telle maniére que l'un s'engagea dans l'autre aprés quoi ſe forma la peau qui les empêcha de ſe dégager. Voiez le 14 Journal des Sçavans 1675.

Il y a long temps qu'on a dit que la ſalive d'un homme à jeun a des vertus con-

conſiderables ſoit pour tuer les Serpens, ſoit pour guerir leurs piqueures & les morſures d'un chien enragé, ſoit pour faire paſſer d'autres incommoditez. On voit ici une experience qui le confirme, car on nous aſſûre qu'un enfant de 12 ans s'étant par mégarde bleſſé à l'œil avec un coûteau qui lui avoit fendu la cornée & l'uvée juſques à lui faire perdre une bonne partie de l'humeur aqueuſe, fut gueri par ſa mere ſans le ſecours d'aucun onguent; elle ſe contentoit de lecher la playe tous les matins. On a remarqué qu'un chien ou un loup guerit aiſément ſes bleſſures pourvû qu'il y puiſſe porter ſa langue. Pour les taches des habits & ſur tout quand ils ſont noirs il y a des gens qui n'en manquent pas une en y appliquant de leur ſalive le matin: quelque enracinées quelles ſoient ils les enlevent toutes par ce ſeul expedient.

C'eſt une opinion fort ancienne & fort générale que l'homme ne ſçauroit vivre dés qu'il eſt bleſſé au cœur. Cependant on rapporte ici qu'un homme qui étoit mort au 4 jour de ſa bleſſure à Coblents fut trouvé bleſſé au cœur ſi avant que le coup d'épée avoit traverſé tout le ventricule droit, & cela par une ouverture ſi large qu'on ne peut pas ſuppoſer com-

comme Bartolin l'a ſuppoſé en un autre cas que les lévres de la bleſſure s'étoient aſſez bien rejointes d'elles-mêmes pour n'empêcher pas la circulation.

Je paſſe ſous ſilence une infinité de maladies dont il eſt parlé dans cet Ouvrage, & ne parlerai plus que de *l'Appendix*. Il contient entre autres choſes une harangue que l'Académie des Curieux de la Nature fit prononcer à Kiel dans le Holſtein l'année paſſée en l'honneur de Sa Majeſté Imperiale au ſujet de la défaite des Turcs. M. Major Profeſſeur en Médecine à Kiel fut choiſi pour prononcer ce Panegyrique. On voit en ſuite une lettre de M. Sturmius touchant quelques propoſitions de M. Borelli qui regardent le mouvement des animaux. On voit auſſi le Traité de M. Reiſelius touchant le fameux Siphon de Wirtemberg, & une diſſertation ſur des bouteilles de verre que l'on fait en Allemagne qui font un effet aſſés ſurprenant. Elles ont le coû fort long & aſſez étroit: leur capacité eſt beaucoup plus large que profonde, & d'un verre extrêmement délié. Le fond eſt toûjours ou un peu convexe, ou un peu concave. Si lors qu'il eſt convexe en dehors l'on met ſes lévres ſur l'orifice de la bouteille pour en ſuccer l'air fort doucement

on voit que le fond du verre devient concave auſſi en dehors avec un bruit terrible. Si quand il eſt ainſi concave on ſoufle tant ſoit peu dans la bouteille, le fond fait encore un mouvement pour devenir convexe en dehors avec le même fracas à peu prés. On peut alternativement renouveller ce jeu-là autant qu'on le ſouhaite. Il faut ſeulement prendre garde de ne pas attirer l'air lors que le fond eſt concave, ni le ſoufler dans la bouteille lors que le fond eſt convexe, car ce ſeroit le moyen de tout rompre: on le feroit auſſi en n'agiſſant pas fort doucement. M. Lentilius Profeſſeur en Philoſophie à Nortlinguen recherche la cauſe de ces differens phenomenes dans cette Diſſertation, & ſuppoſe avec vrai-ſemblance que les particules du verre ſont longues & recourbées en different ſens par haut & par bas, à la maniére d'une ſ. Cela étant chaque particule ſe peut accrocher & par deſſus & par deſſous avec ſa voiſine, & ainſi elles peuvent toutes céder & s'étendre ſans ſe ſeparer, lors qu'on ne les pouſſe que ſelon certaine proportion, & quoi qu'il en ſoit on ne peut nier aprés ces experiences que le verre ne ſoit beaucoup plus flexible que l'on n'avoit crû. Il ſemble même que le fond de ces bouteilles ſe puiſſe

puiſſe bander & débander comme un reſſort & que de là vienne le bruit que l'on entend ſoit que l'air que l'on attire contraigne celui qui eſt au deſſous de ces bouteilles de chaſſer le fond en haut, ſoit que l'air que l'on y pouſſe chaſſe la convexité du fond en dehors. Il ſe peut faire en l'un & en l'autre cas une ſi prompte compreſſion dans les pores & dans les particules du verre, que l'air environnant ſoit déterminé aux ondulations fréquentes & aux vibrations qui cauſent le bruit. On verra pluſieurs autres remarques ſur la malleabilité du verre, & contre ceux qui avec le célébre van Heimont oſent nier qu'il ait des pores. L'auteur ne croit pas qu'il ſoit poſſible de le rendre malleable ſans lui faire perdre ſa diaphaneité, & il nous apprend qu'ayant mis dans une petite boule de verre un peu d'eſprit de ſel trés-rectifié, il trouva que cet eſprit a la force de ronger le verre & d'en diſſoudre tout le tiſſu, car ayant mis la main quelque temps aprés ſur la boule qui lui ſembloit auſſi ſolide qu'auparavant, il trouva qu'elle ſe convertit en pouſſiére ou en *Alcohol* entre ſes doigts. Cela montre que ſi les Chymiſtes trouvent un jour ce menſtruë univerſel ou cet *Alkaheſt* qu'ils cherchent, les vaiſſeaux de verre ne ſeront pas pro-

pres

pres à le contenir. Ce même Auteur nous fait voir ici le plan d'un Ouvrage qu'il médite ſur l'œuf. Son deſſein eſt grand & vaſte & s'il l'execute bien il fera un trés-beau livre.

Outre ce que je viens de marquer il y a dans cet *Appendix*, quelques obſervations ſur les principes de la génération des corps. l'abregé de quelques livres que des membres de cette Société ont faits ou veulent faire, & un Eſſai d'un Dictionaire Chinois où l'on apprendra l'Ecriture de cette nation.

On ſera peut-être bien-aiſe de voir ici quelque choſe en peu de mots ſur l'établiſſement de l'Académie des Curieux de la Nature. Je dirai donc qu'en l'année 1652. M. Bauſch Médecin à Schwinfort Ville Impériale du cercle de Franconie, ayant propoſé à quelques autres Médecins les penſées qui lui étoient venuës ſur les moyens de perfectionner la Médecine, il fut conclu que l'on s'attacheroit particuliérement à la recherche des propriétez des principaux mineraux, vegetaux, & animaux. Pour cet effet on établit une eſpece d'Académie ſous certains ſtatuts, & on lui donna pour Préſident M. Bauſch, & pour Adjoints M. Fehr & M. Mezgerus. Le deſſein que ces Meſſieurs ſe propoſerent fut

fut nommé *le Voiage des Argonautes*, & ils ſe donnerent chacun un nom qui avoit quelque rapport à leur deſſein. L'un s'appelloit Jaſon, l'autre Pegaze, l'autre Americ, &c. Ils exhorterent à s'enroller pour une ſi belle expedition ceux qui s'y ſentiroient propres, cependant il ſe paſſa prés de dix années ſans que cette Société fît du bruit, ou fût en état de ſortir du port. Enfin on ouït le coup de partance (je me ſers de la Métaphore de ces Meſſieurs) lors qu'en l'année 1661. M. Sachs de Lewenheimb Médecin de Breſlaw en Sileſie publia ſon *Ampelographia Curioſa*, c'eſt à dire, ſon Traité du vin. Ces auſpices parurent ſi favorables que l'année d'aprés les Directeurs de la Compagnie publiérent à Leipſic une Lettre Circulaire adreſſée à tous les Médecins qui voudroient concourir au grand Ouvrage de la recherche des Myſtéres de la Nature. On leur fit ſçavoir les ſtatuts de la Compagnie, & les témoignagnes honorables que pluſieurs grands hommes lui avoient déja rendus, & les noms de ceux dont elle étoit compoſée. M. Bauſch qui en étoit le Chef voulant animer par ſon exemple Meſſieurs ſes Collegues publia en l'année 1666. le Traité de *lapide Hæmatite*, & celui de *lapide Ætite*. Mais comme

il mourut la même année, & que plusieurs des principaux Membres ou étoient morts, ou ne pouvoient vaquer à l'étude à cauſe de leur pratique, ou avoient été promus au Profeſſorat il s'en falut peu que l'on ne vît échoüée l'entrepriſe. Néanmoins M. Fehr l'un des ſubſtitus du Préſident ne ſe découragea pas. Il fit ſçavoir à tous ſes Collegues par un programme la mort de leur Chef, & les exhorta à la création d'un autre. On ſuivit ſon avis, & il fut choiſi lui-même d'un conſentement unanime pour remplir la place de M. Bauſch. On lui donna pour Ajoints M. Schmidt Médecin de Schwinfort, & Monſieur Sachs de Lewenheimb qui venoit de publier ſa *Gammarologia curioſa*, ou ſon Traité des écreviſſes. M. Fehr ſe montra digne de ce beau poſte car ayant déja publié en l'année 1666. ſon Traité de la Scorſonere, il en publia un autre ſur l'abſinthe l'année d'apres : il publia auſſi quelques Ouvrages poſthumes de ſon prédéceſſeur. D'autres publiérent des Traitez du Cerf, du Chardon benit, &c. mais avec tout cela le voiage de nos Argonautes ne promettoit rien de bon. On trouvoit fort à redire à leur méthode de traiter de chaque ſujet, & perſonne parmi les Grands ne les honoroit de ſa protection

tection libérale. Ils étoient donc fort en peine & fort incertains, & apparemment ils euſſent là tout quitté, ſi les Conférences de Philoſophie qu'on tenoit en France, & les établiſſemens qui s'étoient faits en Angleterre, à Paris & en Italie ne les euſſent éclairez & ſoûtenus. Ils virent les Journaux de ces Païs-là, & ils formerent le deſſein de publier quelque choſe de ſemblable. Ils réformerent leurs ſtatuts, ils établirent leur Bureau d'Adreſſe à Breſlaw, ils commirent M. Sachs avec quelques autres qui y demeuroient, à recueillir & à mettre en ordre tous les Mémoires, & ils donnerent à leur Corps le nom *d'Académie des Curieux de la Nature dans le S. Empire Romain.* Ils publierent leur coup d'eſſai en l'année 1670. & il plût ſi fort à ſa Majeſté Impériale, qu'elle ordonna que tout ce qu'il y avoit de rare dans ſes Cabinets fût à leur ſervice: Elle leur accorda ſa protection quelque temps aprés. Ils continuent depuis ce temps-là à publier tous les ans un volume d'experiences, mais aprés la mort de M. Sachs le Rendez-vous général de leurs Nouvelles n'a plus été à Breſlaw.

ARTICLE V.

ΚΛ. ΑΙΛΙΑΝΟΥ ποικίλης ἱστορίας βιβλία ΙΔ. *CL. Æliani varia Hiſtoria libri XIV. cum notis Ioh. Schefferi & interpretatione Iuſti Vultei, editio noviſſima variis lectionibus trium MSCtorum Codicum è Regia Pariſienſi Bibliotheca, notis poſthumis Ioh. Schefferi, Fragmentis Æliani, copioſiori indice Græco & Latino, novis denique annotationibus aucta curante Ioachimo Kuhnio.* C'eſt à dire, *Hiſtoires diverſes par Elien.* Argentorati ſumptib. Joh. Friderici Spoor 1685. in 8.

LA Langue Gréque devint ſi commune à Rome, & même parmi les femmes que Juvenal ſe crût obligé d'en faire de cruelles railleries. Cependant il n'y eut guéres d'Auteurs Latins qui écriviſſent en Grec; Elien eſt un de ceux qui le firent. Il étoit né à Preneſte cette Ville ſi fameuſe par ſes ſorts, & dont le ſçavant Joſeph Marie Suarés Evêque de Vaiſon a publié les Antiquitez. Je ne dirai pas qu'on la nomme aujour-d'hui Paleſtrine, car ce n'eſt pas une remarque aſſez néceſſaire pour devoir être ajoûtée aux deux autres qui m'ont déja écar-

écarté un peu de mon ſujet. J'y rentre en diſant que l'Auteur s'étant établi à Rome y fut un Prêtre du Paganiſme, & un Sophiſte; Ce dernier mot en ce temps-là étoit un titre glorieux & ne ſe donnoit qu'aux plus célébres Rhétericiens. C'eſt Suidas qui nous dit qu'Elien a été Prêtre, Philoſtrate n'en dit pas un mot, en récompenſe il dit d'autres choſes qui ne ſont pas moins glorieuſes à ce Sophiſte, comme que ſans avoir été en Gréce il parloit auſſi purement en Gréc qu'un Athenien, & qu'il fut toûjours doüé d'une ſinguliére modeſtie. Il nous apprend lui-même ſur la fin de ſon livre des Animaux qu'il auroit pû ſe faire valoir à la Cour, & y acquérir de grandes richeſſes, mais qu'il avoit mieux aimé s'occuper à la recherche des propriétez des animaux, & qu'il préferoit une once de veritable érudition à tous les treſors & à toutes les terres de Croeſus & des Craſſus. Voilà ſans doute des ſentimens fort étranges pour les hommes de nôtre ſiécle, & tout homme qui les auroit aujourd'hui & qui oſeroit s'en vanter ſans être vêtu d'un froc joueroit à ſe faire tourner en ridicule. Il y a ſi peu de gens qui puiſſent comprendre qu'il y ait quelque choſe de meilleur en ce monde

que d'être riche, qu'il faut bien regarder devant qui l'on eſt, quand on veut parler comme les anciens Philoſophes, car non ſeulement les mœurs de ce ſiécle ſont que l'on faſſe un grand état de l'argent, mais auſſi que l'on ſe moque de ceux qui ne s'en ſoucient guéres, & c'eſt là une marque d'une ſouveraine corruption, puiſqu'il eſt certain qu'un ſiécle qui n'eſt pas extrêmement corrompu a du moins la retenuë de ne point blâmer les vertus où il ne ſçauroit atteindre. Diſons donc encore ici ce que nous avons déja dit ſur une autre choſe *que le vice eſt une fiévre continuë du genre humain avec des redoublemens, & que la génération preſente s'eſt rencontrée dans le retour de l'accés.* Le ſiécle de Ciceron avoit eu la même deſtinée. Non ſeulement on n'y voioit pas l'ancienne frugalité, & les bonnes mœurs d'autrefois, mais auſſi on remarquoit que les Auteurs mêmes n'en oſoient preſſer la pratique. Quoi qu'il n'y ait rien de plus aiſé que de faire le vertueux & le ſage dans un diſcours, cependant on avoit relâché la morale juſques dans les livres, & la peur d'être tourné en ridicule ſoit qu'on parlât ſoit qu'on écrivît ſelon les idées du vieux temps avoit obligé tout le monde à ſe faire des maximes plus humaines. *Hæc*

ge-

genera virtutum, c'eſt ainſi que parle *Ciceron) *non ſolum in moribus noſtris ſed vix jam in libris reperiuntur, chartæ quoque quæ illam priſtinam ſeveritatem continebant obſoleverunt, neque ſolum apud nos qui hanc ſectam rationemque vitæ re magis quam verbis ſecuti ſumus, ſed etiam apud Græcos doctiſſimos homines quibus cum facere non poſſent loqui tamen & ſcribere honeſtè & magnificè licebat, alia quædam mutatis Græciæ temporibus præcepta exſtiterunt.* Un peu plus bas il dit que ſi l'on trouvoit un homme qui renonçât aux plaiſirs, la plûpart des gens croiroient qu'il ſeroit né pendant quelque mauvaiſe humeur des dieux qui luiu auroient forgé une deſtinée maudite pour ſe décharger ſur lui d'une partie de leur chagrin, *plerique Deos iratos putabunt.* Voilà le jugement que l'on feroit aujourd'hui du pauvre Elien s'il venoit nous dire gravement, qu'au lieu de briller dans une Cour & d'y amaſſer des Treſors, comme il eût pû faire, il avoit donné ſon temps à l'étude, faiſant plus de cas de l'érudition que de toutes les richeſſes de l'Univers. La même paſſion pour les études fut apparemment cauſe qu'il n'eut ni femme ni enfans. Au reſte il faiſoit un emploi loüable de ſon ſça-

* *In orat. pro Cœlio.*

voir puiſqu'il écrivoit en faveur de la providence contre les impiétez d'Epicure. Ce qu'il écrivoit ſur cette matiére étoit d'autant plus propre au maintien de la Religion parmi le peuple, que ce n'étoient pas de ces raiſonnemens abſtrais & Métaphyſiques qui ne ſont bons qu'à l'égard des Philoſophes; il ſe fondoit ſur l'Hiſtoire, faiſant remarquer dans les événemens humains les caractéres d'un Etre ſage & juſte qui les conduit, qui punit & qui récompenſe. C'étoit la matiére de ſes deux Traitez περὶ προνοίας & περὶ θείαν ἐναργείαν, qui ſe ſont perdus avec quelques autres de ſes Ecrits. On croira peut être que ſa profeſſion lui fit avoir le deſir d'écrire ſur des ſujets ſi pieux, mais cela n'a pas beaucoup d'apparence, car nous ne voions pas que les Prêtres du Paganiſme ſe ſoient amuſez à écrire pour la Religion. Ce n'étoient point eux qui donnoient de l'exercice par leur plume aux ſaints Peres; & ſi les Philoſophes étoient les ſeuls Théologiens de ce temps-là, il n'y avoit qu'eux qui écriviſſent ſur la Religion & ſur la Morale. Les Prêtres étoient apparemment des perſonnes qui aimoient à vivre en repos ſans ſe rompre la tête ni de livres ni de ſcience, il leur ſuffiſoit de ſçavoir les cérémonies, les révérences,

& les

& les génuflexions qu'il faloit faire devant les Autels. Le Rituel & ſes Rubriques faiſoient tout enſemble leur Bibliotheque & leur Encyclopedie, à quoi ils ajoûtoient un ſoin tout à fait bilieux d'animer les peuples & les ſouverains à l'extirpation de ceux qui n'approuvoient pas le culte public.

Nous avons remarqué ailleurs * que Q. Curce ne ſemble pas avoir été connu des anciens puiſqu'ils ne le citent jamais, (on ne l'a point cité avant le milieu du 15 ſiécle) la même choſe eſt preſque arrivée à Elien, car ſi vous exceptez Philoſtrate, & l'Anonyme cité par Suidas, il n'y a preſque perſonne parmi les anciens qui ait fait mention de luy. C'eſt dommage que nous ayons perdu les Traitez de la Providence, nous y trouverions mille faits curieux à peu prés comme dans ſon Hiſtoire diverſe qu'on nous donne ici.

Il eſt bien temps que nous diſions quelque choſe de cette derniére édition. Celui qui nous l'a procurée n'exprime pas quel eſt ſon emploi, mais il fait aſſez connoître qu'il n'en eſt pas content à cauſe de ſes fatigues continuelles. Il en mérite ſans doute un plus beau (je ne ſçai s'il le pourra trouver à

* *Ci deſſus p.* 252.

Strasbourg où il demeure) car il paroît beaucoup de ſcience dans les notes qu'il a jointes à celles de M. Schefferus. Comme il entend ſur tout bien le Grec, il corrige ſouvent le texte de ſon Auteur gâté par l'ignorance des Copiſtes, ou par les fauſſes ſubtilitez des ſçavans, & il prouve ſes corrections par de fort bonnes remarques. Il a ramaſſé fort ſoigneuſement les morceaux ou les fragmens d'Elien qui ſe trouvent dans Suidas ou en quelques autres endroits. C'eſt une conſolation pour ceux qui regrettent la perte d'un livre, d'en voir quelques bonnes citations, comme celles que l'on trouve dans S. Auguſtin de quelques traittez de Ciceron que l'on a perdus, mais quelquefois ces petits fragmens augmentent le regret qu'on a de la perte d'un Ouvrage. Si les Anciens avoient aimé les Citations autant qu'on les aime aujourd'hui en certains païs du monde, il y auroit tel Ouvrage perdu dont on trouveroit preſque tous les membres diſperſez dans d'autres Ouvrages, ce qui feroit benir la mémoire des Compilateurs. Finiſſons cet article en diſant que cette piéce d'Elien qui n'eſt parvenuë juſqu'à nous que fort mutilée n'avoit jamais paru en un auſſi bon état que dans cette derniére édition, & l'on peut même ajoûter qu'il y a

tres-

trés-peu d'autres Commentaires qui surpassent celui-ci. Je ne sçai si l'on verra jamais le 17. livre de cette Histoire diverse. Quelqu'un a dit qu'il se trouve dans la Bibliotheque de l'Empereur.

ARTICLE VI.

C. Drelincurtii Medici Regii de conceptu conceptus quibus mirabilia Dei super fœtus humani formatione, nutritione, atque partione sacro velo hactenus tecta systemate felici reteguntur. C'est à dire *Nouveau système du* fœtus *humain où l'on découvre les merveilles de Dieu cachées jusques ici, sur la formation & sur la naissance de l'homme.* Lugduni Batavorum apud Cornelium Bouteseyn 1685. in 12.

LA génération de l'homme est quelque chose de si admirable & de si impénétrable que ceux qui nient la résurrection sur le pied d'un événement impossible témoignent qu'ils manquent d'esprit & de jugement, car s'ils sçavoient raisonner ils verroient sans peine qu'il n'est pas plus difficile de convertir en un corps d'homme quelque matiére que ce soit, que de former un enfant par l'union des sexes. Les merveilles étonnantes de la génération des animaux nous pourroient

ient persuader si une infinité de livres ne nous assûroient du contraire, que les Philosophes n'ont jamais dit que l'ame d'une jument par exemple, est la cause qui organise & qui anime un poulain, car est-ce avoir le sens commun que de prétendre qu'une bête ait les lumiéres nécessaires pour convertir des goutes de sang en une machine dont les organes presque infinis en nombre ravissent en admiration par leur symmetrie, par leur varieté, & par leurs usages les Athées les plus obstinez? Si cela n'étoit point capable de tirer d'erreur, au moins devroit on faire aux femmes cette justice de ne pas croire que les bêtes les surpassent en habileté. Or on sçait bien que les femmes ne sont point la cause qui organise les enfans; comment les organiseroient-elles puis-qu'elles ignorent presque toutes s'il faut commencer par le cœur, ou par le cerveau, & s'il faut placer ici ou là telles veines ou telles membranes? On sçait d'ailleurs qu'il y en a qui deviennent meres à leur corps défendant, & en dépit de leurs souhaits, & de mille expediens dont elles se servent pour tâcher de couvrir leurs fautes. Il y en a au contraire à qui les vœux les plus ardens, & la pratique de tous les conseils imaginables ne servent de rien contre la sterilité. Enfin il n'y en a pas une quelque

fecon-

feconde qu'elle ſoit qui ne puiſſe dire avec la mere des Machabées, *qu'elle ne ſçait point comment ſes enfans ſe ſont trouvez dans ſon ſein, & que ce n'eſt point elle qui a aſſemblé leurs membres.* Il n'y a homme au monde qui ſçache ce qu'il faut faire pour former ici des os, là des chairs, & en un autre lieu, un foie, & des inteſtins. Aprés cela pourroit-on croire ſi les livres n'en faiſoient foi, que les Philoſophes & les Théologiens de l'Ecole ont ſoûtenu & ſoûtiennent tous les jours que les animaux ſont la cauſe efficiente de organes & de la vie de leurs petits? Pour le dire en paſſant les Carteſiens tirent de là une forte preuve de leurs automates, car s'il eſt vrai comme on ne le peut nier, que le corps des bêtes ſe forme ſans aucune connoiſſance de la part des peres & des meres, pourquoi ne pourra-t-il pas ſe mouvoir & ſe nourrir aprés ſa naiſſance ſans ſe conduire ſoi-même par le ſentiment des objets? Si on peut faire ſans connoiſſance le plus difficile, on peut auſſi faire ſans connoiſſance le moins difficile. Or tout le monde doit avoüer qu'il eſt incomparablement plus difficile de convertir un œuf en un chien, que de faire courir ce chien aprés un liévre, donc s'il ne faut point que les bêtes aient de la connoiſſance pour con-

r un œuf en un chien il ne faut pas
ſſairement qu'un chien en ait pour
ir aprés un liévre. Ceux qui croient
éexiſtence de nos ames s'imaginent
lles ſe bâtiſſent elles-mêmes leur
s quand elles ſe viennent enfermer
s un Embryon. D'autres pourront
la même choſe quoi qu'ils enſei-
it que l'ame eſt créée dans le même
nent qu'elle eſt unie. Ils diront que
culté *plaſtique* ou formatrice ſe dé-
e tout auſſi tôt ſur le corps qui lui eſt
Mais ſi les ames avoient alors cette
e ſcience pourquoi l'oublieroient-
s ſi étrangement? Pourquoi n'en re-
droient-elles aucune idée pendant
elles vivent dans un corps organiſé?
emble donc qu'il ne faille recourir
ux loix de la communication des
ivemẽs, mais ceux qui les ont le plus
neuſement étudiées ne compren-
t pas qu'elles ſuffiſent à la formation
ant d'oganes; & ils nous donnent à
ndre qu'il interuient là-dedans cer-
es cauſes occaſionnelles que nous ne
noiſſons pas. Peut-être veulent ils
que les deſirs de quelque Ange dé-
minent Dieu à mouvoir les matéri-
des corps vivans de la maniere qu'il
éceſſaire afin qu'une telle portion ſe
iſſe en os, qu'une autre devienne
chair

chair, &c. Ce ſont ſans doute des myſtéres impénétrables, & nous ſerions bienheureux ſi ſans remonter ſi haut nous pouvions à tout le moins découvrir l'ordre que l'Auteur de nôtre Etre obſerve dans la production de nôtre machine. C'eſt à quoi M. Drelincourt s'eſt attaché fort long-temps, ſans ſe rebuter jamais de la peine qu'il faut prendre lorſqu'on veut ſuivre la nature à la piſte, & dans tous les faux-fuyans où il nous ſemble qu'elle prend plaiſir à ſe jetter pour éluder toutes nos recherches. Les Poëtes auroient eu bien du bon ſens s'ils avoient eu deſſein de nous repreſenter la nature ſous la fable de ce Protée qui faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour laſſer, pour rebuter, & pour étonner même par ſes différentes formes ceux qui vouloient apprendre de lui quelque ſecret. Il faut voir ſur cela Virgile dans l'Incomparable Epiſode d'Ariſtée qui ſe trouve au 4 livre des Georgiques.

Nam ſine vi non ulla dabit præcepta neque illum
Orando flectes. Vim duram & vincula capto
Tende: doli circum hæc demum frangentur inanes.

M. Drelincourt ſçachant bien qu'il faut traiter ainſi avec la nature, a ſuivi l'exemple d'Ariſtée & de Pelée. C'eſt aux Lecteurs à juger s'il a été auſſi heur-

eux dans ſes pourſuites, que ces deux anciens Heros. Voici une idée de ſon ſyſtéme qu'il a diviſé en 2 parties.

Il fait d'abord une deſcription exacte & en termes choiſis & fort ſignificatifs des trompes de *l'uterus*, & de la maniére dont elles embraſſent en certains temps les teſticules pour en hunter les veſicules ou les œufs qui y ſont logez comme dans des niches. Il décrit enſuite la maniére dont ces œufs détachez de leur cellule & introduits dans les trompes s'inſinuent peu à peu dans le fond de *l'uterus*. Il dit ce qui arrive lors qu'ils crévent en chemin, & il remarque qu'afin qu'ils ſervent à la conception ils doivent entrer dans *l'uterus* tout entiers, c'eſt à dire ſans avoir ſouffert aucune ſolution de continuité dans leurs tuniques. Il ajoûte qu'il y a des cas extraordinaires où la ſemence virile s'élançant juſques dans les trompes & y rencontrant un de ces œufs le fait germer, & que de là viennent ces enfans dont nous avons fait mention dans la page 648. des Nouvelles du mois de Juin. Il finit la 1. partie par une pieuſe remarque ſur la conception immaculée de nôtre Seigneur, & par une courte priere à Dieu. Cette Oraiſon jaculatoire eſt pour le moins auſſi à propos en cet endroit là dans la bouche d'un Médecin Chrêtien, que celle-

celle-ci l'étoit dans la bouche de Virgile lors qu'il se préparoit à parler de choses tout à fait cachées.

Di, quibus imperium est animarum, umbræque silentes
Et Chaos & Phlegethon loca nocte tacentia late,
Sit mihi fas audita loqui: sit numine vestro
Pandere res alta terra & caligine mersas.

L'Auteur commence sa 2. partie par une description courte & éloquente de la maniére dont un grain germe dans la terre, ce qu'il compare avec la conception d'un enfant, car tout de même que le germe de ce grain pousse des fibres en bas & en haut qui forment les racines & la tige de la plante, ainsi un œuf étant descendu dans la matrice, & y ayant été inondé des esprits du mâle, pousse des nerfs, des veines & des artéres qui se répandent de tous côtez comme autant de branches & de racines, mais il y a à considérer que les 3. plus grosses de ces racines passent par le milieu du centre de l'embryon, & flotent au milieu de la lymphe de l'œuf pendant quelque temps; aprés quoi enfin elles la traversent toute & arrivent en serpentant jusques aux tuniques de l'œuf, où elles s'attachent d'abord à la ronde, puis elles les percent & se vont enraciner dans les pores de la matrice.

C'eſt ainſi que ſe forme le nombril qui du centre de l'embrion s'étend juſqu'à *l'uterus*. Or comme il y a des racines ſur leſquelles naiſſent de petits globules, il naît auſſi un trés-grand nombre de petits pepins ſur les fibres du nombril répanduës à la ronde dans *l'uterus*. Ces pepins en s'amoncelant & en ſe preſſant les uns contre les autres forment cette eſpéce de pate qui à cauſe de ſa figure ronde à été nommée *placenta*, ou gâteau. Ce *placenta*, eſt le veritable fond qui entretient le *fœtus*, car tous ces pepins dont j'ai parlé ſont continuellement abreuvez par les artéres ſpermatiques & hypogaſtriques de la mere, ſi bien que ne pouvant pas contenir tout l'aliment qui leur en vient, ils en pouſſent une partie dans les petites veines du nombril, qui l'envoient dans leur tronc commun, d'où elle ſe répand juſques au cœur & aux artéres du *fœtus*. Au reſte il y a cette différence entre un grain qui germe dans la terre & un œuf qui germe dans la matrice, que celui-ci n'a pas au dedans de ſoi comme l'autre le principe de la génération, car avant que d'avoir été impregné des atomes acides & ſalins de la ſemence virile l'œuf des femmes n'a aucun germe, ce n'eſt qu'une liqueur criſtalline enveloppée de deux tuniques ſans coque

qui

qui ſont fort poreuſes, & qui peuvent prêter. C'eſt par ces pores que les parties les plus ſubtiles de la ſemence du mâle entrent de toutes parts dans l'œuf ſans faire aucune bréche à ſes tuniques. Comme ces atomes de ſemence ſont trés-actifs il ne faut point douter qu'ils n'entrent dans un œuf fort impétueuſement: c'eſt néanmoins ſans confuſion; car ils ſe placent chacun dans le poſte que le doigt de Dieu qui paroit ici d'une façon ſinguliére lui a marqué, & ſelon la diverſité de leurs figures ils y forment la premiére ébauche d'un tel ou d'un tel organe. Il paroît par tout ceci que le principe actif & matériel de l'embryon vient de l'homme, & que la femme ne fait autre choſe que fournir un ſujet paſſif & nutritif.

L'Auteur explique fort nettement aprés cela l'action de ces eſprits de ſemence qui ſe ſont concentrez dans un œuf, & qui ont tiſſu la premiére trame & les premiers filamens de l'embryon. Il nous dit qu'ils réduiſent la matiére de cet œuf dans cet état de liquidité qu'on appelle *colliquamentum*, qu'ils y pouſſent les parties les plus ſubtiles de l'œuf qui vont par ces petites veines dans le cœur de l'embryon, où ſe mêlant avec les eſprits de la ſemence, elles ſe fermentent de telle ſorte, qu'elles font mouvoir le

cœur,

cœur, & c'eſt alors qu'on remarque dans les œufs de poule qu'on a mis couver le *punctum ſaliens*, c'eſt alors que les filamens de l'embryon s'étendent de toutes parts à cauſe des contractions & des dilatations reciproques que le cœur ſouffre. Cependant les deux tuniques de l'œuf s'étendant auſſi à proportion que la matiére qu'elles enferment ſe rarefie, forment les 2. membranes du *fœtus* qu'on appelle *l'amnios* & le *Chorion*.

Pour faire mieux comprendre comment le *fœtus* ſe nourit aprés avoir conſumé la matiére de ſon œuf, l'Auteur reprend ce qu'il avoit déja remarqué du nombril & du *placenta*, & l'explique beaucoup plus au long & d'une maniére tout à fait ſavante & curieuſe. C'eſt ici que l'on apprendra avec beaucoup de plaiſir comment le ſang arteriel de la mere fournit de ſes plus ſubtiles parties au *fœtus* par le moien du *placenta*, & comment les artéres umbilicales du *fœtus* rapportent le ſang ſuperflu dans le *placenta*, d'où il rentre dans les veines de la mere pour continuer ſes circulations, ou bien il retourne dans le *fœtus* par les veines umbilicales. On verra auſſi trés bien expliquée la circulation que le ſang ſouffre dans le *fœtus*, un peu différente de la nôtre, car entre autres particularitez

tez elle a celle-ci, que le ſang du *fœtus* étant parvenu à la veine cave, paſſe preſque tout dans la veine du poumon, & de là dans le ventricule gauche du cœur, d'où il entre dans l'aorte, pendant que l'autre partie tombe de la veine cave dans le ventricule droit du cœur, pour paſſer de là dans l'artére du poumon, & puis dans l'aorte. La Nature a pratiqué pour cela deux conduits dans la poitrine qui ne ſervent plus aprés la naiſſance.

La circulation étant une fois poſée dans le *fœtus* il s'enſuit que toutes ſes parties où il y a des artéres ſont parcouruës par le ſang, & qu'ainſi chacune de ces parties fait ſa fonction naturelle de couloir pour ſeparer du ſang diverſes ſortes de lymphe, & qu'aprés cette *ſecretion* chaque eſpéce de lymphe s'écoule peu à peu vers les endroits que la nature lui a deſtinez. Il s'enſuit de là que l'humeur ou que la lymphe qui ſe crible dans le cerveau du *fœtus* ſe décharge dans le nez & dans la bouche, & puis ſur la ſuperficie intérieure de l'*amnios*. C'eſt ainſi que ſe forme peu à peu une eſpéce de petit étang entre l'*amnios* & le *fœtus* dans lequel le *fœtus* ſe remuë tout à ſon aiſe comme un poiſſon. Il tombe auſſi du cerveau dans l'œſophage & dans l'eſtomac une partie de cette lymphe, & comme toutes

les

les autres glandes s'acquittent de leur devoir & entre autres celles qui ſont deſtinées à l'urine, il ſe fait diverſes ſeparations qui font croître le petit étang au dehors, & qui ſont cauſe de quelques écoulemens vers les inteſtins. L'Auteur explique tout cela fort exactement & en montre les utilitez : il n'oublie point à parler de ſon *amalgame*, c'eſt à dire du concours, & de la jonction de la bile, de la lymphe ſalivaire, & de la lymphe pancreatique dans les boyaux, où elles forment un compoſé qui deſcend juſques à l'inteſtin *rectum* en s'épaiſſiſſant toûjours de plus en plus. C'eſt ce que l'on appelle *meconium*, & il arrive rarement qu'il en ſorte quelque partie hors du *fœtus* avant ſa naiſſance. On rejette ici le ſentiment de ceux qui diſent que le *fœtus* ſuë dans le ventre de ſa mere.

On examine aprés cela ce qui peut déterminer le *fœtus* à ſortir de ſa priſon. Il y a des Médecins qui croient que c'eſt l'envie de reſpirer. Mais M. Drelincourt rejette ce ſentiment par la raiſon que le *fœtus* n'ayant jamais reſpiré dans le ventre de ſa mere n'eſt point capable de former aucun deſir ſur cela. Il rejette auſſi comme des contes de vieille ce qu'on dit que certains enfans ont pleuré avant leur naiſſance & avant la rupture de leurs tu-

ni

niques. Il ſoûtient que pour ſe convaincre que les *fœtus* ne reſpirent pas, il ne faut que comparer les poumons de ceux qui ſont morts avant que de naître ou en naiſſant, avec les poumons de ceux qui ont vécu quelques heures, car on trouve les premiers plombez & ſi chargez de ſéroſitez qu'ils tombent au fond de l'eau comme une pierre, au lieu que les autres ſont d'une couleur plus vive & ſi legers qu'ils remontent promptement du fond de l'eau. C'eſt par là qu'on pourroit découvrir la méchanceté de ces Débauchées qui étouffent leur enfant au paſſage, & qui diſent afin d'éviter la corde qu'il eſt venu mort au monde.

Ceux qui croient que le defaut d'aliment détermine le *fœtus* à naître, comme l'on dit ordinairement *que la faim fait ſortir le loup du bois*, ne raiſonnent pas au goût de l'Auteur, car il les réfute de toute ſa force. Il ne fait pas un meilleur quartier à ceux qui diſent que comme les fruits meurs ſe détachent eux mêmes de l'arbre & tombent en ſuite par leur propre poids, ainſi le *fœtus* étant venu à ſon terme ſe dégage de ſes ligamens. M. Drelincourt a été autrefois de cet avis, mais l'ayant examiné de plus prés il l'a quitté comme peu ſolide. Il ne veut point non plus que les eaux qui environnent l'enfant

ſant le déterminentpar leur odeur à ſortir de cette demeure, ni que l'*uterus* le chaſſe ne pouvant plus ſoûtenir un tel fardeau. Il réfute ces ſentimens par de bonnes preuves, & aprés cela il nous expoſe & nous confirme le ſien, qui eſt que le *Meconium* qui s'eſt accumulé dans les inteſtins du *fœtus* de telle ſorte qu'ils n'en peuvent recevoir ſans violence de nouvelles particules, excite des tranchées & des accés de colique qui font faire pluſieurs efforts à l'enfant. Ces efforts rompent les tuniques; les eaux s'écoulent par cette bréche, l'*uterus* joint de plus prés le corps de l'enfant, & lui augmente ſes douleurs, & cela d'autant plûtôt qu'en ſe comprimant il lui choque davantage les genoux, les pieds & les coudes, ce qui cauſe des irritations à cette partie qui ne nuiſent pas à l'affaire. Si l'enfant pleure en naiſſant, c'eſt que ſa colique dure encore.

Voilà une idée générale de ce dernier Livre de M. Drelincourt. Elle n'en repreſente le mérite que trés-imparfaitement. C'eſt un Ouvrage ſi ſerré que tout ce que je n'en rapporte pas eſt autant de perdu pour le Lecteur, il faut donc aller à la ſource ſi on entend bien le Latin, je dis ſi on l'entend bien, car ſans cela on ne peut voir qu'à demi ce qui ſe doit voir

dans

dans cette lecture. Je ſuis ſeur qu'il y aura bien des gens qui aprés avoir lû cet Extrait ſeront bien marris de n'avoir pas mieux étudié dans leur enfance, & il y aura tel qui ne pouvant pas ſatisfaire ſa curioſité par la lecture de l'original ſe ſouviendra que ſes Maîtres lui avoient prédit qu'un jour il ſe repentiroit de ſa pareſſe, à peu prés comme Charles V s'écria, *Adrien me l'avoit bien dit*, lors qu'il fut haranguë en Latin à Genes ſans pouvoir entendre ce qu'on lui diſoit.

Il ne ſera pas inutile d'avertir le Lecteur que M. Drelincourt fait une Table Alphabetique trés commode & trés-inſtructive à ſon Traité des Membranes du foetus. S'il vouloit prendre la peine de mettre en François ſon Syſtéme, ou de l'y faire mettre par quelqu'un de ſes amis, il obligeroit bien du monde.

ARTICLE VII.

Suplémens aux Nouvelles du mois paſſé. 1. touchant le ſaint Suaire. 2. touchant les livres que l'on s'étonne qui ne ſoient pas défendus en France. 3. touchant la Vie de Sixte V. traduite par M. le Pelletier, &c.

I. IL EUT été fort à propos quand nous parlâmes du Livre de M. Reis-

Reiskius, de faire mention de *l'Hiſtoire du S. Suaire de Compiégne*, publiée à Paris chez *Jean Bapt. Coignard* 1684. *in* 12. par Dom Langellé Benedictin de la Congregation de S. Maur. Mais ce qui ne ſe fit pas alors ſe pourra faire aujourd'hui commodément & ſans craindre de trop allonger un article. Diſons donc qu'outre les ſaints Suaires dont nous parlâmes, on dit qu'il y en a un à Compiégne par la liberalité de l'Empereur Charles le Chauve. On prouve cette donation par pluſieurs beaux titres, & ſur tout par le témoignagne de plus de 14. Hiſtoriens. Or, comme la principale difficulté dans ces matiéres eſt de trouver un expédient qui confonde la raillerie des Hérétiques (car pour les autres ils ſe payent eux mêmes de raiſon, & n'y regardent pas de ſi prés) le P. Langellé s'attache trés-particuliérement à lever les embarras qui ſemblent naître de ce qu'il y a pluſieurs Villes qui ſe vantent de la poſſeſſion de ce Treſor. Pour cet effet il ſuppoſe qu'on emploia pluſieurs linges à la ſepulture de Jeſus Chriſt, & il fonde ſa ſuppoſition non ſeulement ſur la coûtume, mais auſſi ſur le témoignage de S. Jean qui dit au pluriel *linteamina poſita*, & ſur celui de S. Auguſtin & de quelques autres Peres. Mais ſans tant de façons

ne ſeroit-il pas peut-être plus juſte de dire ſelon ſes principes qu'un même corps pouvant être en pluſieurs lieux à la fois, Dieu a voulu marquer ſa bonté à certaines Villes en produiſant pour l'amour d'elles ce miracle ſur le S. Suaire? Quoi qu'il en ſoit l'Auteur voulant travailler pour toutes ſortes d'eſprits ne ſe contente pas de fournir leur compte aux ames dévotes, il veut auſſi que les Sçavantes & les Curieuſes ayent le leur, & dans cette vûë il propoſe pluſieurs belles obſervations & pluſieurs recherches hiſtoriques touchant la maniére dont les Anciens enſeveliſſoient leurs morts, aprés quoi il retourne aux ames dévotes, & leur rapporte pluſieurs monumens de la vénération des Rois de France, & de quelques Princes étrangers pour la Relique de Compiégne, & enfin il leur donne un Abregé de l'Hiſtoire des ſaints Suaires de Turin & de Bezançon.

II. SI NOUS ajoûtons quelque choſe à ce que nous remarquâmes en paſſant qu'on ſouffre en France l'impreſſion de pluſieurs livres que l'on devroit condamner afin de tenir une conduite uniforme, ce n'eſt pas que nous prétendions cotter tous les livres de cette nature (cela nous meneroit trop loin) c'eſt qu'on nous a communiqué un Mémoire qui nous

nous semble digne de tenir ici la place, en Mémoire, dis-je, qui nous apprend que le Sieur *Jean Patrocle Parisot* Conseiller du Roi en ses Conseils, & Maître des Comptes débite dans sa maison à Paris *rue Simon le Franc* un Ouvrage où il y a des impietez, & qu'il a fait imprimer l'an 1681. sous le titre de *La Foi devoilée par la Raison*. On aime à connoître ce qui est d'un tour d'esprit extraordinaire, & il est même utile de méditer sur les bizarreries de l'ame. Ainsi je ne pense pas qu'on trouve mauvais que j'instruise mon Lecteur de ce qu'on m'a fait sçavoir de ce livre-là.

L'Auteur est tellement persuadé qu'il a dit des choses de la dernière importance, & qui feroient un très-grand bien à la Religion Chrétienne si on les enseignoit par tout, que voiant qu'on ne quittoit point les principes ordinaires pour prendre ceux qu'il a proposez dans son livre, il s'en adressé depuis peu au Clergé de France pour lui en demander raison. Sa Requête est imprimée, nous l'avons lûë. Il supplie Messieurs les Prélats *d'avoir pour recommandé en Justice son bon droit contre les ignorans soi-disans sçavans*, & il expose *pour établir ses Observations suivantes*, qu'aiant montré les premiers principes de la Nature afin

de

de pouvoir comprendre le myſtére de la Trinité par la Raiſon, *les Docteurs ont de la peine à les entendre, & traitent cette doctrine de nouveauté au grand ſcandale de ſon antiquité, puis qu'elle eſt le principe de la creation du monde;* Que ce manque d'intelligence eſt cauſe qu'ils ne peuvent concevoir les paroles de Jeſus Chriſt qui enſeignent les Myſtéres par des paraboles phyſiques; Qu'ainſi il ne faut pas s'étonner s'ils ne peuvent comprendre la Sainte Ecriture par la raiſon, *car pour l'entendre dans toute ſon étenduë il faut l'expliquer par la Phyſique & par la Morale;* Que *faute de connaître les premiers principes de la nature cela a produit la ſource de toutes les ignorances qui ont commencé par la Philoſophie de Platon & d'Ariſtote ſon Diſciple;* Que ceux qui ont introduit cette ignorante Philoſophie dans la Théologie pour raiſonner ont fait un paradoxe de chercher la lumiére avec les tenébres en voulant prouver le vrai par le faux; Qu'il a montré dans le chapitre 17. la difference des principes comparatifs d'avec ceux qui ſont démonſtratifs; Que ceux qui ſont comparatifs ſe prennent dans les divers êtres de la nature qui ne prouvent rien, mais que les démonſtratifs ſe prennent uniquement dans la nature & ne changent

point & prouvent tout 1. la connoiſſance de la nature, en ſuite celle de la Religion qui nous menent l'une & l'autre à la connoiſſance de Dieu, *où nous trouvons par un ordre de ſcience que les principes éſſont les Reſſorts & parcils tant en Trinité que Unité, mais non pas en eſſence;* Que la perfection de la Religion ſe doit faire auſſi bien par la raiſon que par la foi, & qu'il faut ſérieuſement penſer aux menaces du fils de Dieu *pour nous corriger & nous inſtruire puiſque le S. Eſprit n'a pû encore diſſiper les préventions des Chrêtiens que la foi ne peut êre éclaircie par la raiſon*; Qu'il ne faut pas s'étonner ſi les Docteurs ne peuvent entendre les paraboles de l'Ecriture, puiſqu'ils n'ont aucune teinture des principes de la nature; *qui eſt cette belle Philoſophie laquelle donne connoiſſance de Dieu, de la Nature & de la Religion, au lieu de cette fauſſe Philoſophie que l'on enſeigne dans les Ecoles qui gâte l'eſprit des étudians*; Que c'eſt pour cela qu'il ſuplie trés-humblement & tres-Chrêtiennement Meſſieurs les Prélats d'avertir le Roy de tous ces deſordres afin qu'il ordonne aux Docteurs d'étudier les premiers principes de la Nature pour enſeigner les veritez de la Religion Chrêtienne par la Raiſon; Qu'afin de parvenir à ce deſſein il promet

met aux Docteurs un Inventaire des choſes qui leur manquent pour être ſçavans, en attendant la permiſſion de faire imprimer un ſecond livre qui eſt la ſuite du premier; Qu'il ne refuſe pas les bons conſeils de leurs Illuſtriſſimes & Révérendiſſimes perſonnes, afin que tout le monde contribuë à la gloire de Dieu & que le Roi devienne le plus grand qui ait jamais été étant le premier qui le fera connoître par la Raiſon; Qu'il fera voir que nôtre Seigneur a prédit ce Prince pour être *celui qui croira fera les choſes que je fais & encore de plus grandes*, puiſque le Roi étant fils aîné de l'Egliſe par la foi, *il augmentera ſon titre par la Raiſon laquelle fera plus de progrés dans ces enſeignemens que la Foi n'en aura fait puiſqu'elle ſera entenduë de tout le monde.*

Voilà l'Abregé de ſon *Placet*. Il fournit enſuite l'Inventaire des veritez principales qu'il croit qui *manquent aux Philoſophes & aux Docteurs pour être ſçavans*. Il contient 19. Articles, dont il ſuffira de mettre ici quelques-uns.

1. *Item*, Il faut *qu'ils apprennent*, dit-il, *les vrais principes de la nature, afin de pouvoir comprendre le paralelle qui eſt entre Dieu & la Nature eu égard à la difference qu'il y a de la creature au Createur.*

2. *Item*, *Ils doivent sçavoir que pour connoître un premier principe créé il faut qu'il soit semblable à son Auteur tant en Trinité qu'en Unité, autrement un principe est faux.*

3. *Item*, *Il faut qu'ils sçachent que les principes d'Aristote sont faux, parce qu'ils ne ressemblent point à leur Auteur, par conséquent l'on n'enseigne que des erreurs dans les Ecoles.*

4. *Item*, *Il faut qu'ils apprennent que les principes de Descartes sont faux, par la raison que l'on vient de dire, & aussi parce qu'il prend une action pour principe.*

7. *Item*, *Ils doivent sçavoir que la Nature a été créée de Dieu en deux temps, premiérement par production* ad extra *& après par* art.

8. *Item*, *Il faut qu'ils sçachent que dans la premiere production les principes invisibles qui sont le Sel Mercure & Soufre, sont premiers principes & subsistent d'eux-mêmes à cause qu'ils sortent immédiatement de Dieu*, ad extra, *par conséquent sont immortels.*

9. *Item*, *Il faut qu'ils apprennent dans la seconde production par* art *que le corps visible qui est la Nature n'est pas premier principe puis qu'il a besoin d'un autre principe pour subsister à cause qu'il n'est*

que

que de l'art de Dieu, ce qui le rend mortel.

16. Item, Il faut qu'ils ſçachent que la Foi n'eſt qu'un paſſage de la Religion, mais que la Raiſon en eſt la fin & la perfection.

Le ſuccés de ce *Placet* n'a point répondu aux eſperances de l'Auteur, car il lui eſt venu un ordre d'en haut, qui l'a obligé de ſe défaire d'une belle Charge. Le mémoire que nous avons reçû porte que cet Auteur n'a rien négligé pour perfectionner ſon livre, & qu'il s'eſt ſervi pour cela d'un expédient dont on ne s'aviſe gueres parmi les Auteurs, car on dit qu'ayant fait marché avec un Théologien, un Médecin, & un Chymiſte, de leur donner à chacun un écu par heure pour les obliger à écouter la lecture de ſon livre, & à lui en donner leurs avis, il a trés-ſouvent & pendant un fort long-temps payé cette taxe l'un d'eux s'apelloit Fyelin: c'eſt l'Auteur du livre de *l'égalité des ſexes*, imprimé à Paris l'an 1673. aux trois Auditeurs. Rare ſans doute & même trés-rare méthode, car parmi ce grand nombre de gens & ſur tout de Poëtes qui aſſaſinent de la lecture de leurs productions tous ceux qu'ils rencontrent, il n'y en a pas un qui au lieu de récompenſer ceux qui

l'ont ouï, n'en prétendit des Eloges. Autrefois même où la recitation d'un Ouvrage étoit une maniére de le faire imprimer, & où l'on briguoit le plus grand nombre d'auditeurs qu'il étoit possible, il n'en coûtoit point d'argent à celui qui lisoit ses Piéces. Je n'ai point encore vû le Livre de *la Foi ébranlée*, mais voici quelques-unes des propositions qu'il contient.

1. *Que ceux qui établissent la Religion par la force se trompent, faisant autant d'ennemis que de sujets, la conscience ne connoissant aucun souverain au temporel.*

2. *Que les Bibliotheques sont les meres des erreurs & des abîmes de la verité.*

3. *Que ceux qui épousent les premiéres opinions qu'ils lisent ou qu'ils entendent, se font une doctrine d'hypothéque.*

4. *Qu'il en est de la multitude des livres comme des contrats & obligations que se font entre les particuliers qui font de la diversité dans un Royaume sans l'enrichir.*

5. *Qu'une grande lecture n'est qu'une hydropisie de mérite.*

6. *Que plus on est sçavant, & plus on est deguisé.*

7. *Que l'homme est bâti de passions & crepi de raison.*

8. *Que la Religion est une prévention*

qui

qui ſert de teinture à l'ame, qui s'entretient par l'uſage du païs, & par l'exemple de ſes parens.

9. *Que ce n'eſt pas lever les bornes de la Foi que d'étendre les limites de nôtre creance.*

10. *Que la nature eſt l'interprete des ſecrets de Dieu.*

11. *Que ceux qui nient les principes ſont comme ceux qui n'ont point fait élection de domicile, puis que les principes ſont les habitations de l'eſprit*

12. *Que le chaos eſt la groſſeſſe du monde & la creation l'accouchement.*

13. *Que la Foi conſiſte à croire en Dieu, & la raiſon à le connoître.*

14. *Que les petits Eſprits ſe gouvernent par miracles & les grands par la raiſon.*

15. *Que ce qui ſe rend à la raiſon ſe ſouſtrait à la Foi.*

On connoîtra par ce petit échantillon qu'il y a quelque choſe d'aſſez extraordinaire dans cet eſprit, car il penſe quelquefois & il s'exprime d'une maniére qui marque non ſeulement beaucoup de bon ſens, mais auſſi de la delicateſſe. Ses 3. principes inviſibles & immortels qui font ſubſiſter les corps viſibles me font ſouvenir du principe *hylarchique* de M. More dont j'ai fait mention dans les

Nouvelles du dernier mois p. 974. mais la 7. propoſition me fait ſonger à la penſée d'un Auteur moderne qui a dit preſque dans le même ſens qu'on pourroit définir l'ame de l'homme, * *un amas de préjugez & de paſſions qui ſçait tirer des conſéquences.*

III: POUR ce qui regarde la vie de Sixte V. nous n'avons qu'un fort petit ſupplément, qui eſt que le public ne ſera pas toûjours fruſtré des morceaux qui en ont été retranchez dans la traduction Françoiſe, car M. Leti qui fait réimprimer actuellement cette vie en François & en Italien, y a rajuſté non ſeulement ce qui manque à l'édition de Paris, mais auſſi des additions conſidérables tirées des mémoires qu'un Chanoine de Rome fils du ſous-Secretaire du Cardinal de Montalte Neveu de Sixte, lui a fait avoir. Voilà tout nôtre ſupplément; ſi nous avions à le groſſir ce ſeroit principalement pour dire que M. le Peletier n'eſt point blâmable de n'avoir pas publié tout ce qu'il a trouvé dans l'Original: lors qu'on veut être Auteur dans un païs, il faut ſe conformer aux loix de la librairie qui y régnent. L'Hiſtoire de la guerre de Chypre qu'il vient de traduire fait déja beaucoup de bruit dans

* Suite de la Critique gener. de M. Maimb p. 757.

dans ces Provinces, & ce n'eſt pas ſans ſujet, puiſque la beauté de l'original ſe trouve dignement ſoûtenuë par celle de la Verſion. Les deux choſes que l'on cherche dans une Hiſtoire paroiſſent ici avec pompe, les évenemens y ont beaucoup de grandeur, & les intrigues du Cabinet beaucoup de fineſſe, mais on les débroüille avec une extrême capacité, & ſur tout quand il s'agit des vûës intéreſſées du Roi Philippe II. qui n'entra dans la Ligue contre la Porte (à ce qu'on prétend) que pour ſe frayer le chemin à la conquête de l'Italie en laiſſant ruïner les Venitiens. Voilà comment tout ſe ſçait enfin; le temps eſt un terrible maître pour découvrir toutes choſes, & pour faire voir principalement d'un côté la ſotiſe d'un million d'Auteurs qui loüent ſans garder aucune meſure ce qui dans le fond ne mérite que du blâme, & de l'autre l'inutilité des précautions que l'on prend pour tromper la poſtérité. Que ne firent point les plus méchans Empereurs de la vieille Rome pour étouffer la connoiſſance de leurs crimes? Combien de livres firent-ils brûler? Combien de gens firent-ils mourir dans cette vûë? L'eſclavage où ils réduiſirent le Peuple Romain fut ſi grand qu'on n'oſoit pas même ſe plaindre: ſi on eût pû oublier

ſes maux auſſi bien qu'il étoit poſſible de n'en point parler, on en eût perdu le ſouvenir. C'eſt Tacite* qui le dit *Dedimus profecto grande patientiæ documentum, & ſicut vetus ætas vidit quid ultimum in libertate eſſet, ita nos quid in ſervitute, adempto per inquiſitiones & loquendi audiendique commercio: memoriam quoque ipſam cum voce perdidiſſemus ſi tam in noſtra poteſtate eſſet oblivi-ſci quàm tacere.* Cependant qu'y ont-ils gagné? En ſçavons-nous moins leurs veritez? Et Tacite lui-même qui avoit paſſé par cette dure ſervitude n'a-t-il pas été le Trompette de leurs deſordres? Il étoit bien fondé aprés cela à ſe moquer* de leurs précautions; *quo magis ſocordiam eorum irridere libet qui præſenti potentia credunt exſtingui poſſe etiam ſequentis ævi memoriam.* On fait bien de ſe prévaloir du temps preſent, & de ſe faire loüer tout ſon ſaoul pendant qu'il dure, car il en vient un autre où la reviſion des piéces efface la plûpart de ces flateries. Il eſt vrai qu'elle efface auſſi quelquefois les ſanglans outrages qu'on a reçûs. La nouvelle Hiſtoire de France de M. de Cordemoi en eſt une preuve, puis qu'il y fait l'Apologie de la Reine Brunehaut, & qu'il montre que les impudi-

citez

* *In vita Agric.* * *Annal. l. 4.*

citez de Charlemagne ſont des viſi
Il montre que les quatre femmes
5. concubines qu'on attribuë à ce l
ce ont été à lui legitimement les
aprés les autres par un mariage ou
ou moins ſolemnel, & il dit que
examiner les raiſons pour leſquell
Médecins peuvent dire qu'il y a
hommes qui abregẽt la vie de leurs
mes, on ne manque point d'exem
de gens mariez des 15. 18. & 20.
Ceci ſervira ſi l'on veut de ſupplér
au 3. article de nos derniéres Nouve
Il ne faut pour cela que ſe prévaloi
découvertes de M. de Cordemoi
d'ajoûter un nouveau fleuron aux C
ronnes de Charlemagne, en diſant
s'eſt rendu incomparablement plus
ſtre par ſes noces ſouvent réitérées,
par toutes ſes Conquêtes. Quand
Libraires ſçauront que M. de Corde
éclaircit beaucoup de faits qui éto
demeurez confus juſqu'à preſent,
en découvre quelques uns que l'on i
roit encore, & qu'il en réfute d'au
que l'on tenoit pour certains, ils au
je m'aſſure autant de ſoin de ſe fo
de ſon Hiſtoire que de la grande d
de Mezerai laquelle ſe trouve à Am
dam chez *Wolfgang*, & *Boom*, à L
chez *Haackius*, & à la Haye chez

jens. C'eſt une nouvelle edition faite à Paris en 3. vol. *in fol.* & augmentée d'un ſavant & ample traitté ſur l'origine des Francois, & de la vie de Henri IV. depuis la paix de Vervins juſques à ſa mort.

ARTICLE VIII.

L'Académie des Sciences a perdu depuis quelque temps un de ſes membres par la mort de M. du Clos. C'étoit un Médecin âgé de 87. ans qui logeoit dans la maiſon où eſt la Bibliotheque du Roi. Il ne s'étoit pas fort attaché à voir des malades, & il avoit mieux aimé donner ſon temps à l'étude, aux experiences Chymiques, & à la recherche de la Pierre Philoſophale. C'eſt ce qui donna lieu à M. Clement qui loge dans la même maiſon comme prépoſé à la garde de la Bibliotheque de ſa Majeſté ſous M. Thevenot de faire faire à ce bon vieillard la Déclaration ſuivante,

Copie d'un écrit dreſſé par M. Clément contenant la déclaration que M. du Clos a faite peu avant ſa mort touchant la *Pierre Philoſophale*.

Le 20. Août 1685. M. du Clos Médecin étant au lit malade, mais ſain d'eſprit & de jugement, je m'approchai de lui pour lui demander s'il n'avoit rien à dire touchant ſes écrits: il me dit que ſi on m'en parloit, il me prioit de rendre témoignage qu'il n'avoit point d'ouvrage entier qu'un traité des ſels & des mixtes qu'il avoit mis entre les mains de M. de la Chappelle; qu'il avoit eu deſſein depuis long-temps de donner ce traité au public; que M. Colbert *& une bonne partie de l'Académie l'avoit approuvé, mais que M. du Hamel s'y étant toûjours oppoſé à cauſe de quelques opinions qu'il ne pouvoit paſſer il n'avoit pû obtenir la permiſſion de le faire imprimer, ce qui l'avoit obligé d'en donner une partie à Elzevier qui étoit pour lors à Paris, & qui le fit imprimer à Amſterdam. A l'égard des autres écrits il me déclara qu'il les avoit brûlez depuis cinq ou ſix mois. Je lui fis connoître le tort qu'il avoit eu de priver ſes amis des connoiſſances qu'on auroit pû tirer de tant de belles obſervations; mais il me dit que ce n'étoit que des fragmens informes & ſans aucune ſuite; que voyant qu'il n'étoit pas en état de les digerer, ni de les mettre en ordre & perſonne ne pouvant le faire aprés lui dans le même eſprit, il avoit mieux aimé les mettre au feu. Que d'ailleurs M. Friquet ſon Neveu qui eſt Peintre & Profeſſeur en Anatomie dans l'Academie Roiale de Peinture travaillant dans ſon Art avec aſſez de ſuccés il avoit apprehendé que trouvant aprés ſa mort ces écrits, dont la plûpart étoient des obſervations & des expériences ſur la tranſmuta-*

tion des métaux, cela ne lui donnât occasion de s'engager dans des recherches qui l'auroient détourné de sa profession & qui lui auroient fait perdre son temps & son bien inutilement.

Je pris occasion là-dessus de lui representer qu'il seroit sans doute avantageux pour le public, & même pour le service du Roi, qu'un homme aussi habile que lui, & qui avoit emploié la plus belle partie de sa vie à la recherche des causes naturelles, particuliérement en ce qui regarde la transmutation des métaux, & en ce qui s'appelle le grand œuvre, fit connoître ce qu'il pensoit de l'utilité, ou de l'inutilité de cette recherche, & que l'aveu qu'il en feroit dans l'état où il étoit; seroit d'un grand poids pour retenir ceux qui s'engageoient trop facilement dans cette malheureuse passion de soufflerie; il me répondit avec une presence & une force d'esprit admirable, qu'il étoit prest de témoigner que toutes les recherches qu'il avoit faites n'avoient servi qu'à le confirmer dans la pensée où il étoit, qu'il n'y avoit rien de plus vain ni de plus inutile que l'esperance dont on se flattoit de pouvoir parvenir à la transmutation des métaux, que pour cela il faloit en résoudre les esprits pour leur faire changer de nature, ce qui n'étoit pas possible.

Il me dit en suite, je ne sçaurois vous rien dire de mieux là dessus que ce que repondit Bernardus Penotus à Portu Stæ. Mariæ *dans le même état où je suis. Ce bon homme étoit âgé de prés de cent ans, & avoit passé presque toute sa vie à la recherche de la Pierre Philosophale dont il a même laissé quelques écrits. Etant au lit de la mort,*

ses

ſes Diſciples & les amis s'aſſemblerent à tour de lui pour lui faire la même queſtion, il ne leur fit autre réponſe, ſinon, Mes a ſi vous avez un puiſſant ennemi à qui vouliez beaucoup de mal, ſouhaitez-lui paſſion, c'eſt le plus grand mal que puiſſiez lui ſouhaiter.

Je demandai à M. du Clos, s'il ne vou pas bien pour la ſatisfaction de ſes amis qu criviſſe ſous lui ce qu'il voudroit me dire là ſus, il me dit qu'il n'étoit pas pour lors en & que s'il ſe ſentoit l'eſprit aſſez libre; il roit volontiers. Mais ſes forces ont toûjou minué depuis ſans que j'aye pû trouver le t de tirer de lui cette depoſition en forme. Et me il m'a toûjours diſtingué parmi ceux qu'i noroit de ſon amitié & de ſa confiance pe plus de quinze ans que nous avons vécu dan même maiſon, j'ai crû devoir rendre à ſa moire ce témoignage public, en faiſant comm ce que j'ai entendu de ſes ſentimens a peu dans les termes qu'il me les a expliquez. ſtime & la reputation qu'il s'étoit acquiſes mi les honnêtes gens qui le connoiſſoient j peut-être qu'on ne ſera pas fâché de voir ce penſoit d'une choſe pour laquelle il a en tant d'experiences & tant de belles connoiſ ſans autre ſuccés que celui d'en avoir reçu vanité, en un temps où rien ne l'obligeoit muler ſes veritables ſentimens.

ARTICLE V.

Manuductio ad Philoſophiæ Ariſtoteleæ, Epicureæ & Carteſianæ paralleliſmum, in qua triplicis hujus Philoſophiæ, alteriuſque cujuſvis tum veteris tum novæ conditio, partes, ordo partium, origo, progreſſus, complementum, ſectæ methodus, ac uſus aſſeruntur, convenienſque ex his notio Philoſophiæ exprimitur. Auctore Petro de Ville mandy *V. D. M. ac publico Philoſophiæ in Salmurienſi Academia Profeſſore.* C'eſt-à-dire, *Introduction au parallele de la Philoſophie d'Ariſtote, d'Epicure & de Deſcartes.* Amſtælodami proſtat apud Henricos Wetſtenium & Desbordes in 4:

IL y a déja quelques années que M. de Villemandy a fait imprimer ce petit Ouvrage pour ſervir d'introduction au parallele de la Philoſophie ancienne & moderne qu'il a compoſé dans la vûë de les concilier enſemble autant qu'il ſe peut, mais le malheur des temps l'a obligé d'en ſuſpendre la publication. Preſentement qu'il eſt hors de France, & qu'il n'a plus de raiſons qui l'empêchent

chent de lui donner un cours libre, il le lui donne. Il ſe diſpoſe auſſi à le donner devant qu'il ſoit peu à ſon Parallele dont il a déja fait imprimer une partie. Son but dans cette introduction eſt de donner une idée générale de la Philoſophie, de ſon étenduë, de ſon uſage, & ſur tout de la maniére qu'il la faut traiter. Pour cet effet il en expoſe d'abord bien ſoigneuſement la fin, l'objet, & les principes, aprés cela comme il a conſidéré que peu de gens ſe ſont mis en peine d'en établir l'exiſtence en prouvant qu'on peut connoître les choſes avec une évidente certitude, il entreprend de montrer cela, & le fait avec beaucoup d'adreſſe & de force. Il paſſe en ſuite aux parties de cette ſcience dont il fait une diſtribution fort judicieuſe; de là il remonte juſques à l'origine des choſes pour y trouver la naiſſance de la Philoſophie, & parcourant ſes divers progrés ſelon la ſuite des temps, il nous en fait connoître les ſectes, le but de chacune, ſes fondemens, ſes principaux dogmes, ſes fondateurs, & ſes partiſans. Il obſerve en tout cela une grande briéveté, & n'oublie pas à repreſenter l'état où la Philoſophie ſe trouve aujourd'hui. Il conclut que ſans s'attacher à aucune ſecte en particulier, il faut prendre de tou-

toutes ce qu'elles ont de meilleur, ajuſter enſemble toutes ces piéces ſur de bons principes, & rapporter le tout aux uſages de cette vie & de celle qui eſt à venir. Or comme on a toûjours diſputé & qu'on le fait encore autant que jamais, de l'uſage que la Philoſophie peut avoir dans les ſciences, & ſur tout dans la Théologie, l'Auteur s'étend fort là-deſſus, donnant un plan général de toutes les ſciences & de tous les arts ſelon la maniére dont on les doit traiter. C'eſt là qu'il montre juſqu'où la Philoſophie doit rendre ſes ſervices à chacune. Il le fait voir plus exactement à l'égard de la Théologie.

Il fait paroître par tout de l'érudition, du jugement, de la netteté, de l'élegance, & ſur tout de la dexterité à concilier les différens ſentimens, & à bannir les queſtions peu néceſſaires. Il n'en faloit pas moins attendre d'une perſonne qui a étudié long-temps la Philoſophie, qui l'a publiquement enſeignée ſans prévention dans une Académie fameuſe 14. ou 15. ans, & qui même pour mieux juger des différentes méthodes des Peripateticiens, des Gaſſendiſtes, & des Carteſiens; les a toutes profeſſées avant que de s'arrêter à la ſienne.

Il nous promet dans peu la 1. partie

de

de son parallele où apparemment il ne sera pas moins exact que dans son Introduction. Il a dessein de renfermer tout son Ouvrage dans 2. Volumes in 4. ce qui ne suffisant pas pour épuiser toutes les matiéres, il reprendra de temps en temps les plus difficiles & les plus importantes dans des Traitez particuliers, afin que ce qui n'aura pas été assez étendu dans le corps même de l'ouvrage, ait à part une étenduë convenable.

ARTICLE X.

Avis aux RR. PP. Jesuites sur leur Procession de Luxembourg du 20. May 1685. A Cologne chez Pietre Marteau 1685. in 12.

IL n'y a presque point lieu de douter que ce petit Ouvrage ne vienne d'un Janseniste qui aura voulu faire trois choses en même temps; railler les Jesuites, prévenir les reproches de ceux de la Religion, & instruire le peuple de ce qu'il faut éviter dans les Pompes Religieuses. On pouvoit craindre deux attaques de la part des Ecrivains Protestans, l'une qu'ils ne renouvellassent leurs vieilles plaintes du culte excessif des Créatures, l'autre qu'ils

qu'ils n'attribuassent à toute l'Eglise Romaine ce culte excessif, par la raison qu'il se fait à la vûë du Ciel & de la Terre, sans que personne s'en formalise. Or ce seroit leur ôter cette seconde accusation, que de se plaindre hautement soi-même des abus de quelques particuliers. C'est apparemment un des motifs qui ont fait prendre la plume à l'Auteur de ce petit livre, & il est certain que s'il parloit au nom de quelque Corps considérable, & avec l'approbation du Clergé, il desarmeroit les Protestans d'une partie de leurs objections. Voici comme il parle. *On est obligé de rendre un témoignage public de l'aversion que tous les Catholiques doivent avoir de ces manières Théatrales d'honorer la mere de Dieu, si indignes de la gravité de la Religion Chrêtienne, & qui ne peuvent que donner sujet aux ennemis de l'Eglise, de decrier la dévotion que les fidéles ont à la S. Vierge & de la faire passer pour un culte superstitieux & profane.* Il faudroit être bien mal habile pour prétendre que c'est un Huguenot déguisé qui a écrit cette Critique de la procession de Luxembourg, un Huguenot se garde bien d'écrire de cet air là, il s'ôteroit à lui-même & il ôteroit à son parti l'avantage considérable de pouvoir dire *qu'il ne s'est trouvé*

per-

perſonne dans la communion Romaine qui ait cenſuré la dévotion de ces Jeſuites nouveaux François. Il eſt bon de ſe ſouvenir que cette proceſſion a été faite lorſque *l'image miraculeuſe de nôtre Dame de Conſolation Patronne du Duché de Luxembourg & du Comté de Chiny fut reportée de la Capitale de la Province en ſa Chapelle.* Apparemment on l'avoit portée dans la Capitale durant les troubles pour la mettre en lieu de ſeureté.

L'Auteur ayant fait des remarques particuliéres ſur ce qu'on a imprimé cette proceſſion, entre dans le fond même de la choſe, & y conſidere la Religion & la Politique.

A l'égard de la Religion il trouve étrange 1. que l'on ait vû dans cette cérémonie *d'une part l'Image de la S. Vierge portée en triomphe & même le S. Sacrement, & de l'autre toute ſorte de Divinitez profanes, le Dieu Mars, Vulcain, Cerés, Pomone &c. ſous le nom même de Dieu & de Divinitez.* 2. Que l'on ait fait *deux Nymphes de la Religion & de la Verité pour les joindre à la Gloire & à la Renommée.* 3. Que toutes les autres Nymphes dont on s'eſt ſervi pour repreſenter les biens que N. Dame de Conſolation répand ſur toute la Province, ne ſervent qu'à ſignifier des biens temporels, la joie,

la

la force, l'abondance, la santé, la paix, les beaux arts, de sorte qu'il semble que les Villes du Luxembourg n'ayent pas choisi cette Patronne pour obtenir par son moyen la piété, la pénitence & les autres vertus Chrétiennes, mais pour obtenir les biens de ce monde à la Judaïque. 4. Que l'on represente la S. Vierge ayant besoin que le Dieu Mars commande à ses Bombardiers de ne la plus insulter. 5. Qu'à bien considérer la chose le nom de Dieu & de Jesus Christ ne soient point du tout dans l'Imprimé de la procession, & qu'on n'ait appliqué au S. Sacrement aucune parole qui pût attacher l'attention du Peuple à ce grand objet. On rapporte sur cela que M. l'Archevêque de Malines avoit défendu *non seulement de mêler des choses profanes aux choses saintes dans les processions, mais même d'y porter les Images des Saints quand on y porte le S. Sacrement, parce que l'experience a fait connoître que c'est un sujet de tentation à la plus grande part du peuple qui s'occupe bien davantage à regarder ces Images si ornées & si bien parées qu'à rentrer dans soi-même pour adorer Jesus Christ dans l'Eucharistie.* Voilà les principales remarques sur le 1. point.

A l'égard de la Politique l'Auteur s'é-

tonne

tonne que ces Meſſieurs ayent quitté ſi abſolument le cœur Eſpagnol qu'ils avoient tant ſignalé l'année paſſée, car pour témoigner avec quelle ardeur ils ſouhaitoient que la Ville ne vint point au pouvoir du Roy de France, ils recoururent d'une façon ſinguliére à la Patronne de la Province, & aſſûrerent les habitans de Luxembourg que pourvû que l'on mît entre les mains de Nôtre-Dame une clef d'or, elle fermeroit l'entrée de la Ville aux François. On ſuivit leur avis & la Ville ne laiſſa pas d'être ſubjuguée. Cela n'eſt pas fort étrange, mais de venir dire au bout d'un an que la S. Vierge ne ſouffrira plus que la *Province* ſoit inſultée, le Dieu Mars ayant donné ordre à ſes Bombardiers de ſe tenir pour jamais dans le ſilence, c'eſt (dit-on ici) nous donner la même idée de la Mere du Fils de Dieu, que les Payens donnoient de leurs Dieux, dont les uns prenoient parti pour les Troyens, & les autres contre les Troyens, & c'eſt en particulier nous la dépeindre comme la Junon de Virgile qui aprés avoir traverſé les deſſeins d'Enée autant qu'elle avoit pû, le prit ſous ſa protection.

Quin aſpera Juno
Quæ mare nunc terraſque metu cœlumque fatigat

Con-

Consilia in melius referet, mecumque fovebit Romanos rerum Dominos gentemque togatam.

Ce n'eſt pas ainſi que l'on ſe doit figurer la ſainte Vierge, *elle n'eſt ni Françoiſe ni Eſpagnole. Elle eſt Patronne de tous ceux qui l'invoquent comme ils doivent de quelque païs qu'ils ſoient*, & ainſi c'eſt ſans raiſon qu'on prétend qu'encore qu'elle n'ait pas ſauvé la Province de l'invaſion des François, elle s'oppoſera toûjours à l'invaſion des Eſpagnols. L'Auteur ajoûte que le ſilence qu'on a gardé à l'égard des Princes de la Maiſon d'Autriche qui ont poſſedé Luxembourg avec une grande piété pour la Vierge paſſera même auprés des meilleurs François pour une affectation odieuſe & pour une flaterie habituelle *envers les plus forts*, ſur quoi il rapporte une petite avanture qui ſe paſſa dans le College d'Arras il y a 5. ou 6. ans.

Une des choſes ſur leſquelles il s'arrête autant ſont les Tableaux de ce que le Roi Louïs XIV. a fait pour l'honneur & le ſervice de la S. Vierge. Le 2. de ces Tableaux repreſente la priſe de pluſieurs Villes de Hollande, le 3. eſt pour l'exil de Mrs. de Port Royal, le 4. pour la bombarderie d'Alger, le 5. pour *la défaite de l'Héréſie ennemie de la Mere de Dieu*, le 6. pour la *fin de la guerre contraire*

traire aux honneurs de Nôtre Dame de Conſolation, & le 7. pour la tréve de vingt ans. On fait ſur tous ces tableaux quelque réflexion. On dit ſur le 2. qu'il ne paroît point par aucun acte public que la guerre de Hollande ait été entrepriſe pour cauſe de Religion, & que ſi ç'eût été le motif il vaudroit mieux dire que le Roi avoit eu en vûë l'adoration du S. Sacrement & le rétabliſſement en général de la Religion Catholique, que de ne parler que du culte de la Vierge, à moins qu'on ne veüille *donner lieu aux Hérétiques de croire qu'on met toute la Religion dans* ce culte. Ce qu'on dit ſur le 3. Tableau ſe peut deviner. ainſi je paſſe au 4. On remarque premiérement que les Turcs ſont ſi peu ennemis de la S. Vierge, qu'ils font des offrandes en pluſieurs de ſes Chapelles; & en ſecond lieu, que ſi le Roy avoit fait bombarder Alger pour punir les Mahometans de ce qu'ils ſont ennemis de Jéſus & de Marie, il auroit fallu qu'il eût mis pour condition du Traité de paix. *qu'à l'avenir ils porteroient plus d'honneur à la S. Vierge*, & c'eſt ce dont on ne voit pas un mot ni dans la Harangue de leur Député, ni dans les articles publics de leur Accord. Et il n'y a point d'apparence que cela ſe trouve dans les articles ſecrets, car

pourquoi auroit-on fait un mystére d'une choſe ſi Religieuſe?) ni que la liturgie ou la confeſſion de Foi des Algeriens ait ſouffert aucun changement depuis les expéditions de M. du Quêne. Sur le 5. Tableau on ſe contente de dire qu'il eſt mal honnête d'imputer aux Prétendus Réformez d'être ennemis de la Mere du Fils de Dieu & qu'il eſt faux que le Roi les ait regardez ſur ce pied là lors qu'il a fait tant de choſes pour les ramener à l'Egliſe. On dit ſur le 6. qu'il contient une manifeſte contradiction, puis qu'il eſt indubitable que la guerre à laquelle le Roi a mis fin étoit celle qu'il avoit portée lui-même dans le Païs Eſpagnol, d'où il s'enſuit évidemment que ſi elle étoit *contraire aux honneurs de Nôtre Dame de Conſolation*, le Roi avoit fait une *guerre contraire aux honneurs de Nôtre Dame de Conſolation*, & ainſi un tel Tableau ne peut l'honorer d'un côté ſans lui faire tort de l'autre. On dit ſur le 7. qu'il n'eſt pas plus judicieux que le précédent, puis qu'il n'y a point d'homme ſage qui s'imagine que le Roy ait eu pour but en procurant la derniére Tréve, de procurer un plus grand nombre de pelerinages à Nôtre Dame de Conſolation.

Je paſſe ſous ſilence quelques traits bien plus malins parſemez dans ce li-

vret

vret, & je n'aurois pas même touché ceux qu'on vient de voir ſi je n'avois crû que cela obligeroit quelque Jeſuite ſubtil en raiſonnemens, & de beaucoup d'érudition à faire une bonne & ſçavante Apologie. Si elle ſe fait je m'engage dés à preſent à la bien lire pour en donner un Extrait le plus ſincere & le plus fort que je pourrai.

M*R. Buiſſiere ayant écrit à M. Silveſtre Medecin de Paris les 2. obſervations qu'on a vûes dans l'article 6. des Nouvelles du mois paſſé, y a joint outre de ſolides raiſonnemens ſur la premiére, cette autre obſervation*; Il eſt mort depuis peu à Copenhaguen une Demoiſelle de 18. à 20. ans pour avoir avalé des épingels qu'elle tenoit dans ſa bouche quand elle s'habilloit. Quelques jours aprés les avoir avalées elle ſentit de grandes douleurs dans le ventre ; c'étoit à cauſe que les épingles lui perçoient les muſcles & les boyaux, car elles ſortirent en partie par différens endroits du ventre en partie par les ſelles. Les douleurs dégénérérent en dyſenterie ſuivie de trenchées, ſyncopes, & convulſions fréquentes. Elle a vécu 3. ſemaines dans ce pitoiable état, devenuë d'une maigreur effroiable. *Nous inſérerons dans les Nouvelles du mois prochain l'extrait de la* Neurologie *de M.*

Vieuſſens, que le même M. Silveſtre a pris la peine de faire fort exactement.

On ecrit de Paris que le ſieur.. a fait un grand & beau portrait de ſa Majeſté ſur du marbre ſelon l'artifice dont le P. Kircher a parlé dans ſon * Mundus ſubterraneus. *Quelque beau que puiſſe être ce portrait, il ne mérite pas tant d'admiration que ce qu'on lit dans Aldrovand. Il dit qu'un certain Iean Gambaſſus de Volterre bon Sculpteur étant devenu aveugle à l'âge de 20. ans s'aviſa aprés un repos de dix années d'eſſaier ce qu'il pourroit faire dans ſon métier. Il toucha fort exactement une ſtatuë de marbre qui repreſentoit Coſme I. Grand Duc de Toſcane, & en fit aprés cela une d'Argille qui reſſembloit ſi bien à Coſme que tout le monde en fut étonné. Le Grand Duc Ferdinand envoia ce Sculpteur à Rome où il fit une ſtatuë d'Argille qui reſſembloit parfaitement à Urbain 8. Cela paroit encore plus ſurprenant que l'action de cet Organiſte aveugle qui joüoit aux* * *cartes comme nous l'avons rapporté ci-deſſus p. 639. Le P. Zahn de l'Ordre de Premonſtré rapporte ce que nous venons de dire de ce Sculpteur & y joint d'autres exemples d'aveugles qui ont fait cent choſes trés-difficiles. Il cite entre autres le Pré-*

* *Journ. des Scav. du 26. Juill. 1666. & 10. Sept. 1685.*

Precepteur des enfans du fameux Chevalier Digby. Son livre eſt rempli d'une infinité de bonnes obſervations ſur la vûë, & a pour titre, Oculus artificialis Teledioptricus. *Il a été imprimé cette année à Wirſtbourg* in fol.

Le portrait en marbre me fait ſouvenir qu'un jeune homme de Nuremberg fils d'un célébre Teinturier & Marchand nommé Keiſel *paſſant par Lyon y a montré depuis quelques mois un chef d'œuvre de Teinture de ſa façon, c'eſt un drap teint d'un côté en écarlate, & de l'autre en violet. Cela eſt apparemment plus difficile que la maniére d'apprêter un cochon boüilli d'un côté & rôti de l'autre de laquelle Athenée fait mention au livre 9.*

CATALOGUE DE LIVRES nouveaux accompagné de quelques Remarques.

II.

Harmonia Euangelica Apoſtolorum Pauli & Jacobi in doctrina de juſtificatione, cum enodatione præcipuarum difficultatum ſuper hoc fundamentali articulo, vindicatione doctrinæ orthodoxæ & confutatione errorum ab antiquis & modernis propriæ juſtitiæ præconibus aſſertorum. Adverſus Socinianos, Pontificios, Arminianos, Curcellæum,

Morum, Bullum, Schorlockvum, & alios novaturientes instituta, una cum inquisitione in constitutionem controversiæ inter nos & Romanenses à D. le Blanc exhibitam; in secundam justificationem cum Pontificiam tum Baxterianam à modernis Conditionalistis *propugnatam, & in alia istius commatis Neotericorum placita. Studio & opera Alexandri* Pitcarnii, *Scoto-Britanni V. D. M.* C'est à dire *Accord de S. Paul & de S. Jacques sur la matière de la justification, &c.* Rotterdami Typis Viduæ Henrici Goddæi 1685. in 8.

CE titre embrasse si bien le détail de tout l'Ouvrage, qu'il ne nous reste que peu de choses à y ajoûter. Nous dirons seulement que l'Auteur qui est un Ministre Ecossois, & qui a autrefois enseigné la Philosophie en son Païs, a été obligé de chercher hors de sa patrie le repos que la secte dominante ne lui permettoit pas de trouver chez lui. Quant à son Ouvrage nous nous contentons de dire qu'il marque un homme qui a étudié beaucoup, & qui est extrêmement jaloux de la pureté des dogmes que les premiers Réformateurs ont établis contre l'Eglise Romaine, car il ne sçauroit

souf-

ſouffrir quelques Théologiens Proteſtans qui ſe ſont ſi bien raprochez de la même Egliſe qu'à peine paſſeroient-ils pour orthodoxes en Sorbonne ſur les matiéres de la Grace, c'eſt à dire, qu'ils ont donné dans le Moliniſme le plus outré. Il ne faut pas mettre dans ce rang là tous ceux qui ont dit que ſur l'article de la juſtification il y avoit du mal entendu entre les Réformez & les Catholiques. En effet ce M. le Blanc que l'Auteur attaque avec un grand zele, étoit un des piliers de la Religion Réformée en France, & tout à fait éloigné de la Communion de Rome, cependant il n'a point crû que ces deux Egliſes fuſſent auſſi éloignées qu'on le penſe l'une de l'autre ſur la matiére de la juſtification. Qui voudra voir les principales queſtions qui s'agitent ſur cette matiére fera bien de lire ce livre ci. Il fera bien auſſi de lire & de méditer le Commentaire de M. Wittichius ſur l'Epitre aux Romains dont nous parlâmes dans les derniéres Nouvelles d'Août. Il a merveilleuſement développé les raiſonnemens de S. Paul, nous en parlerions fort au long ſi cette ſorte d'Ouvrages pouvoit ſouffrir le détail, mais on ne peut gueres en parler qu'en gros dans des Ecrits comme le nôtre.

III.

Hiſtoire de l'Ethiopie Orientale compoſée en Portugais par le R. Pere Jean dos Santos *Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & traduite en François par le R. P. D. Gaetan Charpy, Mâconnois, Clerc Regulier Theatin.* A Paris chez André Cramoiſy rue de la Harpe 1684. in 12. & ſe trouve à Amſterdam chez Pierre Mortier.

L'Auteur de cette Relation nous conte qu'il ſe mit en qualité de Miſſionnaire ſur la flote que Dom Emanuel Roy de Portugal donna à Pierre de Naya pour découvrir de nouvelles Terres l'an 1586. Que cette flotte étant partie de Liſbonne le 13 du mois d'Avril pour le Breſil eſſuia de rudes tempêtes qui furent cauſe qu'elle ne pût doubler le Cap de bonne eſpérance que le 2. de Juillet. Voilà des myſteres de Chronologie & de Geographie que peu de gens comprendront, & il faut que le Traducteur ait une grande idée de l'habileté du monde, puis qu'il ne les explique point. La premiére action que firent ces Portugais fût de s'emparer de Sofala par une ſupercherie d'autant plus criminelle qu'ils tromperent un Roy More

qui

qui les avoit reçûs fort civilement. On dit que les Chrêtiens des premiers siécles cachoient leurs principaux dogmes aux Payens, mais je croi que presentement ce qu'il faut sur tout cacher aux Infidéles c'est l'Histoire du Christianisme, car il y a bien de l'apparence que si ces bons Indiens, & Japonnois sçavoient comment les Chrêtiens se sont traitez les uns les autres pendant mille ans, & comment ils ont traité les sauvages de l'Amerique, ils ne laisseroient pas mettre le pied dans leur païs à pas un Chrêtien. Mais par bonheur ce sont des gens qui ne sçavent point nôtre Histoire, ils sont comme ce Cocher dont Voiture a dit

Le trop hardi Meneur ne sçavoit pas
De Phaeton le triste & piteux cas.
Il ne lisoit Metamorphose aucune.

On verra des choses singuliéres dans cette Relation de l'Ethiopie Orientale, comme que le Roy de Quiteve se peut marier avec ses filles & avec ses sœurs; que les Caffres croient l'immortalité de l'ame tant des hommes que des bêtes, & un enfer particulier pour celles-ci; qu'encore qu'ils croient un Dieu, ils ne veulent ni l'adorer ni le prier; que le

jour des nôces le fiancé ſe fait porter par un autre homme au logis de ſa Maîtreſſe, ſans qu'il ſoit permis au porteur de s'arrêter en chemin, car ſi les forces lui manquent la cérémonie eſt remiſe & ne s'accomplit que lors qu'on trouve quelqu'un aſſez fort pour faire tout le trajet ſans ſe repoſer ; que pluſieurs hommes nourriſſent de leur lait un enfant auſſi bien que le feroit une femme ; qu'il y a des oiſeaux de proye en ce païs-là dont les ailes ſont ſi larges qu'elles obſcurciſſent l'air quand ils les déploient, & qui ont d'ailleurs tant de force qu'on leur a vû enlever bien haut un ſinge qui peſoit 15. livres, & que l'on avoit attaché à un tronc d'arbre avec une chaîne de fer ; enfin qu'il croît ſur le bord de la riviere de Soſala une herbe de telle vertu que les Mores qui s'en ſont frottez ne craignent rien de la morſure des crocodiles, parce que ſi un crocodile les mordoit alors, les dents lui deviendroient molles comme de la cire. Les Cafres connoiſſent ſi cette herbe eſt bonne lors qu'en la mettant ſur leur tête ils ſentent qu'elle leur amolit les dents. L'Auteur nous cite Marc Paul qui parle de certains oiſeaux de l'Ile de S. Laurent qui enlevent un éléphant avec une viteſſe incroiable.

IV.

Etat des Réformez en France où l'on voit que les Edits de pacification irrevocables, que néanmoins on les verſe entiérement, & que par là o aux Réformez tous les moyens de ſ ſter. A la Haye chez Barent B 1685. 3. vol. in 12.

IL y a plus d'un an que ce livre a en Allemagne, & plus de 3 qu'on l'a réimprimé ici. Nous en aur plûtôt parlé ſi l'Imprimeur n'avoit en donner promptement une conti tion. Mais il faut que celui qui la lui a promiſe lui ait manqué de parole qu'on n'en parle plus. Peut-être q ſuſpendu cette continuation juſques que l'on vit quelle ſeroit la derniér ſtinée des Huguenots; & cela ſeroit bien penſé pour n'en faire pas à c fois. Or puis qu'il n'eſt plus queſtion tendre la ſuite de cet Ouvrage, par en peu de mots de ce qu'il contient.

Il eſt diviſé en 3 parties. Dans aprés bien des plaintes contre les vains qui ont fait revivre tout fra ment & d'une maniére empoiſon ſouvenir des anciens troubles, c pluſieurs remarques ſur la quali Edits de Pacification, pour en co

re qu'ils doivent être perpetuels. On confirme cette concluſion par d'autres remarques ſur la qualité des dogmes & de la diſcipline des Proteſtans. On examine en particulier la diſpoſition de l'Edit de Nantes, & on en compare les articles avec les nouveaux Arrêts pour faire voir que ce ſont toutes infractions de cet Edit. Il eſt facile de juger qu'on rapporte quantité de faits, & qu'on entre ſouvent dans le détail des affaires qui ont été ſuſcitées aux Egliſes.

On continuë le même détail dans le 2. tome. Ce ſont toûjours des comparaiſons des anciens Edits avec les nouveaux, toûjours des réflexions ſur les Arrêts obtenus par le Clergé, ſur les procedures & ſur les principes des Intendans & des Parlemens. On y voit auſſi la diſcuſſion particuliére des procés qui ont été cauſe de la démolition des Temples de Bergerac, de Montpellier, de Montauban, &c. & c'eſt là qu'on trouve des choſes qui ont paru incroiables aux Etrangers, parce qu'il leur ſembloit que les François ont trop d'eſprit pour faire des injuſtices auſſi groſſiéres que le ſont les chicaneries dont cet Auteur les accuſe, & voilà le deſavantage que les Accuſateurs ont quelquefois. On n'ajoûte point de foi à ce qu'ils diſent lors qu'il cho-

choque la vrai-ſemblance. On ſuppoſe que des gens qui ſe ſont mis une fois en train de ſuivre les voies de la juſtice, n'en ſortent pas contre le *decorum*, & ſans garder quelques meſures envers le public.

Le 3. tome contient une Apologie du projet que firent quelques Miniſtres au mois de May 1683. pour continuer leurs fonctions. On nous apprend que l'eſt ce projet, & quelles en furent les ſuites. On rapporte toutes entiéres pluſieurs Requêtes, pluſieurs Lettres, & autres Actes, avec une Relation des procedures Militaires, & Judiciaires qui ſe firent dans le Languedoc. On peut dire en général de tout cet Ouvrage qu'il eſt écrit avec beaucoup de jugement, & de netteté & ſans trop de bile, & qu'il contient un détail curieux des faits qui doivent entrer dans l'Hiſtoire de la deſtruction des Proteſtans de France.

V.

Dialogue de la Sageſſe éternelle avec ſon Diſciple, compoſé par le P. Henry Suſo de l'Ordre des FF. Prêcheurs, & traduit par M. de Vienne Prêtre, Chanoine de la Sainte Chapelle Royalle du Vivier en Brie. A Paris chez André Cramoiſy 1684 in 12. & ſe trouve à Amſterdam chez Pierre Mortier.

'Auteur de ce livre eſt Allemand & vivoit du temps de Catherine de nne. Ce qu'il dit eſt fort bon pour Dévot à la Catholique, & au reſte l'on it ici que l'Auteur de la Recherche de Verité n'eſt pas le ſeul qui faſſe parler ôtre Seigneur Jeſus Chriſt.

VI.

iderici Spanhemii Fil. Profeſſ. in Acad. Lugd. Batavo. Primatis Vindiciarum Biblicarum ſive examinis locorum Controverſorum Novi Teſtamenti liber tertius cum indicibus neceſſariis Lugduni Batav. apud Joh. Verbeſſel 1685. in 4.

L y a 22. ans que M. le Profeſſeur Spanheim publia dans le Palatinat les ix parties précédentes de cet Ouvra-

Cette troiſiéme partie n'eût point u ſeule ſi depuis qu'elle fut achevée nprimer un autre travail n'eût con- it l'Auteur d'en interrompre la ſui- Il a deſſein de la reprendre, & de ier outre cela des Commentaires uelques endroits choiſis de l'Epitre Hebreux, & le reſte de ſes Traitez ologiques, avec des diſcours Mo- ſur diverſes Hiſtoires du vieux Te- nt. Si pendant qu'il s'occupera à s ces choſes quelques uns de ſes fre-

freres rentrent en lice avec lui il proteſte qu'il ſe gardera bien d'emploier à leur répondre un temps qui eſt dû au ſecours de leur commune mere deſolée. Les matiéres qu'il examine dans ce volume roulent ſur 15. paſſages de l'Evangile ſelon S. Matthieu.. Les fameuſes paroles *Tu es Pierre*, &c. n'ont pas été oubliées. L'Auteur approfondit extrêmement la Controverſe qu'on veut y fonder de la Primauté du Pape & de la puiſſance des clefs. Les autres matiéres regardent ou la diſtinction des préceptes & des conſeils, ou la Divinité de Nôtre Seigneur, ou le péché Originel, ou les Anges, ou quelque autre choſe importante, & paroiſſent ici avec les éclairciſſemens d'une profonde érudition Nous en dirions davantage s'il nous reſtoit plus de papier pour les Nouvelles de ce mois.

VII.

Hiſtoire du Concile de Trente de Fra Paolo Sarpi Théologien du Senat de Veniſe. Traduite par M. Amelot de la Houſſaje ci-devant Secretaire de l'Ambaſſade de France à Veniſe. Avec des remarques hiſtoriques, politiques & morales. Seconde édition revûë & augmentée. A Amſterdam dans l'Imprimerie de G.P. & J. Blaeu 1685. in 4.

IL

IL faudroit être d'un autre monde pour ignorer ce qui ſe dit en bien & en mal de cet Ouvrage du P. Paul. Les Catholiques ne s'accordent ſur cela ni en Italie ni en France, car pendant qu'à la Cour de Rome on traite d'Hérétique *Fra-Paolo*, (*Ereſico Notorio* diſoit M. le Nonce Vareſe) les Venitiens ſe déclarent hautement pour lui. Il s'eſt paſſé en France quelque choſe qu'on ne ſçauroit jamais démêler, car cette nouvelle verſion y ayant paru s'y debita avec un ſuccés extrême, & tous les zélez défenſeurs des dérniéres déciſions du Clergé la firent valoir de leur mieux. Cependant on preſenta juſqu'à trois Mémoires pour la faire ſupprimer. Les Moines ne furent pas les ſeuls qui murmurerent, & qui ſe remuerent. Un Bachelier de la Maiſon & Société de Sorbonne s'emporta un jour étrangement contre M. Amelot, & dit que tous ceux qui liſoient ſa traduction étoient excommuniez *ipſo facto*. C'eſt ce qu'on apprend par une déclaration que l'Auteur a inſerée de ſa *Catholicité* dans cette ſeconde édition. Le debit de la premiére a ſi bien inſtruit le public de l'importance de ce travail, de l'utilité des notes, & de la beauté de la Préface où l'on voit régner un eſprit qui a de l'élevation & de la force, qu'il ſeroit ſuperflu d'en

d'en rien dire. Il vaut mieux que p
contribuer davantage à l'inſtruction
gens de lettres nous faſſions ſçavoir
ſçavant Traducteur qu'on prétend q
n'a pas toûjours bien traduit ſon Hi
rien. On nous a écrit ſur cela une le
qui mérite d'avoir ici quelque place.
Amelot de la Houſſaie eſt trop honn
homme pour trouver mauvais qu'on
amine s'il rend bien le ſens de *Fra-Pa*
& pour ne ſe rendre pas à la verité en
qu'on la lui faſſe voir. Si on ſe trompe
l'accuſant, il ne refuſera pas au publi
à ſa propre réputation les lumiéres
ceſſaires, Ainſi tout bien compté il
peut venir que du bien de la publicat
de ce qu'on va lire.

*Extrait d'une lettre écrite de Pari
l'Auteur de ces Nouvelles le 17. d
Octobre 1685.*

JE viens de recevoir de vôtre Pa
tion de la traduction Françoiſe de l'Hi
de Fra-paolo, & l'ayant conferée av
1. édition j'y ai trouvé les mêmes fautes
ſont en ſi grand nombre que je m'étonne qu'
donner au public ſous le nom du P. Paul
Ouvrage. C'eſt ce qui m'a obligé de faire
cette Verſion qu'on a corrigée en une infinit
droits où le Traducteur a manqué ſaute d
dre la matiere, & afin que vous ne croi

qu'on lui impoſe ; ou que ces fautes ne ſoient pas de conſéquence, je vous en ferai remarquer quelques-unes d'où vous pourrez juger des autres. Je me ſuis arrêté pour cela ſans aucun chois aux premiers decrets du Concile, où le Fra-Paolo *François s'explique ainſi pag. 138. de la 1. édition & 140. de la 2.* ſur le ſecond article on convint de faire à l'exemple du Concile de Laodicée ſous Innocent I. & du troiſiéme de Carthage ſous Gelaſe un Catologue des livres Canoniques. *On avoit ignoré juſqu'à preſent que le Concile de Laodicée eût été tenu ſous Innocent I. & le 3. de Cartage ſous le Pape Gelaſe. En effet il n'y a perſonne qui ne ſçache que le Catalogue des livres ſacrez a été arrêté dans le Concile de Laodicée, de plus par Innocent I. par un Concile de Carthage, & enfin par le Pape Gelaſe. Il n'y a rien d'obſcur dans l'Italien de* Fra-Paolo *où on lit* fu da tutti allegato il Concilio Laodiceno, Innocentio Primo Pontefice, il terzo Concilio Cartaginenſe, & Gelaſio Papa. *On voit que le Traducteur ne nous donne que deux Canons au lieu de quatre.*

De plus à la p. 141. de la 1. édition qui eſt la 142. de la 2. l'on fait dire à Fra-Paolo que la doctrine de l'Egliſe Romaine la mere & la maîtreſſe de toutes les autres étoit fondée preſque toute ſur des paſſages de l'Ecriture. *C'eſt une raiſon que pluſieurs Théologiens aporterent pour montrer qu'on devoit tenir pour divine & authentique l'ancienne Verſion latine. Mais cette raiſon ne prouve rien du tout de la maniére qu'elle eſt énoncée dans le François, au lieu que*

dans

dans l'Italien on voit en quoi conſiſte le raiſonnement de ces Théologiens qui diſent que la doctrine de l'Egliſe Romaine avoit été appuyée pour la plus grande partie par les Papes & par les Theologiens Scholaſtiques ſur quelque paſſage de l'Ecriture. Fondata in gran parte da' Pontefici Romani & da' Theologi Scholaſtici ſopra qualche paſſo della ſcrittura. *Mais le Traducteur qui ajuſte ſa verſion ſelon ſon idée a omis les noms des Papes & des Scholaſtiques qu'on avoit mis à deſſein parce qu'ils n'ont pû citer d'autre Bible que la Latine.*

En 3. lieu à la page 142. de la 1. édition & 143. de la 2. on lit en parlant des differentes éditions de la Bible, la principale de ces Verſions eſt celle des LXX, d'où ſont émanées diverſes Traductions Latines ainſi qu'il s'en eſt fait auſſi pluſieurs du N. Teſtament Grec, l'une deſquelles appellée l'Italique eſt la meilleure de toutes & comme telle ſe lit dans l'Egliſe au ſentiment de S. Auguſtin. *Il n'y a perſonne qui ne juge en liſant ces mots que cette Traduction Italique ne regarde que le N. Teſtament, au lieu que la ſuite fait voir qu'il eſt parlé en cet endroit du Vieux & du N. Teſtament. S'il y avoit de l'obſcurité dans l'Italien du P. Paul il étoit facile de l'ôter; & le Traducteur prend ſouvent la liberté de changer les periodes de l'Italien, lors même qu'il ne le faut pas.*

En 4. lieu à la p. 147 de la 1. édition & 148. de la 2. on a traduit mal à propos les mots Italiens Diſciplina de' coſtumi *par le mot de* Diſcipline, *car il faloit traduire*, la doctrine qui re-

regarde les mœurs, *parce qu'il s'agit en ce lieu là de la tradition des dogmes & des mœurs que l'Egliſe prétend avoir toûjours conſervés depuis Jeſus Chriſt & ſes Apôtres, au lieu que ce qui regarde ſimplement la Diſcipline de l'Egliſe a changé ſelon les temps & les lieux. Cette faute ſe trouve pluſieurs fois en ce même endroit. Il ſeroit inutile de remarquer les autres fautes puis qu'en voilà 4. conſiderables en peu de pages, & tout le reſte du livre eſt de même.*

C'eſt pourquoi j'ai trouvé à propos, Monſieur, de vous donner avis qu'on travaille ici à une nouvelle traduction de Fra paolo *afin que les Francois qui ne ſcavent pas l'Italien le puiſſent lire de la manière qu'il eſt dans l'Original. La Verſion de Diodati eſt ſi barbare qu'on ne l'entend guéres mieux que l'Italien. On ajoûtera de plus à cette verſion des notes ſur les faits hiſtoriques & Théologiques. Comme Fra-Paolo eſt ſuſpect à bien des gens on prendra du Cardinal Palavicin des Actes qui peuvent ſervir à confirmer ce qu'il dit, & l'on ajoûtera auſſi des ſupplémens à ſon Hiſtoire pris du même Palavicin, car bien que les expreſſions de ce Cardinal ſoient plûtôt d'un Rheteur que d'un Hiſtorien & que ſelon le ſtile des Courtiſans de Rome il faſſe ſouvent des réflexions politiques cela ne nuit en rien aux faits hiſtoriques qu'il appuye ſur de bons actes citez dans ſon Hiſtoire. Ce ſera le moien d'avoir une bonne Hiſtoire du Concile de Trente en donnant le Fra-Paolo tout entier & en même temps le Cardinal Palavicin dans ce qui eſt néceſſaire pour avoir une connoiſſance exacte de ce*

Con-

Concile. Je vous fais part, Monſieur, de ce projet afin que vous le communiquiez au public dans vos Nouvelles. Peut-être ſe trouvera-t-il de ſçavans hommes qui voudront bien prendre la peine de vous écrire ſur ce ſujet & de vous donner de nouveaux avis afin de rendre cette hiſtoire plus exacte.

L'Auteur de cette lettre approuvera ſans doute que j'aye ſupprimé quelques-unes de ſes expreſſions un peu trop fortes contre M. Amelot de la Houſſaie. Cela ne faiſoit rien au principal qui étoit de marquer en gros que ſa verſion a beaucoup de fautes; d'en citer quatre, & d'expliquer le projet d'une nouvelle Verſion. Je n'ai rien caché de ce qui regarde ces trois articles. Je m'aſſeure auſſi qu'on me permettra de hazarder cette conjecture que ceux qui examineront bien les 4 fautes trouveront les trois derniéres fort ſujettes à conteſtation. Le public doit être bien aiſe du nouveau projet qui ſe forme pour une Hiſtoire bien complete du Concile de Trente mais cela ne doit pas ôter ſon prix à la Traduction qu'on vient de réimprimer à Amſterdam, puis qu'elle eſt remplie de belles notes qui ne ſeront point dans l'autre. On s'étonne que l'Hiſtoire du Cardinal Palavicin n'ait pas été traduite en François, & que M. l'Ab-

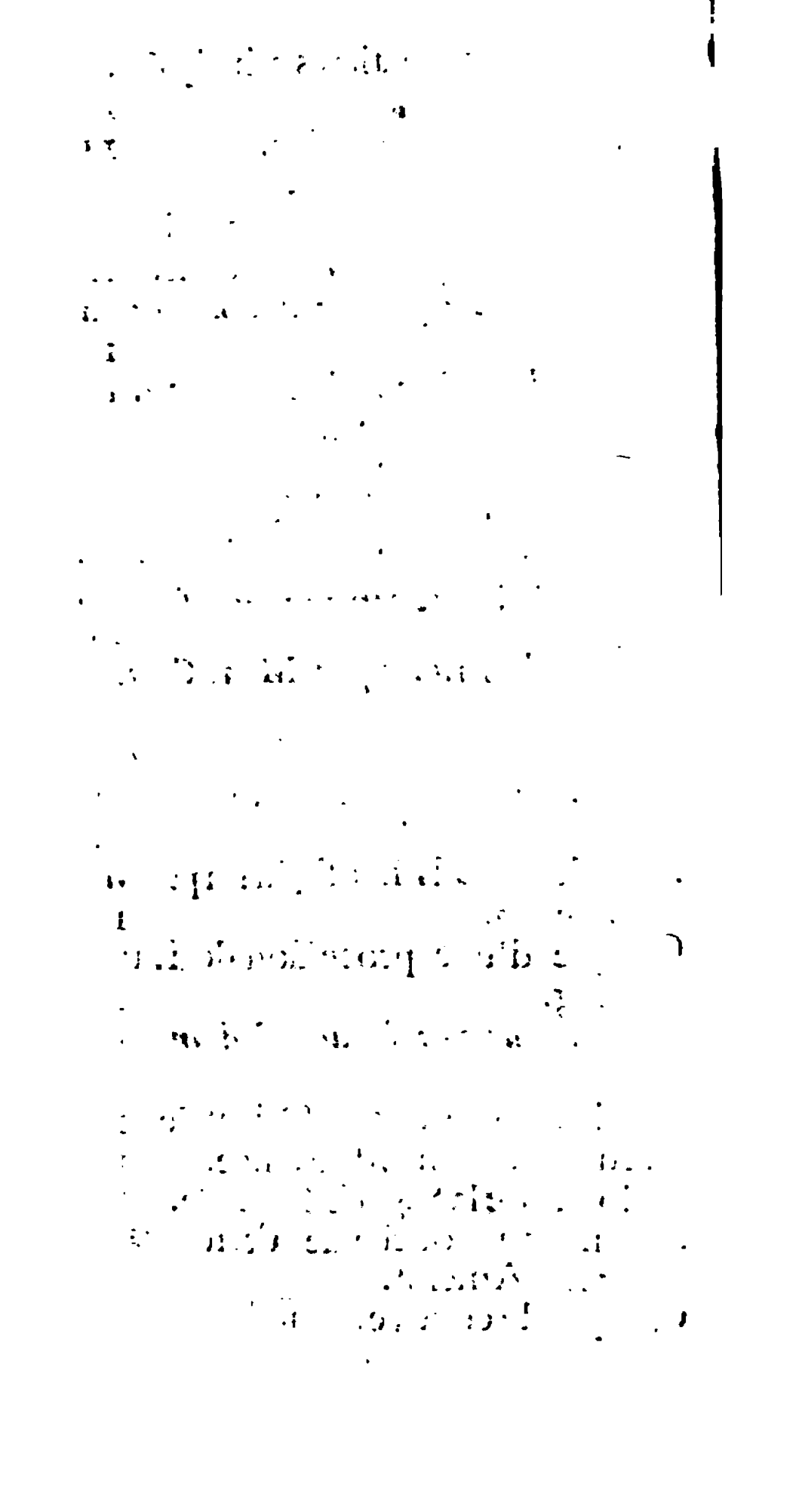
l'Abbé Godon grand Doyen de l'Egliſe Cathedrale de Toul qui avoit promis de le faire, ne s'en ſoit pas acquitté.

TABLE DES MATIERES principales.

Octobre 1685.

INſtruction pour une jeune Princeſſe. Pag. 1071
Du préjudice qui nait de ce que la mauvaiſe renommée ne fait plus de tort. 1075
Combien les faiſeurs de remarques ſont importuns. 1077
Plaintes de Madame Des Houlieres contre l'incivilité des Courtiſans. 1081
Lettre ſur la tolerance des Sectes. 1082
Origine des perſecutions. 1084
Les hommes ne peuvent point diſcerner l'opiniâtreté d'avec la conſtance. 1089
Diſputes contre l'infaillibilité. 1092
Eloge de M. Paets. 1039
Bibliographie Hiſtorique. 1093
Journal d'Allemagne. 1100
D'un homme qui ne peut parler qu'un heure par jour. 1104
D'une fille qui eſt née graſſe d'une autre 1105
Remarques ſur le verre. 1109
Inſtitution de l'Academie des Curieux de la

la Nature. 1112
Nouvelle édition d'Elien. 1116
Des prêtres du Paganiſme. 1120
M. Drelincourt du fœtus humain. 1123
Circulation du ſang dans le fœtus. 1133
Si les enfans reſpirent avant leur naiſſance. 1136
Hiſtoire du S. Suaire de Compiégne. 1137
Placet d'un ſtile fort ſingulier preſenté au Clergé de France. 1140
Extraits de la foi dévoilée. 1146
Vie de Sixte V. & Guerre de Chypre. 1148
Combien il eſt difficile de tromper la poſterité. 1150
Hiſtoire de France par M. de Cordemoi. 1150
Déclaration faite au lit de la mort contre la vanité de la Pierre Philoſophale. 1152
Manuductio ad Philoſophiam par *M. de Villemandi.* 1156
Critique d'une proceſſion de Luxembourg. 1195
Portraits curieux & adreſſe d'un aveugle 1168
Hiſtoire de l'Ethiophie Orientale. 1172
Etat des Réformez de France. 1175
Dialogue de la Sageſſe éternelle. 1177
Hiſtoire du Concile de Trente traduite par M. Amelot. 1179
Critique de cette verſion. 1181



NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de Novembre 1685.

Par le Sieur.... Professeur en Philosophie & en Histoire à Rotterdam.

Seconde edition reveuë & corrigée par l'Auteur.

A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans le Kalver-Straat, prés le Dam.
M. DC. LXXXV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de Novembre 1685.

ARTICLE I.

Portrait des foibleſſes humaines. A Amſterdam chez Henri Desbordes 1685. in 12.

IL y a bien des gens qui croient que pour donner une juſte idée de l'homme, il faut le repreſenter toûjours ou foible ou méchant, & ſuppoſer que ſes plus grandes vertus ne ſont que le triomphe d'une paſſion moins criminelle ſur une paſſion plus criminelle. Selon ce principe on ſeroit toûjours bien fondé à nier qu'il ſe faſſe quelque choſe par un bon motif, & à prétendre que ceux qu'on appelle grands hommes

& belles ames ne different des autres que par l'adreſſe de bien cacher leurs défauts, ou par le chois de certains défauts. Cette maxime ne s'accorde pas avec l'eſprit de la charité Chrêtienne, & n'eſt propre qu'à fomenter la médiſance, & la corruption de la nature, & qu'à fournir une injuſte conſolation aux méchans, parce que ſur ce pied-là les plus belles actions du monde ſeront mal interprétées, l'on s'imaginera qu'il eſt inutile de travailler à l'acquiſition de la vertu, & l'on n'aura point de honte d'un deſordre que l'on croira général. Mais quoi qu'il en ſoit il eſt bon de faire ſentir à l'homme ſa foibleſſe, & de la lui repreſenter par de grands exemples. On l'a fait dans tous les ſiécles & on l'a fait principalement dans le nôtre à l'egard de l'amour. Peut-être même qu'on s'y eſt trop étendu, & que de là eſt venuë cette molle & baſſe tendreſſe dont on s'eſt tant piqué & qui eſt apparemment ſur ſon déclin, car puis qu'à la Cour on ſe fait aujourd'hui une honte & une infamie d'être amoureux, & que la vanité porte tout le monde dans les maniéres des Courtiſans, on peut croire que ſi les temps ne changent, l'empire de l'amour va recevoir un terrible échec. La perſonne qui a fait ce livre

s'eſt

s'eſt extraordinairement ſignalée à chanter les triomphes de l'amour; elle s'eſt fait un plaiſir de nous montrer que les plus grands hommes de Robe & d'Epée en ont été les eſclaves, elle s'eſt en ſuite déchainée contre les deſordres de cette paſſion, pouvant dire peut-être comme le Héros de Virgile *quæque ipſa miſerrima vidi & quorum pars magna fui;* enfin elle nous a donné le portrait de la foibleſſe de l'homme à d'autres égards. Ce dernier Ouvrage n'eſt point inferieur aux autres que l'on a vûs d'elle ni pour la vivacité du ſtile, ni pour la delicateſſe des penſées, ni pour la fidélité des peintures. Elle n'en fera plus, car comme nous le remarquâmes il y a un peu plus d'un an, elle eſt morte ſous le nom de Madame de Chate, ayant porté auparavant celui de Madame de Ville-Dieu, & celui de Mademoiſelle des Jardins.

Elle nous donne ici 4. exemples de l'infirmité humaine. Le premier a pour principal perſonnage l'Imperatrice Livie, & frappe d'autant plus agréablement les lecteurs que preſque tous les incidens dont on le revêt ſont empruntez de l'Hiſtoire. On voit ici cette malheureuſe Livie *devorée par ſa propre ambition*, & inſenſible à tous les

honneurs & à tous les biens qui l'environnent, inſenſible, dis je, à tout cela, parce qu'elle ne ſçauroit ne pas admirer intérieurement les grandes vertus d'une autre femme. Elle eſt ſi jalouſe de la gloire d'Agrippine qu'elle croit voir que tous les expédiens qu'elle emploie pour diminuer cette gloire ne ſervent qu'à lui donner un nouvel éclat. On la voit ouvrir ſon cœur déchiré à une Confidente flateuſe qui au lieu de la détourner du mal lui ſuggére un nouveau moyen de perdre Agrippine, c'eſt de la mettre dans la delicate néceſſité, ou d'irriter un favori tout-puiſſant, ou de conſentir à un ſcandaleux divorce. Agrippine ne manqua pas de donner dans le parti que l'honneur lui propoſoit; elle s'oppoſa autant qu'elle pût par des conſeils remplis de ſageſſe à l'envie qu'avoit une de ſes proches parentes de ſe faire démarier; elle lui repreſenta entre autres choſes *qu'il n'y a point de traitement d'un mari qui ne ſoient plus ſupportables pour une ame delicate ſur la gloire que le moindre diſcours contraire à la bonne réputation.* Ces conſeils contribuérent à ſa diſgrace, & cependant Livie ne trouva point de repos; elle trouva dans la faveur de Sejan de nouveaux ſujets d'inquiétude, & aprés la ruine de ce Favori,

vori, elle ne manqua pas d'autres raisons de se chagriner. La foiblesse de l'homme lui est *une ennemie qui ne lui a pas si-tôt accordé quelque trêve ou quelque paix qu'elle trouve mille nouveaux sujets de lui faire la guerre.* Agrippine toute merveilleuse qu'on la représente n'étoit pas delivrée de cet ennemi domestique. *Sa propre fermeté étoit son foible, & l'ambition de passer pour intrépide étoit pour elle une passion plus violente & plus dangereuse que toutes celles de l'Imperatrice.*

De peur que *les visifs du siecle*, & ces faiseurs incommodes de remarques dont nous avons parlé dans le 1. article du dernier mois, ne vinssent à dire que la foiblesse de quelques femmes *n'est pas une chose extraordinaire*, ni qui puisse remplir le titre du livre, ou ajoûte au premier exemple celui des plus grands hommes de la Gréce. On nous fait voir Pericles qui épouse une Courtisanne publique aprés avoir sçû d'elle-même comment elle avoit vécu. On nous fait voir Licurgue qui tout enfoncé qu'il étoit dans l'étude de la Philosophie dés sa premiére jeunesse aime mieux renoncer à une couronne qu'à une fille qu'il aimoit. On ajoûte à tout cela pour 4. exemple celui de Paul Emi-

Emile grand homme parmi les Romains, qui aprés avoir répudié ſa premiére femme pour quelque contrariété d'humeurs, (car au reſte elle étoit chaſte, riche, belle, feconde) en prit une autre qui avoit été répudiée par ſon mari à cauſe qu'elle ſe gouvernoit mal. Paul Emile le ſçavoit bien, & ce fut cela même qui l'obligea à la ſouhaiter pour ſa femme, parce qu'il crût que par ſa docilité, par ſa ſoupleſſe, & en ne repliquant rien, elle tâcheroit de mériter l'indulgence qui lui étoit néceſſaire pour ſa conduite un peu trop libre; or c'étoient des qualitez que ce Romain trouvoit préférables à une chaſteté fiére, qui crie bien haut pour le moindre mot qu'on lui dit, & qui veut toûjours avoir le dernier. L'événement juſtifia qu'il choiſiſſoit mal. En effet il perdit par la négligence de leur mere les deux enfans qu'il avoit eus de cette ſeconde femme. Quand il voulut lui faire quelques reproches il trouva qu'elle ne répondit pas un ſeul mot, mais auſſi ce qu'il lui dit la toucha ſi peu *qu'elle ſortit le jour même de cette remontrance & paſſa la nuit preſque entiére à ſes divertiſſemens.* Paul Emile s'apperçût alors de ſa faute avec une douleur qui le conſuma. L'Auteur raconte toutes ces choſes d'une maniére

trés-

trés-agréable, & y mêle plusieurs particularitez historiques fort curieuses, & fidélement rapportées à quelque petite erreur prés. J'appelle ainsi l'année cinquiéme qu'on nous cite d'une Olympiade, & le peu d'exactitude qu'on a en parlant de la généalogie des Scipions. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les remarques historiques sont mêlées avec des événemens forgez à plaisir. Il faudroit que pour ne pas tromper le Lecteur on fit connoître par quelque marque ce que l'on ajoûte à l'Histoire dans ces petits Romans. Celui-ci le demandoit plus que tous les autres, parce que ce seroit une illusion bien peu fine que de prétendre qu'on nous montrera le foible de l'homme en nous produisant des faits chimériques, un Licurgue, par exemple, qui fait des choses dont les anciens Historiens ne font aucune mention.

ARTICLE II.

CElui qui a proposé la question arithmétique que nous avons insérée dans les Nouvelles de Septembre p. 944. a dessein de la résoudre lui-même, mais il veut qu'auparavant le public en voie

une autre qui n'eſt qu'une branche de celle-là. Voici en quels termes il la propoſe,

Continuation de la queſtion arithmétique ſur le nombre 9.

JE ſuis certain que cette propriété du nombre 9, ſur laquelle j'ai propoſé une queſtion dans vôtre Journal, eſt de nature à devoir être démontrée mathématiquement, j'en vois même à peu prés la démonſtration, & je vous la dirois bien en langage humain, mais je ne l'ai pas encore réduite en langage & en forme Mathématique ; quelque autre plus habile que moi le fera mieux, cela ne laiſſe pas d'avoir ſa difficulté, parce qu'il faut conſiderer dans la nature des nombres des choſes qu'on n'y a pas encore conſiderées, & qui n'ont pas même de noms établis.

La Démonſtration que je conçois, & que je ne vous dirai point, m'a conduit à la connoiſſance d'une propriété aſſez ſurprenante dans les nombres. C'eſt qu'il n'eſt point particulier à 9. que les nombres qui ſont ſes multiples reviennent à faire 9. ou un multiple de 9. moindre qu'eux par l'addition des figures

res dont ils ſont compoſez. Tout nombre multiple d'un nombre ſimple qui eſt au deſſous de 10 eſt tel que par l'addition des figures qui le compoſent, on retrouve le nombre ſimple, ou un moindre multiple.

Voilà le Paradoxe, car on ne voit pas qu'en ajoûtant 2 & 1, 4 & 9, &c. figures qui compoſent 21 & 49 multiples de 7, on refaſſe 7, comme en ajoûtant les figures de 18, 27, &c. multiples de 9, on revient à faire 9.

Cependant & 9 & 7 & tous les autres nombres au deſſous de 10, ſont compris ſous une même régle générale, dont l'application ne ſaute aux yeux que dans les multiples de 9, & non dans ceux des autres nombres.

Cette régle eſt, car il faut découvrir le myſtére, qu'en partageant en deux le multiple d'un nombre quelconque au deſſous de 10, multipliant la premiére partie de ce nombre coupé, par la difference de 10 au nombre ſimple, & ajoûtant le produit à la ſeconde partie, on trouve ou le nombre ſimple, ou un multiple moindre.

Ainſi en coupant 21 multiple de 7 en deux parties dont la premiére eſt 2, & la ſeconde 1, multipliant 2 par 3 difference de 10 à 7, & ajoûtant 6 produit

duit de cette premiére partie multipliée à 1 qui eſt la ſeconde partie, on a 7. dans 16 multiple de 8, multipliez 1 par 2 difference de 10 à 8, & ajoûtez le produit 2 à 6 ſeconde partie de 16, vous avez 8. dans 12, 1 fois 4 difference de 10 à 6, ajoûté à 2 fait 6, qui eſt le ſimple de 12. Il eſt viſible que ce qui fait que cette multiplication de la premiére figure ou partie par la difference de 10 au nombre ſimple, n'eſt pas néceſſaire dans les multiples de 9, c'eſt que la difference de 10 à 9 eſt 1, & que 1 ne peut multiplier aucun nombre. Il ſe fait donc dans les multiples de 9 une addition toute ſimple de la premiére figure ou partie à la ſeconde. 63 eſt également multiple de 7 & de 9. Si vous le regardez comme multiple de 9, vous n'avez qu'à ajoûter 6 & 3, ce qui eſt la même choſe que ſi vous diſiez 6 fois 1 difference de 10 à 9, eſt 6, & vous trouverez 9. Si vous le regardez comme multiple de 7, il faut dire, 6 fois 3, difference de 10 à 7, ſont 18, 18 & 3 ſont 21, multiple de 7 moindre que 63. Si les nombres ſont compoſez de plus de deux figures, il y a deux choſes à obſerver.

1. Il vous eſt permis de couper le nombre de telle maniére qu'il vous plaira. Cela eſt indifferent.

2. Dans ce nombre ainſi coupé vous employez deux differentes ſortes d'addition.

Comme ces deux ſortes d'addition n'ont pas été remarquées juſqu'ici, que je ſçache, il faut que je leur donne des noms. J'appellerai l'une ſelon la valeur des nombres, & l'autre ſelon la valeur de leur ſituation.

Quand j'ajoûte ces deux figures 1 & 7 en diſant un & ſept ſont huit, cette addition eſt ſelon la valeur des nombres.

Quand j'ajoûte ces mêmes figures en diſant 1 & 7 mis enſemble ſont 17. cette addition eſt ſelon la valeur de la ſituation.

Aprés avoir coupé en deux parties telles qu'il m'a plû le nombre propoſé, multiple d'un certain ſimple, je multiplie la premiére partie par la difference du ſimple à 10, j'ajoûte enſemble les figures qui compoſent ce produit ſelon la valeur de la ſituation, c'eſt à dire, que je les prens pour ce qu'elles expriment naturellement, je les ajoûte ſelon la valeur des nombres à la premiére figure de la ſeconde partie, & puis s'il y a encore d'autres figures dans cette ſeconde partie, je ne les ajoûte que ſelon la valeur de la ſituation, & je trouve par ces addi-

additions differentes, ou le ſimple en queſtion, ou un moindre multiple. Par exemple, 651 eſt multiple de 7.

Je le coupe de ſorte que je mets 6 dans la premiére partie, & 51 dans la ſeconde.

Je multiplie 6 par 3. c'eſt 18.

Faiſant l'addition ſelon la valeur des nombres dans ce paſſage de la premiére partie à la ſeconde, 18 & 5 premiére figure de la ſeconde partie, ſont 23, 23 & 1 ſont 231, car l'addition ſe fait alors ſelon la valeur de la ſituation, & elle continueroit à ſe faire ainſi s'il y avoit d'autres figures aprés 1. 231 eſt un multiple de 7 moindre que 651.

Et ſi voulez le voir par la même voye coupez 231. en mettant 2 d'un côté & 31 de l'autre, 2 fois 3 ſont 6, 6 & 3 ſont 9, 9 & 1 ſont 91. 91 eſt multiple de 7.

Car ſur 91 même dites encore 9 fois 3 ſont 27, 27 & 1 ſont 28. multiple de 7.

Ainſi vous auriez de ſuite en pouſſant juſqu'au bout par la même méthode. 651. 231. 91. 28. 14. 7.

Si vous aviez coupé 651 en mettant 65 d'un côté & 1 de l'autre, vous auriez d'autres nombres à ſçavoir, 651. 196. 63. 21. 7.

S'il

S'il étoit queſtion de reduire ceci en pratique, j'avertirois que la maniére la plus aiſée ſeroit de ne mettre dans la premiére partie du nombre que l'on couperoit, que ſa premiére figure; parce que par là on éviteroit une grande multiplication, il eſt bien plus aiſé de multiplier 6 par 3 que 65, mais ce n'eſt ici qu'une ſimple curioſité trés-inutile. On peut voir tout d'un coup par une ſouſtraction que les enfans ſçavent ſi un nombre eſt multiple d'un autre.

Mais je demande aux Sçavans la Démonſtration de la régle que j'ai apportée. Pourquoi faut-il couper le nombre en deux? pourquoi n'importe-t-il de quelle maniére on le coupe? pourquoi faut-il multiplier la premiere partie par la difference du ſimple a 10? pourquoi ne faut-il multiplier qu'elle? pourquoi en paſſant d'une partie à l'autre faut-il faire l'addition d'une maniére particuliére? Qu'on ne s'effraie point de tout cela. Je croi qu'on en trouvera aiſément le nœu quand on aura attrapé une certaine combinaiſon de la nature veritable des nombres avec leur nature arbitraire qui dépend de l'inſtitution des chiffres Arabes.

. . . . . .

AR-

ARTICLE III.

Raimundi Vieuſſens Doct. Med. Monſpelienſis Nevrographia Univerſalis : hoc eſt omnium humani Corporis Nervorum, ſimul & Cerebri, Medullæque ſpinalis deſcriptio Anatomica: eaque integra & accurata, variis iconibus fideliter & ad vivum delineatis æreque inciſis illuſtrata : cum ipſorum actione & uſu Phyſico diſcurſu explicatis. C'eſt à dire, *Deſcription anatomique de tous les nerfs de l'homme, de ſon cervcau, & de la moüelle de l'épine, avec une explication phyſique de leur action & de leur uſage.* Lugduni, apud Joann. Certe 1685. in fol.

CE livre n'eſt point encore dans ce Païs, ainſi ce n'eſt point à nous que l'on en devra la connoiſſance; c'eſt à M. Silveſtre homme du métier & fort intelligent dans ces matiéres. Voici mot à mot l'Extrait qu'il nous a communiqué du livre de M. Vieuſſens.

SI nous en croions cet Auteur, une ſeule obſervation Anatomique lui a fait entreprendre

rendre tout ce grand Ouvrage. Il avoit appris par plusieurs dissections, qu'il y avoit plus de ramifications de nerfs dans la peau, que dans les muscles & dans les autres parties; & cette consideration lui fit d'abord naître la pensée de cultiver la Neurologie de la peau, qui sembloit avoir été négligée jusqu'ici. Mais comme une chose entraine insensiblement à une autre, & que pour découvrir la distribution des nerfs cutanées, il faloit non seulement monter jusqu'à leurs troncs, mais aussi jusqu'à leur premiére origine, cela lui a donné lieu d'examiner à fonds le Cerveau, & les Nerfs. Il prétend y avoir trouvé des choses toutes nouvelles, & c'est ce qui l'a obligé de remanier cette matiére, & de mettre au devant de la description des Nerfs qui se distribuent dans la peau, une histoire exacte du Cerveau, de la Moüelle de l'Epine, & des autres nerfs de tout le corps. Quoi qu'il ait paru divers Traitez du Cerveau & des Nerfs, & que les plus celebres Anatomistes de ce siécle se soient exercez sur ce sujet, il n'est pas incroyable que l'Auteur ait découvert encore quelque chose aprés eux. La Nature est un champ vaste & fertile, où l'on trouve toûjours à moissonner, sur tout dans le cerveau selon la remarque de M. Malpighi.

Cet Ouvrage est divisé en trois Livres: On trouve dans le premier une belle Description du Cerveau & de toutes ses parties, avec une explication de leurs fonctions & de leurs usages. Il seroit trop long d'entrer dans le détail de tout ce qu'on y peut remarquer de nouveau & de curieux

rieux ; nous nous contenterons de rapporter ce qu'il y a de plus singulier.

Aprés avoir dit quelque chose de la formation du Cerveau, l'Auteur décrit ses enveloppes, sçavoir la Dure & la Pie mere. A l'égard de la Dure mere il remarque qu'elle est composée de deux membranes dont les fibres se croisent obliquement ; qu'elle reçoit des Nerfs principalement de la cinquiéme paire ; & que les artéres qui se distribuent dans sa substance, envoient de petits rameaux, qui s'ouvrent immédiatement dans la cavité du sinus Longitudinal. Outre cela il trouve plus de sinus dans la Dure mere, que l'on n'en conte ordinairement ; Car il fait voir qu'il y en a presque toûjours un dans la partie inferieure de la faux, deux au dessous des Sinus Lateraux ; & quatre qu'il a découverts à la base du crane dans cette portion de la Dure mere, qui entoure la selle de l'os Sphenoide. Ainsi il conte qu'il y a toûjours huit sinus pour le moins dans la Dure mere, quatre superieurs & quatre inferieurs ; qu'il y en a le plus souvent neuf, lorsque celui qui est dans la partie inferieure de la faux s'y rencontre ; & quelquefois onze, quand les deux Lateraux inferieurs s'y trouvent. Pour ce qui est de la Pie mere il soûtient contre M. Willis qu'elle n'est point parsemée de glandes ; & il croit que si cet Auteur y en a trouvé, elles y étoient contre Nature ; ou bien qu'il a pris pour des glandes les extrêmitez des vaisseaux, qui pouvoient être bouchées & dilatées. De là il passe aux usages de ces deux membranes, & il explique le mou-

mouvement de la Dure mere, qu'il attribuë en partie à ſes Artéres, en partie au Cerveau, & en partie au ſinus Longitudinal, & aux deux ſinus Lateraux.

M. Vieuſſens nous donne enſuite une fort exacte diſtribution des artéres caroïdes & vertebrales, & à cette occaſion il propoſe pluſieurs queſtions, entre autres celle-ci. Scavoir ſi les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans le Cerveau, ſe terminent à la ſubſtance corticale, ou s'ils ſe répandent juſques dans la moüelle. Sur cela il décide que les artéres & les veines ſe terminent à la ſubſtance corticale; mais on doute que ſes raiſons & ſes experiences ſoient tout à fait convaincantes. On demeure d'accord avec lui que la diſtribution des vaiſſeaux eſt infiniment plus ſenſible dans la ſubſtance cendrée, que dans la ſubſtance moüellenſe, & cela même eſt trés-conforme aux régles de la Méchanique. Mais on ne ſcauroit comprendre qu'il y ait une ſeule partie de nôtre corps qui ne ſoit arroſée de ſang, & qui n'ait par conſequent des vaiſſeaux. D'ailleurs s'il eſt vrai comme l'Auteur le remarque que les nerfs aient des artéres & des veines, on a bien de la peine à croire que la moüelle en ſoit privée, la moüelle, dis-je, qui eſt le principe de tous les nerfs. Les autres queſtions regardent le mouvement du cerveau, les anaſtomoſes, & les uſages de ſes vaiſſeaux, &c. On trouve dans cet endroit de fort bonnes choſes, auſſi bien que dans les Chapitres ſuivans, où il eſt parlé du Retz admirable, de l'entonnoir, & de la glande Pituitaire, & où l'Auteur fait voir

voir qu'il n'y a point de Retz admirable dans l'homme, & que les ſeroſitez qui tombent des ventricules du cerveau dans la glande pituitaire, ſe déchargent dans les nouveaux ſinus qui ſont à la baſe du crane, & par leur moyen dans les veines jugulaires. Cela n'eſt pas tout à fait nouveau, dira-t-on; il eſt vrai. Mais ce ſont des faits de ſi grande conſequence, & qui font encore aujourd'hui tant de bruit parmi les Anatomiſtes, qu'on ne ſçauroit trop les confirmer.

Aprés avoir ainſi parcouru tous les dehors du cerveau, l'Auteur examine la propre ſubſtance de ce viſcere. Nous n'inſiſterons point ſur ce qu'il nous dit des deux ſubſtances du cerveau, de ſes ſillons, & de ſes ventricules, de ſes Lacis choroides, &c. en un mot ſur ce qui eſt déja connu: mais il faut du moins parler de quelques particularitez, qui ſervent de fondement à une nouvelle explication des fonctions animales. Voici donc les principales obſervations que l'Auteur a faites ſur le cerveau.

1. Il prétend que c'eſt le corps calleux, qui doit être nommé la voute des ventricules; au lieu que ce qu'on appelle communément fornix, n'eſt autre choſe que l'appendice & les piliers de la voute.

2. Il remarque que les parois des ventricules anterieurs ſont formées par des fibres moüelleuſes, qui ſortant de la ſubſtance corticale vont compoſer la moüelle allongée; & que dans l'endroit où toutes ces fibres ſe ramaſſent pour s'unir avec la moüelle, elles ſont comme un corps ſpon-

ſpongieux, que l'Auteur appelle le Centre Ovale *du cerveau, parce qu'il occupe tout le contour des ventricules, dont la figure eſt ovale.*

3. *Il fait voir qu'il y a deux ſortes de rayes dans ces deux tubercules que Willis a appellez* corpora ſtriata, *& comme il prétend qu'il y a d'autres corps canelez dans le cerveau, il appelle ceux ci à cauſe de leur ſituation* corpora ſtriata ſuperna anteriora.

4. *Il obſerve qu'entre ces premiers corps canelez & le contour exterieur des couches des nerfs optiques, il y a un intervalle, qu'il appelle* ſemicirculare centrum. *Il croit que ce centre demi-circulaire eſt un corps moüelleux & ſpongieux, qui reçoit toutes les fibres du* centre ovale, *qui paſſent par les corps canelez ſuperieurs anterieurs. Et comme ce centre demi-circulaire eſt double un de chaque côté, l'Auteur nous dit qu'ils s'uniſſent & communiquent enſemble par le moyen de quelques fibres moüelleuſes, qui paſſent au deſſous des racines de la voute, & c'eſt ce qu'il appelle* commiſſuram craſſioris nervi æmulam.

5. *Il trouve dans les couches des nerfs optiques, des rayes & des canelures, qui viennent des centres demi circulaires; Ainſi à cauſe de leur figure interieure, & de leur ſituation il appelle les couches* corpora ſtriata ſuperna poſtica.

6. *On avoit déja obſervé que le cervelet coupé perpendiculairement au travers de ſes proceſſus* vermiformes, *fait voir un agreable mélange*

lange de la substance grise avec la blanche, qui represente assez bien les ramifications d'un arbre. Mais l'Auteur ajoûte que si aprés avoir coupé le cervelet de cette maniere, on le coupe encore par le milieu horizontalement, on trouve au milieu de chaque hemisphere du cervelet une portion de substance cendrée, qu'il appelle à cause de la figure Rhomboideam substantiam, ou bien Rhomboidea cerebelli corpora. Il remarque encore que dessous ces corps Rhomboides, toutes les fibres moüelleuses qui composent les hemispheres du cervelet se réunissent de chaque côté comme dans un centre, & forment un corps spongieux, qu'il nomme le centre moüelleux des hemispheres du cervelet.

7. Tout ce que nous venons de rapporter se voit dans la partie superieure du cerveau. Voici encore d'autres parties, que l'Auteur trouve dans sa base & dans la moüelle allongée. Pour les découvrir il renverse le cerveau, & coupe legérement sa substance, & pour lors il y remarque plusieurs fibres moüelleuses disposées en forme de corps canelez, lesquels il appelle à cause de leur situation corpora striata inferiora exteriora. Ces corps carnelez inferieurs exterieurs sont encore divisez en anterieurs & posterieurs par un paquet de fibres blanches qu'il nomme tractum medullarem transversum & nonnihil obliquum, & qui fait le même effet entre les corps canelez inferieurs exterieurs, que le centre demi-circulaire fait entre les superieurs; Outre qu'étant attaché à cette commissure, qui unit les centres de-

circulaires, cela établit une communication entre les corps canelez d'enhaut & d'enbas.

8. Ces corps canelez inferieurs exterieurs ainſi vûs, M. Vieuſſens coupe la baſe du cerveau un peu plus profondement, & il y découvre d'autres corps canelez, qu'il appelle corpora ſtriata inferna interiora.

9. Enfin ſous ces corps canelez interieurs, ſi on coupe plus avant, on trouve encore d'autres ſituez entre les ſuperieurs & les inferieurs ce qui fait que l'Auteur les appelle corpora ſtriata media.

Je ne ſçai comment les Anatomiſtes s'accommoderont de tant de corps canelez que l'Auteur a découvert dans le cerveau. Lors que Willis y en eut trouvé deux ſeulement, M. Malpighi & Stenon ſe récrierent d'abord contre ces prétendues canelures, que l'on faiſoit monter & deſcendre comme on vouloit, & le dernier conclut* que ces rayes, que l'on voioit dans les corps canelez, faiſoient partie de la ſubſtance du corps calleux, qui va vers la moüelle du dos, & qui eſt ſeparée en diverſes lamelles par l'entremiſe de la ſubſtance griſâtre. Apparemment c'eſt la même choſe dans tous ces nouveaux corps canelez, & ſur ce pied là il ſemble que ce n'eſt pas un ſi grand myſtére, & qu'il n'y a rien de particulier dans cette ſtructure; puiſqu'on trouve par tout dans le cerveau la ſubſtance griſe mêlée avec la blanche, tantôt d'une maniére tantôt de l'autre. Cependant ſi ces douze corps canelez ſont effectivement dans le cerveau, on aura beau

* Dans ſon Diſcours ſur l'Anat. du Cerveau.

beau ſe plaindre, il faudra s'en tenir au fait, & ne diſputer point ſur tout le reſte.

Voilà ſi je ne me trompe les Obſervations les plus curieuſes que l'Auteur a faites ſur la ſtructure du Cerveau : On verra bien tôt de quelle utilité elles lui ſont, quand il vient aux uſages de cette partie. D'abord il ſuppoſe que le cerveau eſt le ſiége de l'ame, & l'organe des fonctions animales; & comme toutes ces fonctions dépendent de l'eſprit animal, & du ſuc nerveux il s'étend fort au long ſur la nature & ſur la néceſſité de ces liqueurs. De là il paſſe à la diſpenſation de l'eſprit animal ; c'eſt à dire, qu'il entreprend de montrer les routes, que les eſprits tiennent dans le cerveau, & de déterminer la force & la viteſſe de leur mouvement. Cela lui eſt merveilleuſement commode pour expliquer les mouvemens, qui ſe paſſent dans le corps, & ſi on lui accorde quelques ſuppoſitions, on peut dire qu'il rend raiſon à priori de toutes leurs differences. Par exemple, il prétend que l'eſprit animal, qui eſt contenu dans la région ſuperieure du centre ovale, & dans les centres demi-circulaires, eſt deſtiné principalement aux mouvemens volontaires; au lieu que l'eſprit qui coule de la moyenne & de l'inferieure région du centre ovale, des corps canelez moyens & inferieurs, du cervelet &c. eſt deſtiné aux mouvemens volontaires, & à ceux qu'il appelle mixtes. Non pas qu'il croie les eſprits differens les uns des autres, mais il conſidére la région ſuperieure du centre ovale, & les centres demi-circulaires, comme de grands réſervoirs,

où

où les esprits sejournent long-temps, & d'où ils sont determinez par la volonté à couler tantôt d'un côté tantôt de l'autre, ce qui produit, selon lui, tous les mouvemens que nous appellons volontaires. Il n'en est pas de même des autres régions du centre Ovale, des corps canelez inferieurs, & moyens, du Cervelet, &c. Les esprits ne faisant point de sejour dans ces endroits coulent incessamment, & sans aucune détermination de la volonté dans des parties d'une structure particuliere; en sorte qu'elles font leurs mouvemens sans que l'Ame s'en apperçoive, & quelquefois même sans qu'elle y consente. Tout cela meriteroit un plus grand éclarcissement, mais on le trouvera dans l'Ouvrage même.

Après les mouvemens du corps suivent les fonctions de l'ame; & voici l'endroit où l'Auteur explique ce que c'est que les facultez animales, & en quelles parties du cerveau elles s'exercent. Il commence par les sens externes, qu'il prétend n'être autre chose que l'ame même considerée comme capable de plusieurs perceptions qu'on appelle communément sensation. Ces perceptions sont excitées dans l'ame à l'occasion des mouvemens que les objets sensibles impriment dans les fibres blanches des corps canelez superieurs & moyens par l'intervention des nerfs & des esprits. Par exemple, le sens de la vûe n'est autre chose que l'ame considerée comme pouvant recevoir ces perceptions, à qui l'on a donné le nom de lumiere & de couleur, & qui sont produites dans l'ame par Dieu lui même à l'occasion de certains mouvemens, que les

objets lumineux & colorez impriment dans les corps canelez par le moyen des nerfs Optiques, & de l'esprit animal qui y est contenu. Suivant cela il croit que les fibres des corps canelez superieurs & moyens sont proprement le lieu où s'exercent les sensations, & il prouve que les fibres sont destinées à cet usage, en faisant voir que tous les nerfs, qui se distribuent dans les Organes des sens prennent leur origine de ces corps canelez; en sorte que ces nerfs peuvent aisément leur communiquer les mouvemens qu'ils reçoivent des objets exterieurs.

Au reste il s'explique assez sur la maniére dont il conçoit que l'ame est capable de sentir, lors qu'il dit que toutes les perceptions sont produites dans l'ame, & qu'elles dépendent de l'institution de la souveraine intelligence. Car en effet l'acte de la sensation ne sçauroit être produit par l'ame seule, qui ne fait que recevoir; ni par l'objet exterieur, ni par l'esprit animal, ni par les nerfs ébranlez par l'objet, puis que tout cela est moins parfait que l'acte de la sensation: il faut donc conclurre, selon l'Auteur, que cette action dépend nécessairement de Dieu comme de la cause efficiente. Il ajoûte qu'on ne doit pas être surpris de voir qu'il ait recours à Dieu pour expliquer de quelle maniére l'ame est capable de sensation, puis qu'autrement on ne sçauroit comprendre comment les corps peuvent agir sur l'ame, & que quand même il seroit vrai que les corps agiroient sur l'ame, il seroit toûjours impossible de trouver aucun rapport entre les mouvemens du corps, & les sensations qui se pas-

passent dans l'ame à l'occasion de ces mouvemens. Tout cela, comme on voit, regarde la grande question de l'union de l'ame avec le corps, sur quoi l'Auteur nous renvoye au Traité de Métaphysique du célébre M. Regis, où il nous asseure qu'on trouvera cette matiére parfaitement éclaircie.

M. Vieussens traite en suite des sens internes, sçavoir de l'imagination, du sens commun, & de la mémoire. D'abord il suppose que Dieu a uni l'ame avec le corps à cette condition, que pendant tout le temps que leur union dureroit, l'ame auroit une idée presente des corps en général, laquelle idée y est produite à l'occasion du mouvement, que l'esprit animal imprime à toute la substance du cerveau. L'ame considerée de cette maniére est capable de recevoir autant d'imaginations differentes, qu'il y a de differens mouvemens excitez dans le centre ovale par les objets qui agissent sur les organes des sens. Ainsi il conçoit que l'imagination prise comme une simple faculté d'imaginer, n'est autre chose que l'ame même, regardée comme pouvant recevoir les idées des corps particuliers, idées qui representent ces corps tels qu'ils sont, & qui sont produites à l'occasion de certains mouvemens, que les corps particuliers impriment médiatement ou immédiatement dans les organes des sens, d'où le mouvement se communique par le ministére des nerfs & des esprits jusqu'au centre ovale du cerveau.

Suivant ce principe il fait voir 1. que l'imagination est differente de la conception, en ce que

l'ame par la conception reçoit les idées des ſubſtances ſpirituelles ; au lieu que par l'imagination elle ne connoit que les ſubſtances corporelles. 2. Que l'imagination differe de la ſenſation en ce que dans l'imagination l'ame reçoit des idées repreſentatives des corps tels qu'ils ſont en eux-mêmes ; au lieu que dans la ſenſation les corps ſenſibles ne ſont pas repreſentez tels qu'ils ſont en eux-mêmes, mais tels qu'ils ſont à l'égard de celui qui les ſent. Et de là il conclut que l'imagination & la ſenſation ſont differentes du côté de l'ame, au lieu que du côté du corps ce ſont des mouvemens, qui ont beaucoup de liaiſon, & qui ſe ſuivent néceſſairement. L'Auteur explique cela phyſiquement en faiſant remarquer que les fibres blanches des corps canelez ſuperieurs & moyens, où il a établi le ſiége des ſenſations, ſortent du centre ovale, ſiége de l'imagination ; que toutes ces parties ſont ſi voiſines & ſi unies, que les mouvemens qui ſe paſſent dans les unes, ſont & néceſſairement & promptement ſuivis de ceux qui ſe paſſent dans les autres ; & qu'ainſi les mouvemens qui dans les corps canelez ont ſervi de cauſe occaſionnelle pour produire les ſenſations, allant ſe terminer dans le centre ovale, ſelon les diverſes modifications qu'ils y ſouffrent, donnent lieu aux differens actes de l'imagination. Il montre en ſuite que les ſens nous ſeroient le plus ſouvent inutiles, ſi Dieu n'avoit pris ſoin d'unir en quelque maniére les ſenſations & l'imagination, & il remarque que nous ſommes ſi fort accoûtumez à cela, que nous les confondons ordinai-

dinairement. Par exemple, dit-il, quand nous voyons un ruban rouge, nous ne disons pas que nous voyons du rouge, & que nous imaginons du ruban, mais nous croyons simplement voir un ruban rouge: tant il est vrai que quelques differentes que soient l'imagination & la sensation, nous les regardons néanmoins d'ordinaire comme une seule action de l'ame.

Outre cette imagination, que l'Auteur appelle premiére, il en conçoit encore une autre qu'il appelle seconde; & celle-ci n'est autre chose que l'ame même regardée comme pouvant recevoir les idées des corps absens, lesquelles lui representent ces corps & comme presens, & tels qu'ils sont en effet. Ces sortes d'idées sont produites à l'occasion du mouvement des seuls esprits animaux, lesquels impriment dans le centre ovale des mouvemens particuliers, semblables à ceux qui avoient été imprimez par les objets presens. Tout cela est aisé à comprendre si l'on considere que les nerfs peuvent être aussi bien ébranlez dans leur origine, c'est à dire, dans le centre ovale, que dans leurs extrêmitez, c'est à dire, dans les organes des sens. Lors qu'un nerf est ébranlé dans son extrêmité par quelque objet present, il se produit dans l'ame un acte de sensations, qui est suivi d'un autre acte de la premiére imagination; Au lieu que si l'objet étant absent les esprits animaux viennent à ébranler les fibres de ce nerf dans le centre ovale, alors ce mouvement donne lieu à un acte de la seconde imagination: acte qui nous represente cet objet absent comme present, parce que lors

que nous imaginons un corps absent, nous l'imaginons toûjours comme ayant les mêmes qualitez sensibles, qu'il avoit lors qu'il s'est presenté à nos sens.

Ce que l'Auteur vient de dire de la premiére imagination il l'applique au sens commun, car il prétend qu'il n'y a point de difference entre ces deux fonctions. Et effectivement le sens commun n'étant autre chose que le dernier de tous les sens, ou pour mieux dire le terme où aboutissent toutes les sensations, & toutes les sensations se terminant à la premiére imagination, comme il le prouve fort bien, il est évident que l'imagination & le sens commun ne sont qu'une seule & même chose.

A l'égard de la mémoire l'Auteur prétend que ce n'est autre chose que l'ame même considerée comme pouvant recevoir ensemble & avec ordre plusieurs idées des choses passées: en sorte que ces idées representent les mêmes choses comme presentes, & telles qu'elles sont effectivement. Ces idées sont produites dans l'ame à l'occasion du seul écoulement des esprits, lesquels impriment dans le centre ovale certains mouvemens semblables à ceux, qui ont été imprimez par les mêmes choses lors qu'elles étoient presentes. On voit assez par là que la mémoire & la seconde imagination conviennent en ce que leur siége est le même sçavoir le centre ovale; en ce qu'elles sont produites par la même cause, c'est à dire, par le mouvement des esprits, & en ce qu'elles representent les choses passées comme presentes. Mais on voit aussi qu'elles sont

diffe-

differentes en ce que la mémoire reçoit plusieurs idées ensemble, & qu'elle garde, pour ainsi dire, l'ordre de la reception des idées, au lieu que la seconde imagination ne reçoit que séparément & sans aucun ordre les idées des corps particuliers.

Enfin l'Auteur explique ce que c'est que le jugement & la raison. Le jugement n'est autre chose que l'ame, qui regardant deux ou plusieurs idées qu'elle a reçûes les unit ou les sepáre en asseurant que l'une convient à l'autre, ou qu'elle n'y convient point: & la raison prise pour la faculté de raisonner est aussi l'ame même qui ayant produit deux jugemens qu'on appelle premisses, *en produit un troisiéme qu'on appelle conclusion. De tout cela il conclut que les fonctions de l'ame dépendent tellement les unes des autres, que les derniéres suppoſent nécessairement les premiéres; Le raisonnement suppose le jugement; le jugement la mémoire ou l'imagination, l'imagination suppose la sensation, &c.*

Voilà en peu de mots l'hypothese de l'Auteur touchant les fonctions animales; c'est aux connoisseurs à décider si elle est conforme à la structure du cerveau ou non. Il est vray que si l'on considere ce centre ovale, & ces corps canelez comme des endroits où tous les nerfs se réünissent & comme des corps spongieux, où les esprits par leurs mouvemens impriment des traces & des vestiges; si l'on fait, dis-je, deux ou trois semblables suppositions, il semble qu'on peut se former une idée assez claire des sensations, de l'imagination, de la mémoire, &c. Mais ce

ſont là des ſuppoſitions que quelques Pyrrhoniens modernes ne conçoivent pas. Ils diſent que tous les nerfs ne viennent pas du cerveau & du cervelet, puis qu'il y a de la ſubſtance glanduleuſe & dans la moüelle allongée, & dans la moüelle de l'épine, de laquelle ſubſtance glanduleuſe il ſort des fibres blanches auſſi bien que de celle du cerveau: On ne peut doux pas dire, à ce qu'ils prétendent que tous les nerfs ſe reüniſſent dans quelque partie du cerveau, que l'on veüille aſſigner. D'ailleurs ils regardent la ſubſtance blanche du cerveau comme un amas de petits tuyaux cavez, qui prennent leur origine dans les glandes corticales, & qui ſe viennent rendre à la moüelle pour former en ſuite les cordons des nerfs; Ainſi le mouvement des eſprits ne ſe fait point dans cette ſubſtance blanche comme dans un corps ſpongieux, & il ne faut pas croire qu'ils faſſent là des courſes ſi aiſement qu'on ſe l'imagine, puiſque c'eſt une liqueur, qui eſt forcée à couler dans la cavité de ſon tuyau. Quoi qu'en puiſſent dire les faiſeurs de ſyſtémes ces difficultez & ces raiſons de douter de toutes leurs explications méchaniques, paroiſſent aſſez bien fondées; & ce qui ſemble les rendre encore plus conſiderables, c'eſt qu'elles ſont propoſées par des eſprits du premier ordre, & par ceux qui ont eu le plus d'idée de l'œconomie animale. On ne peut rien voir de plus fort que l'aveu qu'a fait ſur cela le célebre M. * Malpighi, qui avoit ſi fort examiné le cerveau. Il ſe réduit à conſiderer ſimplement

* Exercit. de Cerebri Cortice.

ment cette partie comme une glande, qui ſepare une liqueur, qu'on appelle eſprit animal, & il n'oſe pas ſeulement déterminer ſi cette liqueur ſpiritueuſe ſert à l'exercice des fonctions de l'ame. Chacun ſcait de quelle *maniére M. Stenon s'eſt expliqué là-deſſus dans ſon* Diſcours ſur l'Anatomie du Cerveau; *il y fronde les hypotheſes de Deſcartes & de Willis, il avoue que* l'Anatomie n'eſt pas encore parvenuë à ce degré de perfection de pouvoir faire la veritable diſſection du cerveau, *& il n'oſe rien dire des fonctions animales, ne croyant pas* qu'il ſoit poſſible d'expliquer les mouvemens d'une machine pendant que l'on ignore l'artifice de ſes parties. *Le ſcavant Borelli a eu la même retenuë, puis que dans ſon dernier Ouvrage, où il traite de tous les mouvemens des animaux, il n'a pas dit un ſeul mot des fonctions de l'ame, quoi qu'il ait parlé de la diſtribution des eſprits & du ſuc nerveux. Ce ſilence de Borelli eſt bien étonnant, & je ne voy pas qu'on en puiſſe donner d'autre raiſon, ſi ce n'eſt que tout habile qu'il étoit dans les méchaniques, la machine l'avoit pourtant abandonné dans cette occaſion. Aſſeurément la diſcretion de ces grands hommes doit faire trembler les plus hardis, & je me trompe fort ſi cela ſeul n'eſt capable de faire perdre courage à tous ceux qui prétendent donner une explication Phyſique & Méchanique des fonctions animales. Cependant il ne faut pas ſe rebuter pour toutes ces difficultez; qui ſcait s'il ne reſte pas encore quelque choſe à découvrir dans le cerveau? peut-être a-t-il*

y a-t-il quelque partie que nous ne connoissons point, & peut-être que cette partie est le maître ressort qui fait jouer toute la machine.

Le second livre traite de la moüelle de l'épine. L'Auteur décrit d'abord ses quatre envetoppes dont il croit que la seconde, qui est continuë à la Dure-mere, a un battement de même que dans le crane. De là il passe aux Sinus Vertebraux, & aux vaisseaux de la moüelle: La distribution de tous ces vaisseaux est fort exactement marquée, & quoy qu'on trouve peut-être dans cet endroit du Livre de M. Vieussens moins d'éclat & d'invention que dans les autres, les gens du métier connoîtront pourtant qu'il y a employé beaucoup de soin & d'application. Ensuite il examine le propre corps de la moüelle, il fait voir qu'elle est composée de substance grise & de substance blanche, & il conclut que cette partie ayant une structure semblable à celle du cerveau, il ne faut pas douter qu'elle ne soit destinée aux mêmes usages.

Enfin le troisiéme livre comprend ce qu'on appelle proprement la Neurologie. On y trouve dés l'entrée quelques observations générales qui regardent la structure des nerfs; par exemple, que les nerfs ont des artéres & des veines de même que les autres parties; que c'est une erreur de croire qu'il y ait des valvules dans les nerfs, puis qu'on n'y peut trouver aucune cavité sensible; non pas même dans les Optiques, & dans les Olfactifs; qu'il n'y a point de difference entre les nerfs qui servent au mouvement & au sentiment; & que la diversité de leurs fonctions

dépend

dépend préciſement des parties où ils ſe diſtribuent; que les nœuds qu'on trouve dans les nerfs, & qu'on appelle gangliones ſeu plexus ganglio formes, ne ſont compoſez que de leurs fibres nerveuſes entrelacées avec les artéres & les veines, & enveloppées de la Dure & de la Pie mère, & que leur principal uſage eſt d'affermir les troncs des nerfs dans leurs diviſions, &c.

Aprés cela l'Auteur entre dans le détail de l'hiſtoire des nerfs; il commence par les dix paires qui viennent du cerveau, & la déſcription qu'il en donne eſt differente en beaucoup de choſes de celle de Willis. Il ſeroit trop long de marquer ici toutes ces differences, mais voici deux ou trois faits ſur leſquels on pourra juger de tout le reſte. L'Auteur nous dit que les nerfs de la troiſiéme paire qu'on appelle les moteurs des yeux, quoy que ſeparez en apparence ſont veritablement unis dans leur origine, & par là il explique d'où vient que les yeux ſe meuvent tous deux en même temps; que le nerf intercoſtal reçoit un rameau de chaque paire de nerfs, qui ſort de l'épine, à la réſerve de la premiére & de la derniére paire; & que le même nerf intercoſtal envoie de chaque côté une branche qui s'unit au gros nerf crural poſterieur; en ſorte qu'on peut dire à cet égard que le nerf intercoſtal envoye des rameaux juſqu'au bout des pieds. Ces obſervations, & quantité d'autres ſemblables, qu'on verra ſur ce ſujet ſont aſſurément fort curieuſes, & de là on peut juger combien M. Vieuſſens a été exact dans ſa recherche

cherche qu'il a faite des nerfs du cerveau. Mais son exactitude ne paroit pas moins dans la description des trente paires de nerfs qui sortent de la moëlle; il démontre leur distribution dans tous les muscles, il pousse leurs divisions jusqu'aux derniers filamens, & c'est là principalement qu'il décrit les nerfs de la peau. On peut dire que cette Neurologie *de l'épine est un très-beau morceau d'Anatomie, & l'on en doit faire d'autant plus de cas, que personne n'avoit encore osé l'entreprendre, & que M. Willis lui-même ne voulut pas s'y engager disant que c'étoit là un travail également penible & ennuyeux.*

A l'occasion des nerfs qui viennent du cerveau, & qui se distribuent dans les visceres l'Auteur rend raison de leurs mouvemens, & il explique le rapport & le consentement qui se trouve entre toutes les parties. Jusques-là ce dessein est grand & louable; mais ce qui arrive à la plûpart des Auteurs qui remplis de leurs hypotheses les appliquent généralement à tous les phenomenes, cela même est arrivé à M. Vieussens. Il fait jouer les nerfs par tout. Faut-il rendre raison de la couleur pâle ou rouge, qui paroit sur le visage dans les differentes passions? il nous dit que lors que les fibres nerveuses de la huitiéme paire, qui entourent les vaisseaux du col, resserrent les artéres carotides, alors la face pâlit; au lieu que la rougeur se répand sur le visage lors que les veines jugulaires sont comprimées. Est-il besoin de faire monter le sang à la tête? il trouve les nerfs

recur-

ecurrens dont le droit reſſerre l'artére axillai-re, & le gauche l'aorte deſcendante. Eſt-il queſtion d'expliquer la contraction naturelle des poûmons & l'aſthme convulſif? il vous montre des nerfs autour des bronches, leſquels peuvent produire tous ces effets. Veut-on ſçavoir d'où vient que les paſſions altérent le mouvement du ſang? on vous dit que les nerfs du cœur lient & reſſerrent en forme de bride les vaiſſeaux qui ſont à ſa baſe, & qu'ainſi ils ouvrent & ferment les ouvertures du cœur, ſuivant les differens mouvemens de l'ame. En un mot les nerfs ſont tout. Dans le Pericarde ils cauſent des contractions violentes: dans la ratte ils ſervent de muſcles pour reſſerrer cette partie, & aider le mouvement du ſang & du ſuc lienaire: dans les reins ils contribuent à la ſéparation de l'urine, & à ſon écoulement dans les uretéres; dans l'eſtomac & dans les boyaux ils font le mouvement Periſtaltique: dans le meſentere ils moderent ou hâtent le mouvement du chyle & du ſang: enfin il n'eſt point de parties où les nerfs ne ſoient les premiers mobiles.

On ſera ſurpris avec raiſon de voir que l'Auteur faſſe tant valoir ſes nerfs en leur attribuant tous ces divers mouvemens. Il eſt vray que Willis avoit avancé preſque toute cette théorie dans ſon Anatomie du Cerveau; mais enfin il s'en étoit retracté dans ſa Pharmac. Rationalis, & il eſt étonnant que M. Vieuſſens ne s'en ſoit pas apperçu. Ce dernier ſentiment de Willis eſt fort juſte & vray, & M. Stenon a démontré ſi clairement qu'il n'y avoit que les fibres

fibres charnuës ; qui fussent capables de contraction, qu'on ne scauroit dire aprés cela que les nerfs puissent produire d'eux mêmes aucun mouvement.

Au reste l'Auteur en décrivant les nerfs, qui vont dans les organes des sens, nous donne une idée de chaque sensation en particulier, & pour ne rien oublier de tout ce qui appartient au genre nerveux, il finit cet Ouvrage en expliquant le mouvement des muscles. Ce qu'il en dit mériteroit bien d'être inseré ici, aussi bien que deux digressions qu'il a faites dans le premier livre, dont l'une regarde le mouvement du cœur, & l'autre les Emunctoires de la tête. Mais quelque exactitude que l'on se propose dans un Extrait, on voit bien qu'il est impossible d'y comprendre tout ce qui est contenu dans un livre : pourvû que l'on indique ce qu'il y a d'essenciel cela donne toûjours assez d'idée de l'Ouvrage pour ceux qui ne le lisent point, & ceux que la matiére touche particuliérement ne s'en tiennent pas au détail qu'ils en trouvent dans ces Nouvelles

Il ne faut pourtant pas oublier de parler des figures dont le livre de M. Vieussens est enrichi. Elles y sont en trés-grand nombre, car il y en a dix-sept, seulement pour le cerveau, onze pour la moüelle de l'épine ; & neuf pour les nerfs. Ces figures ont ceci de remarquable qu'elles sont toutes grandes comme nature. ce qui doit faire bien du plaisir aux curieux, & sur tout aux Anatomistes. Il est vray qu'elles ne sont pas gravées avec la derniere delicatesse, mais à

cela

cela prés pourvû que les Desseins soient bons & justes, (ce que je laisse à décider à ceux qui peuvent les vérifier sur l'original) je suis persuadé que le public s'en consolera aisément.

ARTICLE IV.

Réflexions sur la cruelle persecution que souffre l'Eglise Réformée de France & sur la conduite & les actes de la derniére assemblée du Clergé de ce Royaume, avec un examen des pretenduës calomnies dont le Clergé se plaint au Roy dans sa profession de foi à deux colomnes, &c. L'an 1685 in 12.

JAmais peut-être on n'avoit vû entre les Auteurs une diversité aussi bizarre que celle qui se rencontre presentement entre les Catholiques & les Réformez qui écrivent sur les Conversions de France. Les premiers soûtiennent qu'elles se font toutes par les voies de la douceur & de la charité Chrêtienne, & font sur cela des exclamations & des panegyriques continuels; les autres soûtiennent qu'elles s'extorquent ou par la voie de l'achat ou par celle des menaces; & qu'en dernier lieu on y a employé une armée de 59. mille hommes

mes qui à la tuerie prés ont commis tous les desordres qu'ils ont accoûtumé de commettre lors qu'ils vivent à discretion dans un païs ennemi. C'est ce qui a déja mis en proverbe parmi les Rieurs *la Croisade Dragonne, les Conversions & les Convertis à la Dragonne*, à peu prés comme l'on a dit *des chausses à la Candale*, & *des Panegyriques à la Montauron.* Ainsi parmi eux un *Converti à la Dragonne* est ce qu'on appelloit anciennement un *Libellatique.* Ils en disent bien d'autres, mais comme le nerf de la sagesse consiste à ne croire pas de leger, *qui citò credit levis est corde*, je conseillerois aux lecteurs de ne pas précipiter leur jugement. Tout homme sage doit aller bride en main sur ces matiéres, & ne croire ni les Relations des Catholiques ni celles des Réformez qu'aprés une meure consideration de toutes les circonstances. Ce qu'il y a de bien certain par la seule vûë générale des piéces, c'est qu'il faut ou que les Ecrivains Réformez soient les plus hardis calomniateurs qui ayent jamais été au monde, ou que les Ecrivains Catholiques soient les plus grands fourbes & les plus hardis flateurs dont on ait jamais eu d'exemple, car enfin une armée qui saccage ou qui menace du

saccagement les maisons des Huguenots par tout un Royaume n'eſt pas un fait dont il ſoit poſſible de perſuader la fauſſeté ou de ſupprimer la verité. Il y a donc de part ou d'autre une malice non ſeulement trés-profonde mais auſſi tout à fait groſſiére.

L'Auteur de ces Réflexions a dédié ſon Ouvrage à Dieu. Cette Epitre dédicatoire eſt d'un tour fort ſingulier, & a un avantage fort rare, c'eſt qu'elle peut pouſſer l'éloge à perte de vûë ſans ſe rendre ſuſpecte de flaterie. Je ſuis trompé ſi l'unique but qu'on s'y propoſe eſt la loüange; il y entre aſſûrément de la cenſure ou directement ou indirectement. Les réflexions qui ſuivent cette Dédicace ſont pleines de feu & d'eſprit, mais fort deſavantageuſes à Meſſieurs du Clergé, car elles tendent à faire voir qu'ils ont conduit leur Ouvrage d'une maniére tellement trompeuſe, qu'encore qu'ils ayent dupé les gens, il n'y avoit rien de plus groſſier ni de plus mal lié que leurs artifices. La plainte continuelle de cet Auteur eſt qu'on a fait ſemblant en toutes rencontres de vouloir laiſſer en leur entier les Edits de Pacification quoi qu'effectivement on n'eût pas cette penſée, comme l'événement l'a juſtifié. A prendre les choſes ou ſelon les idées

idées de l'Evangile, ou ſelon les maximes de la Morale, on peut aſſez bien pouſſer les gens lors qu'on les convainc d'une telle diſſimulation, mais ceux qui ſçavent les droits de l'art de régner, & qui ont éprouvé que la prudence politique eſt obligée de cacher ſes intentions, & que c'eſt un mal néceſſaire dans l'état corrompu de nôtre nature, ne s'embaraſſeront pas de toutes ces plaintes, & renverront à la République de Platon où à l'Utopie de Thomas Morus tous ces Ecrivains Proteſtans, qui opinent à la maniére de Caton, c'eſt à dire, ſans conſiderer ce que c'eſt que l'homme dans un ſiécle comme celui-ci, & ſans ſonger qu'une parfaite régularité n'eſt pas le partage de ce monde. Il faut attendre qu'une bonne réſurrection ait refondu la nature humaine depuis la tête juſqu'aux piez pour la voir dans l'ordre.

On joint à ces plaintes contre la diſſimulation quelques autres plaintes contre les conſeils violens qu'on dit que les Evêques ont ſuggerez, & aprés cela on fait quelques réflexions qui ne ſont pas trop reſpectueuſes ſur les deux Harangues que la derniére Aſſemblée du Clergé a prononcées par la bouche de M. l'Evêque de Valence & de M. le Coadjuteur de Roüen. En ſuite dequoi on voit

le

le Discours que le Lieutenant Général de la Rochelle prononça aux Chefs de famille de la Religion pour leur déclarer que s'ils ne se faisoient instruire bientôt & s'ils ne rentroient dans le giron de l'Eglise *ils seroient punis des ce monde par plusieurs peines & calamitez.* Cela est suivi d'une Relation de ce qui s'est passé à Montauban, & de diverses remarques qui tendent à faire voir que les persecutions des Payens, celles du Duc d'Albe, celle de Hongrie ont été moins dures que ce qu'on pratique de nos jours. On parle des Donatistes, & on soûtient qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre-eux & les Huguenots, & que le succés des persécutions susciteés aux Donatistes ne doit pas être attendu presentement. On se fonde sur cette pensée, que les nouveaux convertis ne changent que pour l'exterieur & que si l'on veut les tirer de l'hypocrisie, il faudra leur permettre de retenir bien des choses de leur premiére créance. Si l'on vouloit ajoûter foi à cent bruits qui courent, on croiroit qu'il se va faire en France un vrai *Samaritanisme*, & un ambigu de Religion qui ne sera ni Papisme ni Calvinisme, & qui se feroit bien-tôt excommunier par le Pape si l'on retournoit dans les temps où la Cour de Rome

sçavoit

ſçavoit maintenir ſes prétentions. On fait même courir le bruit qu'on n'a exigé de la plûpart des proſelytes qu'une promeſſe vague de ne point demeurer ſeparez, & la Gazette vient de nous dire qu'on leur laiſſe chanter juſques dans des Cathedrales les Pſeaumes de Clément Marot, & ſur cela pluſieurs ſe récrient que c'eſt encore un effet de cette mauvaiſe foi dont ils ſe plaignent. Mais comme je l'ai déja dit, un homme prudent ne doit point croire les choſes de cette nature ſur des *ouï-dire*; il faut attendre que le temps éclairciſſe les faits douteux, & voir ſi Meſſieurs les Prélats de France ne diſſiperont point par de bonnes Apologies les plaintes que l'on répand par toute l'Europe. Comme la République des Lettres eſt un Etat d'*abſtraction* & de *préciſion* entre les diverſes Sectes de Théologie, & de Philoſophie il ſera de nôtre devoir de rendre compte au public ſincérement & fidélement des livres qu'on publiera pour le Clergé & c'eſt auſſi ce que nous ferons. L'Auteur finit la premiére partie de ſon livre par une lettre ſur ce qui c'eſt paſſé en Guyenne durant la Croiſade de M. de Bouflers: cette expreſſion eſt déja dans la bouche de tout le monde. On s'étonnera qu'il ne diſe rien ſur la révocation

cation de l'Edit de Nantes. Cela nous doit faire croire que son livre étoit imprimé avant qu'on la sçût. Elle sera infailliblement la matiére d'un autre Ouvrage. Celui qui a fait ces réflexions n'a pas la mine de laisser passer une matiére si feconde, ni de s'arrêter en si beau chemin.

Pour mieux entendre le contenu de la seconde partie il faut sçavoir que la derniére Assemblée du Clergé a fait dresser un parellele de la Doctrine de l'Eglise Romaine, & de celle que les Protestans lui imputent. Il comprend en 7. articles tous les points contestez, & l'on a fait sur chacun de ces articles 3. colomnes. La 1. contient les termes formels de la profession de Foi, & du Concile de Trente. La 2. contient une traduction Françoise de ces termes. La 3. contient les imputations des Protestans, lesquelles Messieurs du Clergé prétendent être des calomnies abominables dont ils ont demandé justice au Roy dans les formes par une Requête qu'ils lui ont presentée en Corps. L'Auteur ayant fait sur tout cela quelques remarques générales avec son feu ordinaire, descend dans le détail des sept articles, & soûtient sur chacun d'eux que les calomnies dont on a fait tant de plaintes sont de trés-justes accusations.

ſations. Il ne démord de quoi que ce ſoit & il prétend qu'au pied de la lettre les expreſſions les plus fortes & les plus dures des Miniſtres ne contiennent que la pure verité. Il remarque ſeulement qu'en quelques endroits la traduction *de ces prétendues calomnies* contient un ſens plus injurieux que celui de l'Original. Je n'entre point dans le particulier de ſes preuves, il ſuffit de dire qu'elles ſont propoſées d'un air vigoureux & avec beaucoup d'eſprit, & que pour l'honneur de la Communion Romaine il faut que l'on y réponde.

L'écrit à 3. colomnes va produire une grêle de livres de Controverſe qui pourra durer long-temps, car les queſtions de fait ſont bien ſouvent un abîme dont on ne voit jamais le bout. Les Philoſophes de ce païs-ci attendront ces livres là avec beaucoup moins d'impatience que l'Apologie des Converſions, parce qu'ils eſperent que ceux qui feront cette Apologie nous apprendront mille découvertes curieuſes ſur la nature de l'ame & ſur ſa ſoupleſſe à changer de ſentimens du ſoir au matin. Il ſemble que ſans cela leur Apologie manqueroit de la plus eſſencielle de ſes piéces, parce que les Cartéſiens ont fait faire au monde une ſi ſenſible experience de

la

la force des préjugez, qu'il n'y a guéres de gens à méditation qui ne croient qu'il faudroit l'adreſſe du plus habile Philoſophe pendant deux ans pour perſuader à tout un peuple, que les qualitez ſenſibles ne ſont que dans l'ame, que la terre ſe meut continuellement, que le corps & l'eſpace ſont la même choſe, &c. Et là-deſſus ils s'imaginent je ne ſçai quelle dureté dans les fibres du cerveau qui empêche l'ame d'être la maîtreſſe de ſa foi. Apparemment on leur apprendra le contraire dans l'Apologie, & on leur expliquera méchaniquement d'où vient qu'un ordre de ſe faire inſtruire dans 4 jours fait paſſer une ame du blanc au noir ſur un grand nombre de doctrines ſuccées avec le lait comme de la derniére importance, & de la derniére clarté.

ARTICLE V.

Antonii Nuck Harderovicenſi Medicinæ Doctoris & Anatomiæ Profeſſoris, de Ductu Salivali novo, ſaliua, ductibus oculorum aquoſis, & humore oculi aqueo. C'eſt à dire, *Traité d'un nouveau conduit Salivaire, de la ſalive, des conduits de l'humeur aqueuſe de l'œil*

Fall &c. Lugd. Batavor. apud Petrum Vandet Aa 1615 in 12.

SI l'on ne veut pas avoüer que les Médecins de l'ancienne Gréce ayent ignoré les ſecrets de la nouvelle Médecine, à tout le moins faut-il qu'on avouë que les trois ou quatre ſiécles qui ont précédé immédiatement celui-ci ne ſçavoient rien d'un grand nombre de belles choſes que l'on a trouvées depuis 50. ans. On croioit autrefois ou que la ſalive venoit du cerveau par des chemins inconnus, ou que les nerfs, ou que les artéres lui ſervoient de vehicule. D'autres ont crû qu'elle venoit d'un certain ſuc qu'ils appelloient *roriſere*, porté par les vaiſſeaux lymphatiques; mais enfin on a commencé de connoitre par *l'adenographie* de Warthon, que la ſalive avoit ſes vaiſſeaux particuliers. Il fut le premier qui en trouva un conduit. Stenon en trouva un autre l'année 1660. M. Bartholin en découvrit un autre le 13. Mars 1682. ſur quoi il publia un Traité à Copenhague l'année paſſée. Je ne ſçai s'il ne voudroit pas mieux dire que la découverte du troiſiéme conduit s'eſt faite plûtôt, puis qu'il eſt certain qu'on ſoûtint des Theſes à Leipſic l'an 1679, où l'on diſoit expreſſement que M. Rivinus qui préſidoit à la Diſpute avoit montré

montré dans une tête de veau un conduit salivaire tout different de ceux de Warthon, & de Stenon. Quoiqu'il en soit en voici un tout nouveau dont M. Nuck Anatomiste à la Haye nous fait present. Il l'a trouvé dans plusieurs chiens à 2. ou 3. lignes de distance de celui de Stenon. Il en fait venir l'origine d'une glande enfermée dans le crane, & il en pose l'ouverture auprés de la seconde dent molaire de dessus. C'est à chaque côté de la bouche qu'il faut entendre que tous ces conduits se manifestent & de là vient qu'on les exprime par paires comme les nerfs. On verra ici une description exacte de ce quatriéme conduit, de sa glandule, & de ses vaisseaux; quant à ses usages on dit qu'ils sont les mêmes que ceux des autres, sçavoir de fournir à la bouche une liqueur qui l'humecte, & qui se mêle aux alimens pour en extraire les saveurs, & pour en faciliter la division. Or comme ce qui produit tant de bons effets, mérite d'être plus particuliérement connu, on entre ici dans un examen particulier de la salive, aprés quoi on nous entretient des mauvaises dispositions de ses conduits.

A l'égard de la salive l'Auteur nous apprend que le sang arteriel étant venu auprés des petits canaux des glandes, &

y trouvant des pores de différente figure envoie par ces pores les parties qui s'y peuvent insinuer, & que c'est de là que se forme la salive lors qu'elles passent dans les conduits salivaires, & la lymphe lors qu'elles passent dans les vaisseaux lymphatiques. Quant aux particules du sang qui n'ont point une figure propre à se glisser dans les pores de ces canaux, elles continuent leur chemin & retournent au cœur par les veines. Il est même vrai qu'elles sont suivies de plusieurs autres particules qui auroient pû se glisser dans ces canaux; si le mouvement rapide du sang ne les en eût empêchés, à peu près comme nous voions qu'il coule moins d'eau par les trous d'un fond de corbeille lors que l'eau passe plus rapidement sur ce fond. Pour prouver que la *secretion* de la salive se fait en plus grande abondance lors que le sang se meut avec un peu plus de lenteur, on nous dit que si on serre les veines jugulaires d'un chien avec un fil passé par dessous, on lui fait jetter non seulement beaucoup de larmes, mais aussi autant de salive qu'une prise de Mercure en auroit pû provoquer. On connoit fort aisément que lors que les veines sont liées, le sang arrêté d'un côté par la ligature, & poussé de l'autre par les nouvelles parties que les

ritères lui communiquent, décharge plus aisément par les ouvertures qu'il rencontre à ses côtez toutes les petites parties qui se peuvent insinuer dans ces pores. L'Auteur remarque qu'un homme peut jetter naturellement 10. ou 12. onces de salive dans 12. heures, & il donne la raison pourquoi cette liqueur se forme plus copieusement durant la veille que durant le sommeil, pourquoi elle tarit presque en certaines maladies, pourquoi le Mercure en produit un flux si considerable, pourquoi elle ne se filtre point par les conduits pancréatiques, & pourquoi ceux qui ont mal à la gorge sont travaillez de la *sputation fréquente.* Il dit que les particules du Mercure ont la vertu de déboucher tous les plus petits conduits salivaires, de rompre les pointes des sels qui y causoient des obstructions, & de dilater même les passages; ce qui se doit entendre aussi à proportion du tabac & de tout ce qui fait cracher. Il dit de plus que les inflammations de gorge ne font pas que la salive soit plus copieuse, mais que la difficulté d'avaler que l'on sent alors nous détermine à jetter hors de la bouche toute la salive qui y tombe, au lieu que dans un autre temps nous l'avalerions sans y prendre garde. Après quelques autres observations, il nous

nous donne une analyse Chymique de la salive, & nous apprend quels sont les acides ou les alkalis avec lesquels elle se peut associer. Il cite Jean Doleus qui a vû un Scorbutique crachant une salive fort puante & pleine de vers. Il rapporte les vertus de la salive & n'oublie point l'exemple de cette mere qui guérit une blessure dans l'œil de son fils en la lechant, comme nous l'avons rapporté dans les Nouvelles d'Octobre p. 1095. Il assure que le biscuit mâché & bien détrempé de salive se fermente tout de nouveau si on le met à l'air, & il rend la raison pourquoi la salive devient quelquefois écumeuse & visqueuse.

Il passe ensuite aux mauvaises dispositions des conduits salivaires, & rapporte plusieurs exemples de fistules qui se sont formées en ces endroits là. Il rapporte aussi l'histoire d'une fistule lacrimale, & n'oublie pas à parler avec sa charité & sa briéveté ordinaire des remedes convenables à ces maux.

Ce qu'il nous enseigne des conduits de l'humeur aqueuse de l'œil n'est pas moins considerable. Il dit d'abord que dans l'œconomie de l'animal il se fait une dissipation & une réparation continuelle, & que l'humeur aqueuse n'est pas exempte de cette fatalité. Il reçoit

ceux

veux qui font venir ou des arteres, ou des nerfs, ou des vaiſſeaux lymphatiques la matiére de cette humeur, & il remarque en particulier, à l'égard de ces vaiſſeaux lymphatiques que la liqueur qu'ils contiennent ne tend que de la circonférence au centre, la diſpoſition de leurs valvules le leur permettant ainſi. Il ajoûte qu'ayant jugé que l'humeur aqueuſe avoit ſes conduits particuliers, puiſque ſi on l'arrache de l'œil en faiſant un trou à la tunique *cornée*, il s'en produit bien-tôt une autre toute ſemblable; il a eu le bonheur de rencontrer par hazard dans l'œil d'un poiſſon un conduit qui parcourt la *ſclerotide*, & qui s'inſerant dans la *cornée* la perce de telle ſorte qu'on y peut fourrer un ſtilet. Il remarqua qu'ayant retiré le ſtilet l'humeur aqueuſe ne s'écoula point, ce qui vient ſans doute d'une diſpoſition de valvule ſemblable à celle des pores biliaires, des ureteres, & du canal thoracique. Depuis ce temps-là il a trouvé pluſieurs ſemblables conduits dans l'œil de differens animaux, & même dans celui de l'homme. Il a tâché par le moien des injections de découvrir d'où ils ſortent, mais il n'a pû les ſuivre que juſques au nerf optique, & il ne ſçait s'ils viennent d'une glande inconnuë juſques ici ou de quelques rameaux de la glan-

glande pituitaire. Il prétend que jusques ici personne n'a parlé de ce chemin de l'humeur aqueuse.

Il raporte aprés cela quelques exemples soit de gens qui ont eu du mal aux yeux par la mauvaise disposition de ces conduits, soit d'animaux dont il a guéri les yeux en peu de temps aprés en avoir tiré l'humeur aqueuse par un trou qu'il avoit fait à la cornée. Le remède dont il se sert pour une guérison si delicate est assez commun, & il n'y entre point de cette herbe *Chelidonia* dont on a crû que les hirondelles se servoient pour rendre la vûë à leurs petits. L'Auteur traite cela de vision, & veut que son médicament ne produise un bon effet que parce qu'en fermant la playe il est cause que l'humeur qui passe de son vase *excretoire* jusqu'à l'extrémité des conduits entre dans son lieu naturel où elle forme une nouvelle humeur aqueuse. La réparation de cette humeur se fait non seulement dans les bêtes mais aussi dans les hommes; il en donne des exemples fort curieux, & fort nouveaux, outre celui dont parle Galien & ceux dont l'Histoire Byzantine parle. Il a éprouvé aussi qu'un chien qui avoit été blessé à l'œil de telle sorte que l'humeur aqueuse en étoit sortie abondamment fut guéri dans six heures sans l'aide

d'au-

d'aucun remède. Le Sieur Zambeccari en rapporte plusieurs exemples de même force.

On voit à la fin du livre plusieurs expériences chymiques que l'Auteur a faites sur l'humeur aqueuse pour en bien connoître les propriétez. Au reste son absence a été cause à son grand regret que l'édition n'a pas été assez correcte, & que les figures n'ont pas été gravées selon ses desseins. Il remédiera à cela en temps & lieu.

Le Sieur Vander Au chez qui on trouve ce livre en a plusieurs autres sous la presse ; les plus considérables sont 1. Mysterium Babylonis magnæ, *qui est une suite de l'Histoire de l'Eglise Romaine de M. Heidegger us dans laquelle suite il prétend montrer que le Clergé de cette Eglise remplit exactement les prédictions de S. Jean sur la grande Babylone.* 2. Joh. Alphonsi Borelli de vi percussionis. 3. ejusdem de motionibus naturalibus à gravitate pendentibus. *Ce seront deux in 4. où il y aura beaucoup de figures & plusieurs additions qui ne se trouvent pas dans l'édition d'Italie qui étoit d'ailleurs très rare. On trouve chez le même les Tailles-douces des Metamorphoses d'Ovide réimprimées depuis peu à Nuremberg sur les dessins de*

Lavern célèbre Souffleur. On y trouve aussi un livre nouveau qui se vend fort bien, & qui est intitulé, Essais d'Anatomie où l'on explique clairement la construction des organes & leurs opérations mécaniques selon les nouvelles hypothèses, par * ... Docteur en Médecine. Nous en allons faire un petit extrait dans nous ne ferons que la fin de ces articles à cause de la longueur des matières.

L'Auteur de ces *Essais* explique d'abord les élemens du corps animé, qui sont selon lui les *acides*, les *alkalis*, les *soufres*, les *phlegmes* & la *terre*. Il fait consister la difference des uns aux autres dans la grosseur & dans la figure des parties. Il donne aux *acides* beaucoup de solidité & plusieurs angles aigus, & aux *alkalis* plusieurs *pores grands & ouverts*, & par là il donne une raison fort intelligible de la fermentation que ces 2. corps souffrent quand ils se mêlent, car s'ils ont la figure qu'on a marquée, les pointes des *acides* ne manquent pas de s'insinuer dans les pores des *alkalis* & d'en boucher quelques-uns, d'où il arrive que la matiére

re

* Cet Auteur est un jeune Medecin de Geneve nommé M. Beddevole.

& éthérée qui passe par les pores des *alkalis* trouve moins de liberté à la superficie que vers le milieu, ainsi elle doit faire des efforts pour se faire jour à travers tous ces obstacles, & par conséquent elle doit déranger les petites *molecules* & les agiter de toutes parts jusques à ce que les passages soient également libres dans toute la masse de la liqueur. Il faut juger par cette remarque de la maniére dont on a expliqué ici toutes les especes de fermentation, & les effets qui résultent du mélange des cinq élemens. Quelques-uns croient que ces élemens n'ont point dans les mixtes la même nature qu'aprés en avoir été tirez par l'operation du feu. L'Auteur soûtient le contraire entre autres raisons par celle-ci, qu'encore qu'il *faille pousser le feu avec une extrême violence pour distiller l'esprit de sel & l'esprit de nitre*, on fait un veritable nitre quand on mêle l'esprit de sel avec le sel de tartre, & on fait un veritable nitre quand on mêle l'esprit de nitre avec le même sel de tartre.

On voit par ces petits échantillons que l'Auteur s'est accoûtumé à chercher par tout les notions claires & distinctes, & cela doit faire juger aux Lecteurs que ce qu'il dit dans la suite sur le sang, sur les glandes, sur les nerfs, sur les autres

principales parties du corps, & ſur la digeſtion des alimens contient de bonnes explications. L'analyſe Chymique du ſang qu'il nous donne, fournit en peu de mots pluſieurs idées, & ce qu'il dit de l'operation des glandes ſoit *veſiculaires*, ſoit *veſiculaires* à cribler & à filter diverſes liqueurs parſemées dans le ſang ſe fait ſentir d'abord par ſa clarté, comme auſſi l'explication qu'il nous donne du jeu des muſcles, & de la ſtructure du cœur, des poûmons & des inteſtins. Le détail qu'on trouve ici de toutes ces choſes inſtruira beaucoup ſans être long.

ARTICLE VI.

Hiſtoire de la Réformation de l'Egliſe d'Angleterre, ſeconde partie, contenant le progrés de la Réformation ſous le Regne d'Edoüard VI. ſon renverſement ſous l'autorité de Marie, & ſon rétabliſſement par la piété d'Eliſabet. Traduite de l'Anglois de M. Burnet, par M. de Roſemond. Se vend à Londres chez Richard Chiſwel, Moiſe Pitt, & François Bureau 1685. in 4. & ſe trouve à Amſterdam chez Wolfgang.

Cet

CEt Ouvrage de M. Burnet a eu tant d'approbation en Angleterre, qu'aprés la publication de la premiére partie les deux Chambres du Parlement firent un Acte pour en remercier l'Auteur, & pour le prier d'achever bien tôt ce qu'il avoit deſſein de publier ſur cette matiére. Le jugement de cette Auguſte Compagnie ſe trouva conforme aux ſentimens du public, & il n'y eut point d'Etrangers qui ne ſouhaitaſſent que l'on traduiſit en diverſes langues un ſi beau livre. Il importoit principalement qu'il fût traduit en François par une auſſi bonne plume que celle de M. de Roſemond, parce que la langue Françoiſe eſt deſormais le pont de communication de tous les Peuples de l'Europe, & une langue que l'on pourroit appeller *tranſcendentelle* par la même raiſon qui oblige les Philoſophes à donner ce titre aux natures qui ſe répandent & qui ſe proménent dans toutes les *Categories*. C'eſt donc un grand avantage pour le public qu'un Traducteur comme celui-là ait entrepris de faire parler François l'Auteur d'une telle Hiſtoire. Auſſi ſouhaitoit-on avec impatience quand on eût vû le premier volume de la traduction en l'année 1683. que les deux autres ſuiviſſent

viſſent bien-tôt. Voici le ſecond & il y a de l'apparence que le 3. viendra en ſon temps.

Il n'eſt pas néceſſaire de dire ici quelle eſt la diſpoſition de cet Ouvrage, quelles ont été les ſources que l'Auteur a conſultées, quel eſt le but qu'il s'eſt propoſé, & comment il s'y eſt pris. Cela ſeroit bon à dire s'il n'y avoit pas 2. ans que les Préfaces du premier Volume en ont pû informer ſuffiſamment tous les Lecteurs, mais aprés les bonnes lumiéres qu'on a pû prendre ſur tout cela dans le premier tome il vaut mieux paſſer promptement à d'autres remarques à moins qu'il ne ſoit à propos pour la ſatisfaction de ceux qui liront ceci ſans avoir rien lû de l'Ouvrage de M. Burnet de dire en deux mots, que le 1. tome *rapporte l'état politique & Eccleſiaſtique de l'Angleterre ſous Henry 8. le fameux procés qui ſépara enfin ce Prince d'avec Catherine d'Aragon; l'abolition de l'autorité des Papes; le retranchement de pluſieurs ſuperſtitions de ce temps-là; les premiers ſuccés d'une Réformation encore naiſſante*, & la réfutation de Sanderus; Que le ſecond tome contient les progrés de la même Réformation ſous Edouard; ſon éclipſe ſous le régne de Marie; & ſon établiſſement ſous celui d'E-

l'Eliſabet ; Et que le troiſiéme contient les Actes & les Piéces Juſtificatives des faits dont il eſt parlé dans les deux autres, car l'Auteur n'ignorant pas que pour compoſer une bonne Hiſtoire il ne faut rien avancer ſur des choſes importantes & odieuſes, que l'on ne puiſſe prouver authentiquement, n'a épargné aucun ſoin pour ſe munir de toutes les Piéces originales que *les Regîtres Publics*, *les Journaux des Parlemens*, *les Rolles des négociations publiques*, & *des Patentes*, *les Regîtres de deux Cours Eccleſiaſtiques*, *celle de Canterberi* & *celle de Londres*, & *les Regîtres de la Cour des augmentations* lui pouvoient communiquer. Il auroit été plus heureux dans cette recherche ſi la Reine Marie n'eût fait mutiler les Regîtres ſelon qu'il plût au Cardinal Polus. Cela paroit par la Commiſſion qui en fut donnée à l'Evêque des Londres, au Doyen de S. Paul, & à un Docteur en Droit. Ces gens là ne prévoiant pas l'avenir, eurent l'imprudence de ne point jetter au feu leur Commiſſion aprés avoir vû ce qu'elle portoit, ainſi on la voit encore & c'eſt une bonne leçon aux Souverains de ne ſe ſervir que d'ordres verbaux pour les choſes qu'ils ne veulent pas que la poſterité ſçache, ou de retirer d'entre les

mains des Executeurs toutes les Ecritures secretes qui leur ont été envoiées. Mais comme je l'ai déja dit en un autre endroit, on a beau faire, on a beau prendre des précautions, le temps ouvre enfin quelque porte à la verité. C'est du moins une chose incontestable que les 3. Commissaires de Marie n'ont pas empêché qu'un trés-grand nombre de Piéces ne soient encore en nature, car outre celles qui ont été produites par M. Burnet, on nous a écrit d'Angleterre que M. l'Evêque de Londres en a recüeilli dequoi faire un volume *in folio* qui paroîtra dans quelque temps, & qui achevera la conviction de ceux qui pourroient avoir encore des doutes sur la mauvaise foi de Sanderus.

Bien des gens trouvent que ce Sanderus n'a pas été fort adroit; car il avance, disent-ils, les choses du monde les plus ignominieuses à des têtes couronnées sans les appuyer d'aucun témoignage, & sans considerer qu'on le peut convaincre de fausseté par des Piéces authentiques. Outre cela continuent-ils, l'emportement de son stile fait si fort connoître qu'il est passionné, & qu'il veut flétrir à quelque prix que ce soit la mémoire des Princes qui ont

Janvier d'Oct. 1685. art. p.

ont réformé la Religion Anglicane, qu'il ne sçauroit venir à son but par une route si mal choisie. Il faut imiter Fra-Paolo quand on veut flétrir les gens, c'est à dire qu'il faut rapporter avec un phlegme & un sang froid extraordinaire les choses qui leur sont desavantageuses. Sanderus a si mal suivi cette maxime qu'il a fallu que M. Maucroix son Traducteur ait supprimé une partie de ses violences, quoi qu'il n'eût entrepris cette traduction que pour obéir à des gens qui vouloient exposer les Huguenots à la haine de tout le monde par le moien de Sanderus. Voilà ce que disent plusieurs personnes d'esprit. Mais je ne sçai si l'on ne pourroit pas emploier ici la remarque que nous avons faite dans les nouvelles du mois de Sept. dernier art. 5: sçavoir que la plus fine politique ne demande pas qu'en certaines choses on se défie des Peuples: Ils ne démandent pas si un Historien prouve ses accusations, ils l'en croient de reste sur sa parole pourvû qu'il couvre d'infamie le parti qui leur déplaît: l'emportement même leur tient lieu de préjugé favorable, parce qu'ils s'imaginent aveuglement que c'est la force de la verité qui excite tant de colere dans l'ame de l'Historien, ainsi à coup seur on gagne beau-

beaucoup dans l'esprit d'un grand nombre de personnes quand on a le courage de calomnier hardiment. Je sçai bien que les Lecteurs de bon goût n'approuvent pas un Historien qui paroit être en colere, & qu'ils aiment mieux qu'il médise de sang froid; mais le nombre de ces gens là est si petit en comparaison des autres que ce n'est pas la peine d'y avoir égard. L'on peut dire de plus que les Lecteurs mêmes qui sont difficiles en toute autre chose, s'accordent avec les Dupes à ne témoigner pas l'indignation que la chose mériteroit à ceux qui sans nulle preuve & sur des bruits populaires avancent les faits les plus importans, & les accusations les plus atroces. M. Burnet n'est pas de ce nombre. Il s'est comporté comme si tous les Lecteurs étoient des gens inexorables pour ceux qui ne justifient pas authentiquement ou leurs accusations, ou leurs défenses. Au reste il n'use point *de palliations pour déguiser les endroits fâcheux*, & il ne dissimule pas les défauts de ses grands hommes. On l'a pû voir dans la premiére partie de cette Histoire, & on le verra encore dans la seconde, qui s'étend comme nous l'avons déja dit, depuis la mort de Henry 8. en l'année 1547. jusques à ce qu'Elisabet eût rétabli la Réformation en l'année 1559.

Cet

Cet intervalle de temps a été fort remarquable en Angleterre par trois grandes révolutions. La premiére ne fut qu'une extension de ce qui s'étoit passé sous le Régne de Henry, lors que ce Prince se détacha de la Communion du Pape, sans se joindre à celle des Protestants. Cette rupture avec le Pape étoit un acheminement naturel à une rupture avec toute l'Eglise Romaine, car si une fois on se persuade que le Pape n'est point le Chef de l'Eglise, on croit que les plus solennelles décisions des Conciles peuvent être fausses, & celui étant ôté les soûmet toutes à l'examen, pour ne retenir que celles que l'on trouvera conformes à l'Ecriture, ou tout au plus à la tradition des 2. ou 3. premiers siécles. Ainsi l'on ne doit pas tant s'étonner que l'Angleterre détachée d'avec le Pape sous Henry 8. se soit réformée sans beaucoup de fracas quelques années aprés sous Edoüard; sur tout puis que le Duc de Sommerset oncle & Tuteur de ce jeune Prince, & Crammer Archevêque de Cantorbery se trouverent de la même inclination qu'une infinité de particuliers qui vouloient que l'on réformât l'Eglise. On a dit dans la Déclaration qui a paru sous le nom de feuë Mad. la Duchesse d'Yorc, que le Duc de Som-

Sommerset abusant de l'autorité Royale qu'il avoit entre les mains sous un Roy enfant changea l'état de la Religion afin de s'approprier les biens de l'Eglise, mais ceux qui verront qu'après la disgrace & la mort de ce Duc, la Réformation ne fut pas poussée moins heureusement que sous la Régence, & que le Roi dont les lumières prématurées se faisoient admirer par tous ceux qui le connoissoient, étoit le plus zélé Protestant qui fut dans tout son Royaume; ne manqueront pas de trouver plusieurs autres causes de cette grande révolution, que l'autorité de ce Duc. Les dispositions de l'Etat celles des Grands, & celles du Peuple y concoururent merveilleusement, & néanmoins comme la Princesse Marie fille de Henry 8. favorisoit ouvertement quelques Prélats qui ne vouloient point qu'on changeât les choses, il faut conduire l'affaire pied à pied & avec beaucoup de prudence pour en lever les difficultez. C'est ce qu'on verra très-heureusement développé dans cet Ouvrage & sans cette indigne partialité qui oblige tant d'Auteurs à être injustes envers ceux du parti contraire. Pour mieux instruire le Lecteur on y explique succinctement & fort sçavamment l'Histoire & le fond des dogmes toutes les fois que l'on parle

des points qui furent changez. On explique aussi dans l'occasion de qui dépend les loix d'Angleterre, l'état de l'Europe par rapport à la Réformation de l'Eglise, & les differens qu'eut l'Angleterre avec les François & avec les Ecossois.

Ce qu'il y a de bien notable & que les Anglois doivent compter pour un grand bonheur, est que sans l'aide ni des supplices ni des gens de guerre on changea dans tout un Roiaume la Liturgie & la Confession de Foi en assez peu de temps, & qu'enfin rien ne se fit en tout cela que par les ordres de ceux qui avoient en main la Majesté de l'Etat. La plus grande rigueur exercée sur les Catholiques fut que l'on emprisonna, & que l'on déposa quelque peu d'Evêques, & entre autres celui de Londres & celui de Winchester, qui à la verité parurent enfin fort attachez à la Religion Romaine, mais non pas sans avoir biaisé diverses fois d'une maniére assez honteuse. L'Auteur ne dissimule point ce qu'ils ont dit de raisonnable, ni la fermeté extraordinaire de la Princesse Marie. On ne sçauroit disconvenir qu'Edoüard n'ait eu pour elle un peu trop de dureté, puis qu'à peine pût-elle obtenir par l'entremise de Charles-Quint de faire dire la

Messe

Messe dans sa Chambre, & qu'elle fut destituée de la succession à la Couronne par le Testament d'Edoüard. Jamais le Prince n'en fut venu là s'il n'eût trouvé sous une Reine de cette humeur la Religion Réformée seroit entierement abolie, ainsi ce qu'il fit venoit de zele, mais ce n'étoit point pour cela une action juste à moins qu'on ne veüille s'abandonner à la pernicieuse maxime dont les Protestans font un reproche continuel à leurs adversaires, *qu'il faut mesurer la justice d'une action par l'utilité & par l'agrandissement qui en revient à l'Eglise.* Cet excés de zele ne doit point empêcher les personnes raisonnables d'admirer les grandes vertus de ce jeune Roi, & son esprit extraordinaire. On en voit ici des preuves qui paroissent tenir du prodige quand on songe qu'il n'a vécu que 16. ans.

La 1. révolution est celle qui arriva sous le Regne de Marie. Cette Princesse avoit toûjours témoigné un profond respect pour le Roi son frere, & un attachement inviolable pour l'ancienne Religion; M. Burnet lui rend là-dessus toute la justice qui lui est dûë; & nous fait toucher au doigt par les raisons qu'il rapporte comme ayant été alleguées contre le couronnement de Jeanne Grai,

Gni, & contre l'exclusion de Marie de Elisabeth sœurs du dernier Roi, qu'on ne le veut pas en Angleterre sur cette translation de la Couronne. Aussi est-il vrai qu'un grand nombre de Protestans prirent d'abord le parti de la Princesse Marie, résolus de tout sacrifier à leurs intérêts, sur tout après la promesse positive qu'elle leur fit *que sans songer à rien innover elle se contenteroit d'avoir en particulier l'exercice de la Religion Romaine.* L'affaire fut poussée avec tant de rapidité que Marie fut proclamée Reine à Londres le 19. Juillet 1553. treize jours après la mort d'Edouard, & qu'elle fit son entrée dans cette Ville le 2. d'Août. Il ne faut pas demander si elle songea bien-tôt à des changemens, & si Gardiner Evêque de Winchester qu'elle mit en liberté, & qu'elle fit grand Chancelier d'Angleterre lui conseilla d'abolir la Réformation. Cela s'en va sans dire, il faut seulement demander comment la chose s'executa, & c'est ce que l'Auteur démêle avec beaucoup de méthode.

Ceux qui sçavent le manége de la Cour ne s'étonneront pas que cette nouvelle Reine ait fait faire un service solennel selon les cérémonies de Rome à Edouard, qui de mort civile publique étoit mort aussi éloigné de la Communion

tion Romaine que Calvin, mais ceux qui ne font que lire la Controverſe trouveront bien de la peine à comprendre qu'on ait pû faire cela dans le même temps que l'on croioit qu'il n'y a point de ſalut pour les Heretiques. On voit ici comment la Reine manqua peu à peu à ſa parole. D'abord elle déclara dans ſon Conſeil qu'elle ne contraindroit perſonne, en ſuite elle publia par une déclaration *qu'elle ne contraindroit perſonne juſques à ce que l'on eût réglé toutes choſes d'une commune accord ſous l'autorité du Parlement*, & qu'elle défendoit de prêcher *ſans ſa permiſſion expreſſe*; après cela tout fut permis contre les loix établies ſous le Régne précédent. On ne puniſſoit pas ceux qui les fouloient aux pieds, & on châtioit ceux qui les vouloient maintenir. On n'attendit pas même pour faire ces innovations les ſéances du Parlement. On fit élire tels Membres que l'on voulut pour cette Aſſemblée, & on écarta de la Chambre haute les Evêques Proteſtans. Ce Parlement déclara nul le divorce de Henry 8. caſſa toutes les loix établies ſous Edoüard au ſujet de la Religion, & condamna à de groſſes peines tous ceux qui s'oppoſeroient au rétabliſſement de la Religion Catholique. La Reine demanda le Cardinal

Polus pour Legat du Pape. On parla de marier avec Philippe d'Autriche fils de Charles-Quint; il se fit un soûlevemẽt à l'occasion de ce mariage, & pour des interêts politiques; les factieux furent bien-tôt dissipez & ne servirent comme c'est la coûtume, qu'à l'affermissement de l'autorité de la Reine; Jeanne Gray qui entendoit assez bien le Grec pour lire Platon, & pour écrire des lettres en cette langue fut punie du dernier supplice; la Princesse Elisabeth fut emprisonnée; Marie ordonna que l'on réprimât l'Heresie & que l'on punit les Heretiques; Elle fit déposer les Evêques Protestans, & tous les Ecclesiastiques qui avoient pris femme; On tint des Conférences de Religion; Philippe vint épouser Marie & l'engagea à ne point faire mourir Elisabeth; le Cardinal Polus reconcilia l'Angleterre avec le Pape; toutes les loix contraires à l'autorité du S. Siége furent abolies & toutes celles qui avoient été faites pour la punition de ceux qui ne suivoient pas l'Eglise Romaine furent remises sur pied; la complaisance des Communes pour la Reine fut en cela d'une telle flaterie que les Evêques eux-mêmes furent contraints de la moderer, eux qui se plaignent presque toûjours que les Juges se-

culiers

ciers ont trop d'indulgence pour
Hérétiques; on brûla un prodig
nombre de Réformez; Cramner ce
meux Archevêque de Cantorbery q
avoit tant contribué à la Réform
d'Angleterre fut brulé auſſi, quoiqu
eût ſuccombé à la crainte de la mor
ſigné l'abjuration de ſa Réforme, de qu
en ſuite il ſe rétracta ſur le bûcher; la ri
gueur des Eccleſiaſtiques fut ſi grande
que les Séculiers à leur tour tâcherent d
la moderer, & c'eſt pour cela que le
Evêques avoient ſoin d'interrompre le
ſupplices à l'approche des ſéances du
Parlement pour les recommencer dès
que l'Aſſemblée ſeroit ſéparée; la ſeve
rité fut ſi grande qu'enfin on défendit à
ceux qui aſſiſtoient au ſupplice des Héré
tiques de prier Dieu pour eux, & qu'on
déclara rebelle & punissable de mort ſur
le champ quiconque ne brûleroit pas au
plûtôt les livres de la nouvelle Reli
gion ſans les lire & ſans les montrer à
qui que ce ſoit; on n'exemptoit pas mê
me du ſupplice ceux qui déclaroient ſur
le bûcher qu'ils abjuroient leur Réfor
me; Enfin la mort de la Reine arrivée le
17. de Novembre 1558. termina ces
executions.

Cette Reine n'avoit pas goûté ſans
quelque mélange d'amertume le plaiſir

d'op-

opprimer les Hérétiques, car la perte
: Calais la toucha trés-vivement. Elle
ignoroit pas ſur cela les murmures de
ux qui diſoient qu'il eût beaucoup
ieux valu s'occuper à la conſervation
un poſte d'une conſequence infinie
ur l'Angleterre, & ſi commodement
ué pour tenir toûjours la France en
ſpect, qu'à violenter des conſciences
ns ſon païs. Il y en avoit même qui
ſoient que Dieu faiſoit voir par cette
ſgrace de l'Angleterre, qu'il deſap-
ouvoit la perſecution. Mais le Con-
il de Conſcience de cette Reine ne ſe
contenança point pour tout cela & i
mpit aiſément le coup en diſant que
perte de Calais étoit un châtiment de
ieu qui faiſoit connoître qu'il deſap-
ouvoit qu'on n'eût pas chaſſé l'Héré-
e de cette Place. C'eſt ainſi que les
ommes s'ingerent de juger des deſſeins
e Dieu. Ils le font quelquefois ſi groſ-
érement qu'ils tombent en contradi-
ion, comme quand ils diſoient pendant
dernier Siége de Vienne que les pro-
rés de l'Armée Turque étoient un châ-
iment de la modération qu'on avoit
ardeé en perſecutant les Hérétiques, &
prés la levée du Siége, que la défaite de
urcs étoit une récompenſe de la per-
cution des Hérétiques. On pourroit

ſouvent appliquer à ceux qui s'érigent en Interpretes de la Providence, le reproche que Dieu faiſoit * à ſon Peuple, *ſervire me feciſti in peccatis tuis præbuiſti mihi laborem in iniquitatibus tuis, Vous m'avez rendu l'inſtrument de vos injuſtices.*

Qui ne croiroit qu'aprés avoir rapporté tant de cruautez exercées ſous le Régne de Marie, l'Auteur s'emporte contre elle? Cependant il ne le fait pas, & bien loin de la maltraiter, il l'excuſe, & il lui dreſſe une eſpece d'Apologie, car aprés avoir parlé des vertus qui la rendirent recommandable, il dit que le zele ardent, la ſoûmiſſion ſcrupuleuſe & la dévotion exacte qui l'attachoient à l'eſprit & aux principes de ſa Religion la portoient à cette conduite. Elle ſçavoit que le 4. Concile de Latran *aprés avoir ordonné aux Princes d'exterminer les Hérétiques, veut que s'ils s'acquitent nonchalamment de leur devoir ils en ſoient repris par les Evêques, que s'ils refuſent encore d'obeir, on lance ſur eux les cenſures Eccleſiaſtiques, & s'ils demeurent un an entier dans leur endurciſſement & ſous l'excommunication le Pape les prive de leurs Etats, & donne les mêmes Etats à des perſonnes plus zelées*

* *Eſaie ch. 3. verſ. 24.*

zelées contre l'Heréſie. Elle ſçavoit que le Pape ſollicitoit puiſſamment les Princes à établir l'Inquiſition dans leur païs, & que par une Conſtitution publique au mois de Février 1558. *il déclaroit déchûs de leur dignité & de leurs Etats les Evêques, les Princes, les Rois & les Empereurs qui tomberoient dans l'Heréſie & adjugeoit les confiſcations & les biens des Hérétiques aux Catholiques qui s'en empareroient les premiers.* Elle ſçavoit que par le ſerment que les Evêques prêtent au Pape ils ſont obligez *de s'oppoſer aux Hérétiques & de les perſecuter de toute leur force*, & ainſi elle étoit fort excuſable, dévote & zelée Catholique qu'elle étoit de n'avoir aucune pitié pour les Proteſtans. Voilà comment M. Burnet fait l'Apologie de cette Reine. On peut encore dire à ſa loüange qu'elle prit la choſe d'un air de grandeur fort ſéant à ſa qualité. Elle ne s'amuſa point à des longues procedures de barreau, ni à des multiplications d'Arrêts dont la plûpart ne fiſſent rien à l'affaire. On vit bien-tôt ſa derniére réſolution, & ſans tant de complimens elle fit ſçavoir à ſes ſujets qu'il faloit ou aller à la Meſſe ou renoncer à la vie. M. Burnet dit auſſi beaucoup de bien du Cardinal Polus, mais cela ne

doit ſurprendre perſonne, puis qu'on ne connoît ici que ce Cardinal conſeilloit toûjours de corriger avant toutes choſes les mœurs du Clergé & de traiter doucement les Hérétiques. Cet avis ne fut pas ſuivi, on fut inhumain à leur égard & on eût beaucoup *d'indulgence pour les Prêtres vicieux.*

La 3. révolution arriva ſous le Régne d'Eliſabeth qui ſucceda à ſa ſœur Marie ſans aucun partage de ſentimens. Ce qui facilita ce nouveau ſaut fut que pluſieurs Réformez avoient fait profeſſion extérieure de la Catholicité pour éviter la perſecution. La violence qu'ils firent à leur conſcience excita de puiſſans remors dans leur cœur *& y jetta les fondemens d'une haine mortelle pour ceux qui les réduiſoient à de ſi grandes extrêmitez*, de ſorte qu'ils embraſſerent avec joye les occaſions de ruïner le parti Romain, qui avoit choqué toute la nation par ces ſupplices du feu qu'il avoit ſi ſouvent mis en uſage, & qui étoient auparavant inuſitez en Angleterre. Quoi qu'il en ſoit la Reine Marie n'eût pas été plûtôt morte qu'on s'attendit à un 4. changement de Religion dans l'Etat. On ne fut pas trompé dans cette attente car le premier Parlement qu'Eliſabeth convoqua peu aprés ſon avenement à la Couronne rétablit

tablit les loix qui avoient été faites ſous Edoüard ; la Reine à l'exemple de ſa ſœur Marie défendit à toutes perſonnes de prêcher ſans ſa permiſſion expreſſe ; on fit diſputer les Docteurs des deux partis, en un mot la Réformation s'acheva en trés-peu de temps, & d'une maniére trés-éloignée des violences de Marie, ſi nous en croions cet Auteur. Il remarque que le Marquis de Wincheſter grand Catholique conſerva ſa Charge de Treſorier ſous Eliſabeth *encore l'eſpace de 14. ans, & qu'il mourut en la 97. année de ſon âge laiſſant aprés lui cent trois perſonnes ſorties de ſon corps*. Outre l'explication exacte de ce qui s'eſt fait en Angleterre pour réformer l'Egliſe ſous Eliſabeth, on verra dans cet Ouvrage comment on réforma l'Ecoſſe.

Un Ancien Poëte diſoit que les Dieux ſe ſervent des hommes comme des bales pour joüer à la paume *Dii nos quaſi pilas homines habent*. Il ſemble que les Rois d'Angleterre firent de l'ame de leurs ſujets, quelque choſe d'approchant dans le dernier ſiécle puiſqu'en moins de 30. années ils les firent changer 4. fois de Religion.

Si les Catalogues de Francfort ne nous trompent pas à leur ordinaire nous verrons bien-tôt cette Hiſtoire de M.

Burnet traduite en latin & imprimée à Geneve *in fol.* On y a commencé d'imprimer la version Françoise.

ARTICLE VII.

CEux qui prétendent que la quadrature du cercle & le mouvement perpetuel ſont deux choſes également difficiles examineront ſeverement l'experience ſuivante qui paroit depuis peu à Paris en papier volant, & s'ils y trouvent quelque foible, ils le publieront avec plaiſir. Voici donc de l'exercice pour eux.

*Experience propoſée aux Phyſiciens par ***. Le 8. Octobre 1685.*

JE ſuppoſe un ſouflet de 40. pouces qu'on l'ouvre ſeulement d'un tiers ou d'un quart; qu'on rempliſſe de Mercure cette capacité, ſans y laiſſer d'air ni de communication avec l'air, qu'on tienne le ſouflet tout droit la pointe en bas, la baſe en haut. Suivant l'experience de Torricelli, le Mercure doit quitter ces 40. pouces verticaux pour deſcendre à 27. pouces, ou environ, il ne le peut faire ſans dilater davantage le ſou-

ou 12. pouces.

Vers le milieu du ſouflet mettez un vaſe plein de Mercure. Il ne ſera éloigné du haut de ce vuide que de 20. ou 22. pouces. Joignez donc ce vuide & ce vaſe par un tube de 20. ou 22. pouces plein de Mercure auſſi. Suivant la même experience le Mercure du vaſe ſera pouſſé par l'air dans ce vuide, & il le remplira entierement, puiſqu'il n'y a que 20. ou 22. pouces à monter. Le ſouflet ſe dilatera & ſe remplira encore s'il le peut, parce que c'eſt toûjours la même raiſon.

Suſpendez le ſouflet par le milieu d'une de ſes ailes ſur un eſſieu horizontal. La moitié d'en haut eſt beaucoup plus peſante que celle d'en bas, parce que l'on donne au ſouflet la figure de pyramide, dont la baze eſt en haut & la pointe en bas. Ajoûtez donc à cette pointe un contrepoids. La baze ne deſcendra point qu'elle ne ſoit plus forte que la pointe & le contrepoids enſemble. Ajoûtez à cela un reſſort, ou un poids attaché hors de la machine, lequel arrêter a la pointe, il faudra que la baze du ſouf ſe remplifſe ſuffiſamment pour vainc la pointe, le contrepoids & la détente reſſort. Mai quand une fois la pointe ra dégagée ce reſſort, ou du poids la baze en

plus forte que la pointe & le contrepoids ſeuls, & par conſéquent hors de danger de s'arrêter en ſon mouvement.

Que le rebord du vaze ou quelque vergé de fer arrête la baze du ſouflet, lorſqu'il ſera devenu horizontal; que le bout du tube ſoit tellement récourbé qu'il trempe encore dans le vaze, & que ce bout & ce vaze ſoient au deſſous de tout le ſouflet. Le Mercure ſortira du ſouflet par ce tube pour ſe décharger dans ce vaze, parce qu'il ne fait ainſi que deſcendre, le ſouflet ſe comprimera & ſe vuidera toûjours tant qu'il ſera horizontal. Que la baze ſoit arrêtée par un reſſort, ou un poids, le ſouflet continuera à ſe vuider, juſqu'à ce que le contrepoids ſoit devenu plus fort que la baze & le reſſort ou le poids. Alors le contrepoids l'emportera, dégagera la baze du reſſort ou du poids, deviendra plus fort que la baze ſeule, remettra promptement le ſouflet à ſa ſituation verticale, & engagera la pointe dans le reſſort ou le poids d'en bas. Là le ſouflet ſe remplira comme la premiére fois juſqu'à ce que la baze ſoit plus forte que la pointe, le contrepoids, le reſſort ou le poids d'en bas. Alors la baze l'emportera, reviendra à la ligne horizontale, s'engagera dans le reſſort ou le poids du milieu, le ſouflet ſe vuidera & ainſi toûjours.

On

On voit assez que la même chose se feroit avec l'eau, en gardant la proportion de l'eau au Mercure. Peut-être même que l'eau par le seul équilibre des liqueurs le feroit encore dans une machine de quatre ou cinq pieds sur tout si l'on aidoit son action par un contre poids.

Voici un lieu propre pour le titre d'un livre qui paroitra dans quelques mois, Sipho Wurtembergicus detectus, per majora experimenta firmatus, & in vertice atque ad latera effluens, Auctore Salomone Reiselio. *Les Curieux seront bien aises d'apprendre cette nouvelle, & M. Papin sur tout qui a si bien imité les phenomenes du Siphon de Wirtemberg.*

ARTICLE VIII.

Réponse au Livre intitulé, Sentimens de quelques Theologiens de Hollande sur l'Histoire Critique du Vieux Testament; *par le Prieur de Bolleville. Outre les Réponses aux Theologiens de Hollande, on trouvera dans cet Ouvrage de nouvelles preuves & de nouveaux éclaircissemens pour servir de*

ſuplément à cette Hiſtoire Critique. A Rotterdam chez Reinier Leers 1685. in 4.

EN diſant ſeulement que M. Simon examine pied à pied tout ce qui eſt contenu dans les *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, nous ferons connoître en gros toutes les matiéres qui ſont traitées dans cette Réponſe: car quand nous parlâmes dans le mois de Juillet dernier de ces *Sentimens*, nous indiquâmes tout ce que l'on y a traité de conſiderable. Néanmoins il ſera bon d'inſiſter plus particuliérement ſur 5. ou 6. choſes, ſans compter ces 2. petites obſervations, 1. que l'Auteur ſuppoſe que ceux qui ont fait le livre des *Sentimens* ſont trois Sociniens; 2. que dans ce livre auſſi bien que dans les autres Réponſes il parle toûjours ſous le nom d'un autre. Cela vient apparament de ce qu'on parle de ſoi-même avec plus de liberté lors que l'on en parle comme d'une troiſiéme perſonne.

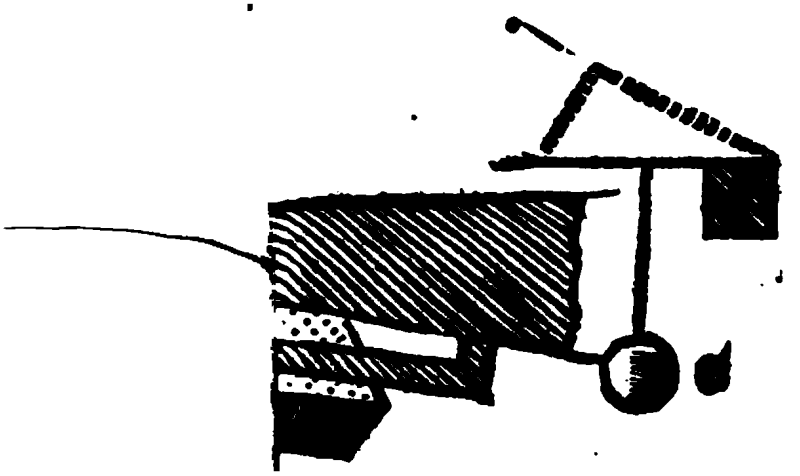
Ceux qui ont lû le livre auquel on répond ici ont pû remarquer que l'Auteur reproche plus d'une fois à M. Simon d'avoir traité les Proteſtans d'une maniére fort indigne & fort mépriſante. On répond que tous ces reproches ſont inju-

injuſtes puis qu'on n'a rien dit qui ne ſoit vrai, & comme l'on s'adreſſe particuliérement à M. le Clerc, on lui dit qu'il n'a pas trop bonne grace d'être ſi ſenſible au mal qu'on peut avoir dit des Proteſtans puis qu'il a tourné lui-même en ridicules ceux de Geneve, & qu'il a parlé des Peres avec le dernier mépris. On ajoûte à cela une deſcription peu honorable de la capacité des Sociniens. *Il leur ſuffit*, dit-on, *de ſcavoir aſſez de Grec & d'Hebreu pour pouvoir conſulter les Concordances de la Bible & des Dictionnaires : ils joignent à cela quelques traductions Latines de l'Ecriture & un petit nombre de Commentaires ; s'il ſe rencontre quelque difficulté ils ont recours auſſi-tôt à la Concordance, & ils expliquent les mots obſcurs par d'autres qui paroiſſent plus clairs* & qui favoriſent leurs préjugez, car autrement ils les laiſſent là pour les Peres, les Hiſtoires & les Conciles, c'eſt dequoy ils ne ſe fatiguent point. C'eſt ainſi que M. Simon les traite dans ſon Chapitre 3. Il retombe encore ſur eux dans le chapitre 19. & nous dit que leur méthode priſe à la rigueur va droit à rétablir le Judaiſme, & même le Saduceiſme dans la Religion ; que Socin ne ſçavoit que peu de choſe, & que ſes meilleurs amis le trai-

terent *de broüillon, d'emporté & de mé-*
ſant; qu'il n'y a eu jamais une grande union entre les freres unitaires; & que Servet eut honte luy-même d'avoir fait de ſi pitoyables livres ſur la Trinité. L'Auteur raporte pluſieurs faits curieux touchant la doctrine de cet homme, & prétend que le Chevalier Lubieniski, & Sandius en ont parlé peu exactement, le premier dans ſon Hiſtoire du Socinianiſme, & le dernier dans ſa Bibliotheque des Anti-Trinitaires.

Or parce que l'Auteur des *Sentimens* a inſinué que M. Simon ne parle des Proteſtans avec mépris que pour empêcher qu'on ne s'apperçoive des obligations qu'il leur a, M. Simon ſe défend fort d'avoir tiré d'eux plus de lumiéres pour compoſer ſa Critique; que de ceux de ſa Communion, & il ſoûtient qu'il y a eu parmi ceux-ci des gens plus doctes dans les Langues & dans la Critique que parmi les Proteſtans; qu'il n'y a perſonne parmi les Proteſtans qu'ils puiſſent comparer à Maſius & à Luc de Bruges; que *Bochard eſt un pur Grammairien, un grand faiſeur d'étymologies, & dont toute l'érudition conſiſte à ſe ſervir de quelques Dictionnaires; qu'il eſt aiſé de prouver que ce que nous avons aujourd'hui de grand & de conſidérable ſur l'Ecriture &*

ſur



a. Essieu

b Contre poids.

c Pieds, ou Ressorts.

les langues Orientales vient des Docteurs Catholiques ; que le Cardinal Ximenez eſt l'Auteur de la premiére Bible Polyglotte qui ait parû ; que le Comte de la Mirandole en Italie & Reuclin en Allemagne ont été les premiers qui ont eu la connoiſſance de la langue Hebraique ; que toutes les Bibles Polyglottes ont été faites par des Catholiques, celle d'Angleterre n'étant qu'une Copie de celle de M. le Jay ; que ce ſont les Italiens qui nous ont donné les premiéres éditions de la verſion des LXX. avec de bonnes Scholies ; que c'eſt à eux & a quelques Catholiques du Païs-Bas que nous ſommes redevables d'une Critique exacte ſur les Bibles Latines ; & que Grotius *n'a preſque mis que dans un plus grand jour ce qu'il avoit lû ſur tout dans les livres des Catholiques.* Voici la matiére d'un nouveau procés entre les deux Religions. On travaillera deſormais de part & d'autre à donner de grandes liſtes d'Auteurs célébres. M. Ferrand en a fourni une bien ample pour le parti Catholique afin de répondre à l'Auteur *du Parallele du Calviniſme & du Papiſme* qui avoit dit *que l'Egliſe Romaine a bien de l'obligation à l'ignorance, mais que l'étude des ſciences lui a été fatale.*

Les Lecteurs auront remarqué ſans doute

doute que le grand but de M. Simon eſt d'obliger les Proteſtans à convenir que ſans l'aide de la Tradition l'Ecriture ne ſçauroit être bien entenduë. On lui a répondu que l'Ecriture eſt aſſez claire dans les points fondamentaux, & qu'il n'y a rien de plus vague, ni de plus controverſé que la Tradition, dequoi on a donné pour exemple entre autres Diſputes celle des Janſeniſtes & des Moliniſtes. Voilà donc une réponſe qui a deux parties. M. Simon fait ſur chacune bien des remarques qui méritent d'être peſées, & à l'égard de la doctrine de S. Auguſtin ſur la Grace il dit que ſi elle n'eſt pas conforme en tout & par tout à celle des autres Peres, elle n'a pas été auſſi approuvée en tout & par tout par l'Egliſe, mais ſeulement *dans le point qui eſt oppoſé à l'Héréſie de Pelage.* Or il dit que tous les Peres & la tradition de l'Egliſe ont été toûjours réunis en ce point là. Il prétend que les Hérétiques n'entendent pas ce qu'ils combattent lors qu'ils écrivent contre l'autorité de la tradition & contre l'infaillibilité de l'Egliſe, & c'eſt pour cela qu'en divers endroits il marque ce qu'*il faut* préciſément entendre par ces choſes. Je ne ſçai pas ſi M. le Clerc acquieſcera à tous ces éclairciſſemens, ou ſi M. Arnaud

maud qui a fait une ſi belle Apologie pour les ſaints Peres accuſez de n'être pas du ſentiment de Janſenius approuvera les reſtrictions que l'on vient de lire.

Il ne faut pas oublier que M. Simon n'approuve pas les Controverſiſtes, car voici comme il parle dans la page 200. *Si l'on rendoit juſtice à la plûpart de ceux qui ont écrit ſur les matiéres de Controverſe, on défendroit la lecture de leurs livres où il ne paroit preſque aucune ſincerité ſur tout parmi les Proteſtans. On diroit qu'ils auroient renoncé entiérement à la bonne foi, & qu'ils ſeroient payez pour écrire des fauſſetez.* Auſſi quand il parle quelquefois des matiéres de Théologie, ne le fait-il point à la maniére des Controverſiſtes, mais ſur des principes dont il cherche le fondement dans l'Hiſtoire ou dans la Critique. Par exemple ſur la Controverſe des livres Apocryphes il ne s'amuſe pas à de vaines ſubtilitez; il réduit tout à cette remarque que *les Juifs de la Paleſtine ne liſoient chez eux que les livres qui étoient écrits en Hebreu avec quelque peu d'Actes qui ſont en Caldéen; au lieu que les autres Juifs Liſoient également & conſideroient comme divins tous les livres qui compoſent aujourd'hui la Bible de l'Egliſe Romaine.*

maine. Or comme c'eſt des Juifs Helleniſtes que les Apôtres ont emprunté le Vieux Teſtament, il eſt arrivé, dit-il, que l'ancienne Egliſe n'a point eu d'autre Ecriture que la Bible des Juifs Helleniſtes, & qu'ainſi elle n'a point ſçu *cette vaine diſtinction des livres Canoniques & Apocryphes.* Il prétend que les Apôtres ont ſouvent recours aux livres qu'on veut faire paſſer pour Apocryphes, & il répond à quelques difficultez qu'on lui avoit faites. Cela lui fait trouver l'occaſion de parler de la durée du grand Sanhedrin, ſur quoi il debite de belles choſes. Cet endroit & ceux où il parle des Scribes, des Archives des Juifs, des anciens rouleaux, des originaux du Nouveau Teſtament, &c. ſont des plus conſidérables. Il y éclaircit pluſieurs faits qui ne ſont qu'en abregé dans ſon Hiſtoire Critique.

L'endroit où il examine les objections propoſées contre l'inſpiration des Auteurs ſacrez eſt auſſi de grande importance. Il obſerve d'abord que l'Auteur de ces objections ne nie pas que les prophetes n'ayent été inſpirez de Dieu quant aux choſes, & il tire de grands avantages de cet aveu, 1. parce qu'il fait voir que l'opinion la plus ordinaire des plus Sçavans Théologiens n'eſt pas que

le

Bible, & ainſi voilà bien des objecti
perduës, car il y en a beaucoup qui n'
de la force que contre ceux qui voud
ient dire que les Ecrivains ſacrez rec
voient de Dieu l'inſpiration de chaq
mot & de chaque lettre. 2 parce qu
montre que les mêmes difficultez qu
l'on propoſe contre les Evangeliſtes &
contre les Diſciples du fils de Dieu, ſe
peuvent former contre les Prophetes, de
forte que ceux qui reconnoiſſent une
fois l'inſpiration des Prophetes, doivent
reconnoitre celle des autres. Il arrive
preſque toûjours que ceux qui coupent
les choſes par le milieu afin d'en retenir
une partie & d'en rejetter l'autre don-
nent une grande priſe à leurs Adverſaires
& ſe font battre par leurs propres armes.
Il n'eſt rien tel quand on commence que
d'achever. Mais ce n'eſt point ſeule-
ment par l'aveu de l'Auteur des objecti-
ons que M. Simon le mal meine, c'eſt
encore par d'autres endroits qui méri-
tent d'être lûs, & ſur tout par un paſſa-
ge de S. Paul dont il établit la veritable
leçon, qui eſt celle-ci, *toute l'Ecriture*
eſt divinement inſpirée. Il ne ſçauroit
nier qu'au temps de S. Paul les livres
de Job, des Proverbes de l'Eccleſia-
ſte, &c. ne fiſſent une partie du Can

de l'Ecriture, puis donc que S. Paul asſure que toute l'Ecriture eſt divinement inſpirée, il s'enſuit manifeſtement que chacun de ces livres a été inſpiré de Dieu.

La leçon de ce paſſage me fait ſouvenir que M. Simon a répandu dans cette nouvelle Réponſe pluſieurs régles de Critique qui peuvent ſervir non ſeulement pour entendre l'Ecriture, mais auſſi pour lire avec fruit bien d'autres Ouvrages. C'eſt par ces régles qu'il explique le verſet 24. du chap. 36. de la Geneſe non pas comme font la plûpart des Interpretes qui prétendent qu'il eſt parlé de mulets en ce lieu-là, mais en ſuppoſant qu'il y eſt parlé d'un peuple appellé *Emim*.

Ces remarques ſuffiront pour faire juger de toute la piéce. Auſſi bien ſeroit-il impoſſible d'indiquer tout ce qu'il y a dans un Ouvrage ſi rempli, & où l'Auteur a critiqué un autre Ouvrage tout entier diverſifié d'un grand nombre de faits & d'obſervations. Il promet de donner bien-tôt l'Hiſtoire Critique du Nouveau Teſtament, & de publier en Latin l'Hiſtoire Critique du Vieux plus étenduë que celle qui a paru en François, parce qu'elle contiendra la Critique d'un plus grand nombre d'Auteurs,

& les Actes en leurs propres langues. Il se plaint fort de la traduction Latine qu'on a publiée de cet Ouvrage à Amsterdam.

CATALOGUE DE LIVRES nouveaux accompagné de quelques Remarques.

I.

A Discourse concerning auricular Confession, as it is prescribed by the Concil of Trent, and practised in the Church of Rome. C'est à dire, *Discours sur la Confession auriculaire telle que le Concile de Trente la prescrit, & que l'Eglise Romaine la pratique.* A Londres chez Benjamin Tooke & Fincham Gardiner 1684 in 4.

L'Auteur se propose de montrer 3. choses dans cet Ouvrage. 1. que la Confession auriculaire n'a point été instituée par Jesus Christ. 2. qu'elle n'a pas été d'un usage ni constant ni universel dans l'Eglise. 3. que de la maniére qu'on la pratique dans la Communion de Rome, elle est plus nuisible que profitable à la piété & à la Discipline Ecclesiastique. A l'égard du 1. point il montre que les anciens Canonistes ont avoüé

avoüé la dette, c'eſt à dire, qu'*ils ont* avoüé que la confeſſion auriculaire n'avoit point d'autre fondement qu'un ancien uſage. Les modernes avec le Concile de Trente la fondent ſur un paſſage de S. Jean, où ils croient auſſi trouver le Sacrement de Penitence. Mais ſi l'on en croit cet Auteur, rien n'eſt plus foible que cette preuve. Pour le 2. point il dit qu'on ne trouve aucune trace de confeſſion auriculaire dans les deux premiers ſiécles de l'Egliſe ; qu'il eſt bien vrai qu'aprés cela Tertullien a *ſouvent* parlé de confeſſion, mais que c'étoit toute une autre choſe, & que de l'air dont S. Chryſoſtome & S. Auguſtin ont parlé de la confeſſion d'homme à homme, il paroit qu'ils n'avoient garde de la compter pour un Sacrement. Mais de peur que les paſſages des Peres que l'*on* cite en trés-grand nombre pour la confeſſion ne faſſent de l'embarras, il fait 4. remarques générales pour nous prouver qu'on abuſe de l'autorité des Peres, aprés quoi il examine amplement *ce que* Socrate & Sozomene rapportent de la charge de pénitentier ; & conclut par dire que la confeſſion auriculaire ayant pris pied peu à peu non ſans quelque oppoſition, fut enfin érigée en loi dans le 4 Concile de Latran au commencement

du

du 13. siécle. A l'égard du 3. point il rapporte plusieurs grands abus qu'il prétend s'être introduits dans l'Eglise par la confession auriculaire. Il ne serviroit de rien d'en toucher ici quelque chose, car les reproches des Protestans sur cela sont assez publics, & assez connus de tout le monde. Sur la fin du livre l'Auteur nous fait confidence de l'inquiétude où il fut quand on lui eût mis en main l'Histoire de la Confession auriculaire que M. le Docteur Boileau publia en France l'an 1683. Il craignit que son petit livre qui étoit presque achevé d'imprimer & qu'il avoit composé assez à la hâte ne pût point tenir contre une Histoire qui au rapport de la Préface, avoit occupé 18 ans un fameux Docteur. Mais aprés avoir lû cette Histoire son inquiétude cessa pleinement. Il nous dit qu'à la verité il y trouva un grand apparat d'érudition, mais non pas beaucoup de choses qui vinssent au fait, où qu'il n'eût déja prévenuës. Ce sont, dit-il, des passages innombrables qui recommandent la confession en général, ou qui rélevent l'excellence du sacerdoce, la puissance des clefs, l'efficace des censures, la douceur des absolutions, mais ce n'est point là dequoi il s'agit, c'est donner ou prendre le change, c'est *l'i-*

gnoratio

ignoratio elenchi qu'Ariſtote blâme tant. Il s'agit de prouver que l'ancienne Egliſe a crû que la confeſſion auriculaire étoit ou un ſacrement ou la partie d'un Sacrement, qu'elle étoit univerſellement néceſſaire, & qu'autrement il n'y avoit point de ſalut à eſperer. Il montre par quelques exemples que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il juge ainſi des autoritez citées par M. Boileau, & il *nous aſſûre* que s'il n'avoit lû cela, il auroit publié ſon livre avec moins de confiance. Si on conſidere que les hommes changent plus ſouvent d'idées que de langage (car par exemple les Carteſiens ſe ſervent encore des mêmes mots que les Péripateticiens, *vie, ame, qualité, chaleur*) on admirera moins nos Controverſes, & on trouvera qu'il eſt trés-poſſible qu'encore qu'on ne crût plus aujourd'hui ce que l'on croioit anciennement, il y eût dans les anciens livres pluſieurs paſſages qui ſemblaſſent favoriſer les innovations. Il ſeroit même aiſé de prouver par des paſſages détachez que M. Deſcartes a été du ſentiment des Scholaſtiques. Au reſte ce Diſcours Anglois eſt un peu plus Proteſtant que la *Summa Theologiæ Chriſtianæ* qui nous eſt venuë de Dublin, car ſi on ne voioit pas ces paroles

à la

à la tête ; *Authore Rogero Boyle Episcopo Clogherensi*, on pourroit douter si l'Auteur a pris encore parti. C'est un habile homme, mais on diroit qu'à l'exemple des Cométes de M. Descartes il va de tourbillon en tourbillon, c'est à dire, qu'il prend tantôt ici tantôt là les dogmes qui lui reviennent sans se fixer à aucune secte.

II.

Régles de conduite pour les Curez, tirées de S. Jean Chrysostome, & methode enseignée par Saint Augustin pour faire de bons prônes & des Sermons de Mission qui soient utiles & fort au détail. On en donne les sujets en 40. instructions tirées de l'Ecriture Sainte & des Saints Peres; A Paris chez Maurice Villery sur le Quai des Auguguſtins 1684. in 8. & se trouve à Amsterdam chez Pierre Mortier.

CEt Auteur a tous les caractéres d'un honnête homme, & paroit avoir un grand zéle pour bien instruire les Curez de tout ce qui regarde leurs fonctions. Les Laïques peuvent aussi profiter de ce qu'il dit, car en montrant aux Curez dequoi ils doivent corriger leurs Paroissiens, il montre aux uns & aux autres ce qu'il faut qu'ils fassent.

S'il

S'il étoit auſſi aiſé aux hommes de faire ce qu'il y a dans les livres qu'il eſt aiſé aux Auteurs de preſcrire à chaque perſonne ſon devoir, on ſe pourroit flatter de fort bonnes eſperances, mais la régle des Grammairiens qui ſeroit de la derniére importance dans la Morale, n'eſt plus écoutée. *Peu de preceptes*, diſent-ils, *& beaucoup d'uſage*, c'eſt le veritable chemin pour apprendre à bien parler. On fait tout le contraire à l'égard des mœurs. *Beaucoup de preceptes & peu d'uſage.*

On trouve chez le même Mortier, *l'experience de l'Architecture militaire par le Sieur D. Ingenieur ordinaire du Roi à Paris chez Villery*, 1685. *in* 12. C'eſt un livre qui apprend la *connoiſſance particuliére des materiaux propres à bâtir, le choiſi de la maſſonnerie & des terres par les parties aliquotes... & la maniére de trouver les ſources des eaux.*

III.

Lettres de Monſieur Arnauld Docteur de Sorbonne au R. P. Mallebranche Prêtre de l'Oratoire 1685. in 12. On les trouve à Rotterdam chez Reinier Leers.

NOus parlerons de ces Lettres † lors que nous les aurons vûës toutes. En

† Il y en a eu neuf dont la derniére eſt datée du 12. Novembre 1685.

En attendant nous nous contenterons de dire qu'il y en a deja deux d'imprimées. Dans la premiére M. Arnaud exhorte le P. Mallebranche à une bonne & ſincere réconciliation, & à des ſentimens de douceur & de charité qui faſſent qu'on les voie diſputer en bons Chrêtiens & en veritables Prêtres ſur les dogmes qui ſont le ſujet de leurs differens. Dans la ſeconde il répond aux plaintes du P. Mallebranche, ſur ce point particulier, *que M. Arnaud a imputé à ce Pere d'attribuer aux Anges tous les miracles de l'ancienne loi au lieu qu'il faloit convenir qu'il a dit cela non pas généralement mais avec des exceptions.*

IV.

Vita æterna ex lumine Naturæ oſtenſa & ex Pentateucho Moſaïco evicta auctore Joachimo Hildebrando S. S. Theologiæ D. & Ducat. Luneburgenſis ejuſque Comitatuum ſupremo Superintendente. C'eſt à dire, *preuves de la vie éternelle par les lumiéres de la nature & par les 5. livres de Moïſe.* Helmſtadii apud Georg. Wolfg. Hammium 1684. in 4.

AVant que de parler des cinq livres de Moïſe cet Auteur montre que la lu-

miére naturelle eſt capable de nous convaincre qu'il y a une autre vie aprés celle-ci, encore que nôtre eſprit ne puiſſe point par ſes ſeules forces bien deviner quel eſt l'état de nôtre ame aprés qu'elle eſt ſéparée du corps. Il ajoûte que les Payens ont eu des idées non ſeulement de l'immortalité de nôtre ame, mais auſſi de la réſurrection de la chair. Apres cela il prouve par les choſes qui ſe paſſerent dans le Paradis terreſtre, par l'Hiſtoire des Patriarches, & par la loi de Moïſe que la vie éternelle a été connuë ſous l'Ancien Teſtament & promiſe à ceux qui obéiroient à Dieu; & qu'ainſi les Sociniens ſe trompent quand ils ſoûtiennent que la Reiigion Judaïque telle que Moïſe l'avoit établie ne promettoit qu'une felicité temporelle; des moiſſons abondantes, des victoires ſur leurs ennemis, une longue vie, une vieilleſſe robuſte, une grande & belle famille, &c. Quoi qu'ils ne nient pas qu'à force de raiſonnemens on ne pût découvrir quelque choſe de plus relevé ſous les ombres & ſous les types qui le cachoient, ils font tort ſans doute à la bonté & à la Sageſſe de Dieu. Ce qu'ils diſent ſur la mort éternelle des réprouvez n'eſt pas plus au goût des Orthodoxes, comme on le peut voir dans un Traité qui fut mis au jour à Spire l'an

1683. intitulé *Conſideratio ſtatus damnatorum quod actiones ipſorum in primis malas concernit, auctore Joanne Fechtio S. S. Theologiæ Licentiato, in* 4. A peine ſe pourroit-on imaginer le grand nombre de queſtions curieuſes & ſouvent plus ſubtiles que néceſſaires que l'on agite dans ce livre là touchant l'état des damnez.

V.

Actes de l'Aſſemblée générale du Clergé de France de 1685. *concernant la Religion, avec des reflexions ſur ces Actes par M. D. S. B.* 1685. in 12 & ſe trouvent à la Haye chez Troyel & ailleurs.

ON rapporte tout du long dans cet Ouvrage la Requête & l'Ecrit à 3. colomnes dont il a été parlé ci-deſſus & l'on fait en ſuite pluſieurs réflexions ſur tout cela. L'on accuſe d'abord Meſſieurs du Clergé de s'être viſiblement contredits dans leur Requête, ayant ſoûtenu d'un côté que leur Avertiſſement Paſtoral avoit converti *un nombre preſque infini d'Hérétiques*, & s'étant plaints de l'autre que les artifices des Miniſtres avoient empêché qu'il ne produiſit aucun effet *parmi le commun peuple de la Religion prétenduë Reformée*. Outre la

contradiction on prétend qu'il y a du faux dans ces paroles, & que l'Avertissement Pastoral n'a servi de rien, qu'à faire faire bien des harangues. Il est certain que le public ignore encore aujourd'hui le *cui bono* de toutes ces allées & venuës des Intendans dans les Consistoires pour y notifier l'Avertissement Pastoral, & l'on commence à penser que ç'a été une de ces Piéces qui demeurent à moitié chemin, & qui à cause de cela ne permettent pas que l'on sçache quel a été le dessein des Entrepreneurs. Aprés quelques autres réflexions de même force sur la Requête, on en fait trois ou quatre bien serrées sur l'Ecrit à 3 colomnes, pour réfuter les plaintes de ces Messieurs, & puis dans une 2. partie on fait *la defense des libertez des Eglises Reformées de France*. Cela consiste dans un petit abregé de l'Histoire des Edits, & dans plusieurs réflexions sur leur irrévocabilité, que l'on tâche de prouver par un bon nombre de principes, & par la réponse à quantité d'objections, sur tout à l'égard de celui de Nantes. On peut connoître par là que ce livre est fort curieux.

VI.

Le mariage Chrêtien, sa saintetè & sa de-

selon les sentimens de l'Eg
Réformée retirée du monde & recüei
en partie maintenant à Wiewert. P
Pierre Yvon, son Pasteur. A Amste
dam chez Jaques Van de Velde 168
in 12.

LEs Disciples de feu Labbadie s'imaginant que leurs freres de la Religion Réformée n'etoient pas aussi réformez dans leurs mœurs, que dans leurs dogmes, se séparerent d'avec eux pour vivre dans une retraite où la contagion de l'esprit du monde ne les soüillât pas. Ils ont presentement cette retraite à *Wiewert* dans la Province de Frise, & ils menent la une vie trés-éloignée de l'esprit de mondanité. C'est une espéce d'Abbaye de la Trape dans le parti Protestant, & sur ce pied-là M. Yvon est un second Abbé de la Trape. Il est vrai qu'il y a une grande difference entre les solitaires de la Trape & ceux de Wiewert à l'égard du mariage. Ceux là se croiroient perdus sans ressource s'ils y songeoient, mais ceux-ci s'en accommodent sans aucune peine & vivent tant les [illegible] Membres chacun avec [illegible] auroit tort sur cela de [illegible] morale est plus relâch[illegible] Moines, car il est [illegible]

Chef que les
hacune. On
ndre que leu
e que celle d
que les con
ti

tions qu'ils impoſent aux gens mariez ſont plus difficiles à remplir que la loi du célibat. M. Yvon exige d'eux dans tout ce livre une ſi grande pureté d'actions & d'intentions, qu'il eſt beaucoup plus aiſé de renoncer à *l'Hymen*, que de parvenir quand on s'y engage à un détachement & à une immatérialité ſi rafinée. Quand il n'exigeroit d'un homme que de n'aimer point ſa femme à cauſe de ſa beauté il ſemble qu'il demanderoit une choſe trés-difficile, car en exigeant cela il veut qu'un mari ſoit perſuadé que ſi ſa femme étoit la plus hideuſe du monde il ne l'aimeroit pas moins qu'il fait lors qu'elle eſt une beauté achevée. Or trés-peu de gens ſont capables de ſe perſuader cela, & rien n'eſt plus mal aiſé que de faire faire au cœur des abſtractions de Logique: l'eſprit en fait autant qu'on en veut, il conſidére dans un objet la longueur ſans ſonger à la largeur, mais la volonté ne connoit guéres ces partages, quand elle aime un bien agréable, il lui eſt preſque impoſſible de l'aimer détaché de la qualité d'agréable. Quoi qu'il en ſoit la Morale de M. Yvon eſt fort Chrêtienne, & ſon livre devroit être toûjours entre les mains des gens mariez. Il prouve par 16. raiſons la ſainteté du mariage Chrêtien. Il expoſe les diſpo-

diſpoſitions où l'on doit être quand on ſe deſtine à cet état. Il donne même des conſeils à ceux qui n'y étant pas entrez avec ces diſpoſitions ont beſoin de rectifier leur conduite, & il n'oublie point ce que l'une des parties doit à l'autre, ni ce qu'elle doivent toutes deux à leurs enfans.

VII.

Prodigium & elogium perfidiæ ac ignaviæ Strasburgenſis olim civitatis imperialis nunc municipij Gallici, à rurali Solitario C. F. à K. in Campis Sileſiæ habitante celeri calamo concinnatum nec non perpetuæ recordationi orbi Germanico Germanæque poſteritati publicatum cum annexa parænoſi ad Teutonicam gentem ac voto ad auguſtiſſimum Imperat. Leopoldum I. Schwidnicii typis Chriſtiani Okelii. in 4.

CEt Auteur a de l'eſprit & du ſçavoir; il poſſede admirablement les anciens Auteurs, & en applique fort bien les ſentences, mais il s'attache un peu trop aux alluſions & aux antithéſes. Il ſe ſert du ſtile de certaines inſcriptions qui ſemble tenir le milieu entre les vers & la proſe, il s'en ſert dis-je, pour décharger à pleins torrens ſon indignation ſur

ceux qu'il ſuppoſe avoir vendu à prix fait la liberté de leur patrie. Il parle fort mal de la politique de France, mais il dit que les Ecrivains François ſe donnent encore plus de liberté quand ils parlent contre la Maiſon d'Autriche.

VIII.

Æneæ Silvij Epiſcopi Senenſis poſtea Pij Papæ II. Hiſtoria rerum Friderici III. Imperatoris ex MSCto optimæ notæ nunc primum edita cum ſpecimine annotationum Jo. Henrici Boecleri V. Cl. in eamdem: Acceſſerunt diplomata & documenta varia rebus Friderici III. illuſtrandis ut & figuræ, imagines, nummi. Subjuncti ſunt præterea alii ad Germanicam Hiſtoriam pertinentes ſcriptores nonnulli rariores, ita ut vicem voluminis rerum Germanicarum novi præſtare hoc opus poſſit. C'eſt à dire, *l'Hiſtoire de l'Empereur Frideric 3. par le Pape Pie 2. &c.* Argentorati typis & ſumptibus Joſ. Stædelii & Joh. Frid. Spoor. 1685. in fol.

LE ſçavant Boeclerus ayant recouvré le Manuſcrit de cet Ouvrage qui avoit été donné au Duc de Weimar à la priſe

priſe de Briſac réſolut de le publier avec de beaux ſupplemens, & d'éclaircir par ſes recherches, non ſeulement toute la vie de l'Empereur Frideric 3, mais auſſi tout ce qui s'eſt fait durant les 53. années qu'il a été Empereur. Il avoit donc deſſein de faire un bon Commentaire ſur le livre d'Eneas Silvius, & de ramaſſer les Actes, les Patentes, les Médailles, les Tableaux & les autres Monumens qui avoient du rapport à l'Hiſtoire de Frideric, mais comme ceux qui lui en devoient fournir une partie ne ſe preſſerent point, il mourut avant que d'achever ſon travail. M. Obrecht qui ſe chargea de faire ce qui y manquoit, n'ayant pû trouver le loiſir qui lui auroit été néceſſaire a conſeillé à ceux qui avoient entrepris l'édition d'y joindre quelques Ecrivains de l'Hiſtoire d'Allemagne qui ne ſe trouvoient preſque plus. On a ſuivi cet avis, de ſorte que l'on voit dans ce volume 1. l'Hiſtoire de Frideric fidélement copiée ſur le Manuſcrit de Briſac. 2. quelques notes de Boeclerus ſur cette Hiſtoire. 3. un grand nombre d'Actes, la plûpart en Alleman, & quelques figures. 4. divers Auteurs peu connus, comme un Poëte anonyme, & un Moine d'Angoulême qui ont écrit la vie de Charlemagne; Nithard (fils de Berthe fille de Charlemagne) qui a écrit

4 livres ſur les differens des fils de Louïs le Debonnaire; la Chronique de l'Abbé de Stade, de Martin Polonus, & d'André Prêtre de Ratisbonne, &c. Une des plus curieuſes piéces eſt le Formulaire du Serment qui fut prêté par Louïs Roy de Germanie, & par Charles le Chauve Roy de France tous deux fils de Louïs le Debonnaire lors qu'ils firent la paix à Strasbourg l'an 842. Chacun jura en ſa langue & comme l'on voit les termes dont ils ſe ſervirent, l'on peut connoître par là quel étoit le langage d'alors tant en France qu'en Allemagne. Les notes du ſçavant Marquard Freher viennent ici fort à propos pour l'intelligence de ce Formulaire. Quant à l'Ouvrage d'Eneas Silvius il ſemble que ce ne ſoit qu'un fragment, car à voir ſes digreſſions, & ſes préludes, & les harangues qu'il rapporte on diroit qu'il avoit deſſein d'ouvrir une carriére fort ſpacieuſe à ſon Ouvrage. Cependant il n'eſt pas fort gros, & l'on n'y voit comme des parties propres que le mariage de Frideric, ſon voiage d'Italie, ſon couronnement à Rome & la guerre que lui firent ſes propres ſujets. Silvius ayant été habile homme, & ayant eu des charges conſiderables dans la Cour de cet Empereur, on doit croire qu'il eſt bien inſtruit de ce qu'il rapporte.

IX.

IX.

Jeſuiticum Nihil P. Papebrochio Jeſuitæ ſuper ipſius cum Carmelitis quoad Ordinis illius hiſtoriam controverſia, Carmeliticis ſcriptis convicto & ad ſilentium radacto demonſtratum, Autore Petro Fiſchero Francone. C'eſt à dire le neant Jeſuitique dans la Controverſe du P. Papebrock avec les Carmes. Salisburgi apud Gottefredum Junck, 1685. in 8.

NOus parlâmes de la querelle des Carmes & du Jeſuite Papebroch dans les Nouvelles de Juillet 1684. Ainſi nous ne dirons plus qu'elle eſt née de la liberté qu'il a priſe de renvoier au païs des fables ce qu'ils diſent de l'antiquité de leur Ordre. On ne ſçait pas trop ſi cela les a plus mis en colére que l'obſtination de ne rien répondre aux livres qu'ils publient contre lui. Au fond il n'eſt pas commode de ſe fâcher contre des gens qui ne diſent mot, car quand même ils ne ſe tairoient pas par mépris, ils ôteroient à nôtre feu une bonne partie de ſa nourriture. Quoi qu'il en ſoit les Carmes n'ayant pû venir à bout du ſilence de leur adverſaire par une infinité de livres qu'ils ont publiez contre lui, ſe ſont enfin aviſez de ſe glorifier de ce

ence, comme d'une preuve de leur
toire Or parce que le P. Papebroch
ſes amis avoient divulgué une lettre
M. du Cange où il donnoit le tort
x Carmes, ceux-ci ont réfuté cette
ttre avec une grande ardeur, & c'eſt
eſque l'unique ſujet de cet Ouvrage.
e fort de l'Auteur eſt de montrer
l'on ne peut écrire contre les préten-
ons des Carmes ſans fouler aux pieds
autorité de pluſieurs Pontifes qui les
nt ſolemnellement déclarées juſtes &
en fondées. Voilà qui eſt fort em-
raſſant pour un Catholique, & l'Au-
ur n'oublie pas de reprocher à ſes Ad-
erſaires l'inégalité de leurs procedures,
ar, dit-il, ſi quelqu'un leur conteſtoit
uelque choſe qui fût fondée ſur une Bul-
de Pape, ils allegueroient tout auſſi-tôt
ette Bulle, comme une raiſon invinci-
le, & cependant ils ne font nul cas de
outes les Bulles que les Carmes leur al-
guent. Il leur reproche en particulier
'avoir deſobéi aux ordres du Pape dans
affaire de M. Maimbourg, & il leur
bjecte l'avantage qu'en a tiré l'un de
eux qui ont écrit contre l'Hiſtoire du
alviniſme. Il n'a pas un ſtile fort éle-
ant, ni fort Ciceronien, puis qu'il dit
npertinentes Satyras quibus duo illi
aſſignati homines niſi ſunt obſcurare
gloriam,

tor iam, & Litteræ Reverentiæ veſtræ per oſtam rectè ſunt traditæ.

X.

Phyſiologia nova experimentalis in qua generales notiones Ariſtotelis, Epicuri & Carteſii ſupplentur, errores detegantur & emendantur, &c. ex evidentibus principiis quæ nemo ante hac perſpexit & proſecutus eſt. Authore D. De Stair Carolo 2. Britanniarum Regi à Conſiliis Juris & Status. Lugduni Batav. apud Cornelium Bouteſteyn 1685. in 4.

NOus parlerons de cet Ouvrage avec ordre & avec exactitude dans les Nouvelles du mois prochain, comme auſſi d'un autre Traité de Phyſique intitulé *le monde naiſſant ou la création du monde, démontrée par des principes trés-ſimples & trés-conformes à l'Hiſtoire de Moïſe, à Utrecht pour la Compagnie des Libraires in* 12. Nous parlerons auſſi des Réflexions de M. du Rondel ſur le chapitre des caracteres de Theophraſte qui concerne la ſuperſtition.

XI.

Nouveaux Intérêts des Princes de l'Europe, où l'on traite des maximes qu'ils doivent obſerver pour ſe maintenir dans leurs

leurs Etats & pour empêcher qu'il ne ſe forme une Monarchie univerſelle. A Cologne chez Pierre Marteau 1685. in 12. & ſe trouve à la Haye chez Van Bulderen & ailleurs.

SI le célébre Duc de Rohan qui a écrit un ſi beau Traité ſur les intérêts des Princes revenoit au monde, il trouveroit l'Europe tellement changée, qu'il avoüeroit infailliblement qu'il lui faut un autre ſyſtéme de politique que celui qu'il lui avoit fait. En voici un tout nouveau que l'on a bâti ſur l'etat preſent des affaires générales. L'Auteur le commence par la conſideration du changement qui eſt arrivé dans l'Europe, à l'avantage des François. Il attribuë ce changement à deux principes 1. à la ſageſſe de la France, 2. à l'imprudence des Anglois & des Eſpagnols; il veut bien que la France ſoit obligée de ſa grandeur à la bonne conduite de ceux qui la gouvernent, mais il ſemble qu'elle en eſt encore plus redevable aux bévûës continuelles de ſes voiſins. La reddition de Dunkerque fut ſelon lui une faute encore plus honteuſe aux Eſpagnols qu'aux Anglois, parce qu'il s'imagine que les Eſpagnols de-

plus d'argent, ou en livrant une partie du Païs-Bas, pour intéreſſer plus fortement l'Angleterre à la conſervation du reſte. Mais on en parle bien à ſon aiſe quand on ne fait que décider de ces choſes à l'ombre d'un Cabinet. Je laiſſe les autres fautes que l'Auteur impute aux Anglois, & je dis qu'encore qu'il faſſe paroître un peu de partialité pour la France, & trop de paſſion contre leurs Majeſtez Imperiale & Catholique, il eſt néanmoins aſſez ingenu pour ſoûtenir le perſonnage qu'il a pris. Sa maniére de dire les choſes eſt fort agréable. Il en rapporte librement pluſieurs que l'on ne ſçait que par une tradition ſourde. Enfin on doit reconnoître qu'il parle en homme d'eſprit des intérêts de chaque nation en particulier, & qu'il donne de l'agrément à ſes réflexions par quantité de faits curieux. Mais ce qu'il y a de bien étrange, c'eſt qu'il paroit évidemment que les maximes ſur quoi l'on fonde les intérêts politiques des Etats ſont preſque toûjours deſtituées de bonne foi. cet Auteur, *que de grands Princes doivent qu'ils promettent aux tres. Ils ont des regle pour eux, & ce que*

vaiſe foi à l'egard des autres hommes, ils appellent cela politique. * Ceux qui ſoûtiennent le contraire ſont de ces gens dont j'ai parlé ci-deſſus, qui s'imaginent être dans le païs des idées, ou dans la République de Platon, & qui croient que les Princes doivent reſſembler à un Heros de Roman.

XII.

Recit de ce qui s'eſt fait à Caen le 5. Septembre jour de la naiſſance du Roi que la Ville avoit choiſi pour élever une Statuë de ſa Majeſté avec les Panegyriques du Roy & autres Ouvrages ſur le même ſujet. A Caen chez Jean Cavelier Imprimeur du Roy & de l'Univerſité 1685 in 4.

LA 1. cérémonie qui fut obſervée ce jour là pour l'érection de la ſtatuë du Roy fut, comme il étoit bien raiſonnable, l'invocation de Dieu par une Meſſe du S. Eſprit dans laquelle M. l'Evêque de Bayeux officia pontificalement. La 2. cérémonie (& cela au milieu de la Meſſe du S. Eſprit) fut le Panegyrique de ſa Majeſté que M. Maloüin Recteur de l'Univerſité de Caen prononça en latin *avec beaucoup d'eloquence.* La 3. fut un magnifique repas donné

* Voiez un livre de M. Naudé intitulé *Conſiderations politiques ſur les coups d'Etat.*

lonné par M. de Morangis Intendant de la Généralité. La 4. fut un concert de voix & d'inſtrumens *où on ne chanta que des endroits choiſis dans les prologues des Opera à la gloire du Roy.* La 5. fut un autre Panegyrique du Roy que le P. Fejacq. Prieur des Jacobins prononça en François *avec beaucoup de delicateſſe* dans l'Egliſe de ſon Ordre, aprés qu'on eût régalé les Auditeurs d'un motet compoſé de paſſages de l'Ecriture appliquez au Roy. La 6 fut le *Te Deum* que M. l'Evêque de Bayeux entonna aprés le Panegyrique. La 7. fut un grand feu de joye que l'on alluma aprés avoir fait deux fois le tour de la ſtatuë. La 8 fut une magnifique collation que Meſſieurs de l'Hôtel de Ville firent ſervir aux Dames. La 9. fut un beau feu d'artifice, & la 10. un bal qui dura toute la nuit, pendant que tout les Bourgeois firent la meilleure chére qu'ils pûrent au milieu d'une infinité d'illuminations. Il ne faut pas oublier que toutes les perſonnes de Caen diſtinguées par leur ſçavoir & par l'amour des belles lettres s'aſſemblerent chez M. de Segrais pour *y voir le feu, & qu'ils y trouverent un ſouper dont ils ne pûrent aſſez admirer l'abondance & la propreté.* M. de Segrais eſt un

un Gentilhomme ſi connu par la place qu'il occupe dans l'Académie Françoiſe & par ſes Ouvrages qu'il ſeroit ſuperflu de faire ici ſon éloge. Il s'eſt acquité admirablement de tout ce que ſa charge de premier Echevin exigeoit de lui dans cette Journée. C'eſt dans ſa maiſon que l'Académie de Caen s'aſſemble, Académie qui ne peut être qu'une élite de beaux Eſprits, puis qu'on ne ſçauroit nier que Caen ne ſoit une des plus illuſtres Villes de France de ce côté-là.

On voit dans ce livre non ſeulement un recit de ce qui fut fait ce jour-là, mais auſſi les inſcriptions de la ſtatuë, l'Acte par lequel l'Univerſité convoqua tous les Corps qui dépendent d'Elle, les 2 Panegyriques; & pluſieurs Poëſies. M. *du Tot Ferrare Conſeiller au Parlement de Roüen un des premiers hommes de ce ſiecle en ce genre d'ecrire*, a fait en latin l'inſcription qui paroit ſur la 4. face du piédeſtal, & quelques autres Epigrammes qui ont été miſes à la fin de ce Recueil. Il ne manquera pas d'exercice non plus que les ſtatuaires, s'il veut travailler pour de ſemblables inſcriptions, car l'émulation s'échauffe de telle ſorte dans toutes les Villes de France qu'on n'y ſonge qu'à ériger des ſtatuës à ſa Majeſté. Les particuliers donnent là-dedans

auſſi

Feuillade & de M. le Duc de Richelieu, & l'on dit même qu'on prépare des illuminations perpetuelles que l'on fera garder à vûë par des gens qui s'acquiteront mieux de leur emploi que ne faiſoient anciennement les Veſtales.

TABLE
Des Matiéres principales.

Novembre 1685.

POrtrait des foibleſſes humaines, par Madame de Ville Dieu. Page 1191
Suite de la queſtion arithmetique ſur le nombre 9. 1198
Extrait de la Neurographie de M. Vieuſſens par M. Silveſtre. 1204
Explication des operations de l'ame. 1213
Doutes ſur cette explication. 1220
Si les nerfs cauſent le mouvement. 1225
Réflexion ſur la perſecution de France. 1227
Ecrit à 3. colomnes du Cler 1233
Ant. Nuck de ductu Sali 1235
Generation, abondance ali, &c.
la ſalive.
Réparation de l'hume & proprietez

Eſſais d'anatomie. 1244
Explication des fermentations. ib.
Hiſtoire de la Réformation d'Angleterre. 1246
Si Sanderus a eu de l'adreſſe dans ſes recits. 1250
Grandes qualitez d'Edoüard, & ſa dureté injuſte pour ſa ſœur Marie. 1255
Perſecution excitée par la Reine Marie. 1258
Apologie de cette perſecution. 1262
Experience Phyſique ſur le mouvement perpetuel. 1256
Livre de M. Simon contre M. le Clerc. 1269
Si les Proteſtans ont mieux travaillé ſur la Critique de la Bible que les Catholiques. 1272
Invectives contre les Sociniens. 1274
Livre ſur la Confeſſion auriculaire. 1279.
Régles de conduite pour les Curez. 1283
Lettres de M. Arnauld. 1284
Actes du Clergé de France. 1287
Livre de M. Yvon ſur le mariage. 1288
Vie de Frederic 3. par Pie 2. 1292
Jeſuiticum Nihil. 1295
Nouveaux interêts des Princes. 1298
Statuë élevée à Caen. 1300

FIN.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de Décembre 1685.

Par le Sieur.... Profeſſeur en Philoſophie & en Hiſtoire à Rotterdam.

Seconde edition reveuë & corrigée par l'Auteur.

A AMSTERDAM,

Chez HENRY DESBORDES, dans le Kalver-Straat, prés le Dam.

M. DC. LXXXVII.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Weſtf.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de Décembre 1685.

ARTICLE I.

Avis à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres. A Delf chez la Veuve de Jager 1685. in 12.

CEt Avis contient deux plaintes contre l'Article 3. des Nouvelles du mois d'Août dernier. En 1. lieu on se plaint de ce que j'ai dit, *que ceux qui auront tant soit peu compris la doctrine du P. Mallebranche sur le plaisir des sens s'étonneront sans doute qu'on lui en fasse des affaires, & que s'ils ne se souviennent pas du serment de bonne foi que M. Arnauld vient de prêter dans la Preface de son dernier livre; ils croiront qu'il a fait des*

chicanes à ſon adverſaire, afin de le rendre ſuſpect du côté de la Morale. On ſe plaint en 2. lieu de ce que j'ai dit, *M. Arnauld ne croit ni ſcience moyenne ni liberté d'indifference.*

A l'égard de la 1. plainte l'Auteur fait deux choſes, car prémiérement il allegue 4. raiſons pour montrer que M. Arnauld s'eſt conduit dans cette diſpute d'une maniére qui éloigne tout ſoupçon de chicanerie, & aprés cela il répond à tout ce que j'ai remarqué en faveur du ſentiment de ſon Adverſaire.

Les 4. raiſons qu'il apporte ſont 1. Que M. Arnauld a rapporté trés-fidélement la doctrine du P. Mallebranche & qu'il a pris un ſoin tout particulier d'y joindre toutes les explications & les limitations que ce Pere y met en divers endroits & principalement celles qui pourroient la rendre plus plauſible. 2. Qu'aprés avoir remarqué que cette propoſition *les plaiſirs des ſens rendent heureux ceux qui en joüiſſent*, peut être priſe ou ſelon les idées populaires, ou ſelon la verité reconnuë par tous les Philoſophes même Payens, il a déclaré que ce n'étoit qu'au ſecond ſens qu'il combattoit la propoſition. 3. Qu'il a fait un Chapitre exprés pour montrer les diverſes raiſons qui l'ont empêché d'expli-

quer

plus favorable & moins choquante comme il l'auroit bien voulu. 4 Qu'il a avoüé que ſon Adverſaire recommande fort de fuir les plaiſirs des ſens, & que s'il n'a pas laiſſé pour tout cela de lui dire que cette opinion eſt dangereuſe, ce n'a pas été pour lui en attribuër les mauvaiſes ſuites, mais ſeulement pour lui faire mieux connoître qu'elle eſt fauſſe en lui en montrant les mauvais effets.

En ſuite de tout cela on paſſe au fond même de la queſtion, & on ſoûtient que je n'ai pas dû me déclarer pour le P. Mallebranche; que non ſeulement M. Arnauld a bien pris mais auſſi bien réfuté le ſens de ſon Adverſaire, comme on croit que je le reconnoîtrai ſi j'examine la choſe tout de nouveau, & qu'enfin la raiſon que j'ai alleguée n'eſt point ſolide, ſçavoir *que pour convertir les voluptueux il ne ſert de rien de leur ſoûtenir que les plaiſirs où ils ſe plongent ſont un mal, même pour le temps où ils les goûtent, mais qu'il vaut mieux leur faire voir qu'ils ſont heureux pendant qu'ils ont du plaiſir &c. leur repreſenter en ſuite s'ils n'y renoncent ce bonheur les damne &c.* L'Auteur réfute cette penſée par pluſieurs marques.

A l'égard de la 2.

n'ai eu nulle raiſon d'avancer que M. Arnauld ne croit pas la ſcience moienne, puis qu'il ne s'eſt jamais expliqué ſur ce qu'il croit de cette ſcience, *s'étant toûjours contenté de montrer que l'efficace de la grace n'en dépend point, mais du ſouverain empire que Dieu a ſur les volontez des hommes leur faiſant vouloir tout ce qu'il veut pour les porter à lui ſans bleſſer leur liberté.* Pour la liberté d'indifference, j'ai eu encore plus de tort à ce qu'on dit, de nier que M. Arnauld la croje, puis que dans la page 244. du livre dont je parlois en ce temps-là il marque manifeſtement qu'il la croit. Outre que c'étoit lui attribuër *une opinion condamnée par tout ce qu'il y a dans l'Egliſe de Théologiens Catholiques.*

C'eſt apparemment cette derniére conſidération qui a été cauſe qu'on a publié cet Avis, car on a pû craindre que ſi on ne me deſavoüoit pas publiquement, les Jeſuites n'en tiraſſent quelque avantage. Cela doit me faire trouver d'autant moins mauvais qu'on ait mis ſous la preſſe ce petit écrit. Il m'avoit été communiqué avant l'Impreſſion par une perſonne qui avoit ordre de ſçavoir ce que j'en dirois. Je ne me ſouviens pas bien de tout ce que je répondis, parce que je ne gardai point de copie de mon billet,

Allet, & que je le fis fort à la hâte. Je me souviens seulement que j'y gardai des manières d'honnêteté dont je suis bienaise que l'on soit content, & que je m'excusai sur le manque de loisir de ce que je ne répondois pas dans les formes. Mais presentement que ces plaintes sont imprimées, & que l'Auteur me paroit avoir un certain esprit Philosophique qui sçait disputer, il faudra faire en sorte de trouver du temps pour lui répondre. Par bonheur les Vacances de Nöel vont m'en fournir quelque peu. Je m'en servirai Dieu aidant pour examiner avec soin ce petit Ecrit. En attendant comme la chose pourroit presser, vû qu'il semble que je veüille faire passer M. Arnauld pour un Hérétique, je déclare que par la liberté d'indifference que j'ai dit qu'il ne croioit pas, je n'ai entendu que celle qui est combatuë par les Thomistes, *quæ positis omnibus ad agendum prærequisitis potest agere vel non agere vel agere contrarium.* De sorte qu'au pis aller je n'accuse M. Arnauld que de n'être pas Moliniste. Je ne croi pas qu'il prenne cela ni pour une Héresie, ni pour une injure. La réponse que je dois faire apprendra si j'ai tort de m'attacher à cette idée de la liberté d'indifference, & au fond ce ne seroit presque qu'une di-

ſpute de mots que de ſoûtenir que cette eſpece de liberté eſt compatible avec la grace efficace par elle-même & avec la Prédétermination Phyſique.

ARTICLE II.

Le Monde naiſſant ou la Création du Monde, démontrée par des principes trés-ſimples & tres-conformes à l'Hiſtoire de Moïſe. A Utrecht pour la Compagnie des Libraires 1685. in 12.

C'Eſt une impiété tout à fait groſſiére que de dire que le monde n'eſt point diſtinct de Dieu, mais cela n'empêche pas que l'opinion veritable qui reconnoît le monde pour une production de l'Etre ſuprême ne ſouffre de grandes difficultez: car ſi l'on dit que Dieu a tiré toutes choſes du néant, voilà une idée qui ſurpaſſe nôtre intelligence, nous ne comprenons pas comment ce qui a été un rien durant toute l'éternité, a pû devenir quelque choſe trés-réellement & trés-veritablement. Outre cela comme nous n'admettons point de ſucceſſion dans la durée de Dieu, il eſt bien difficile

de

création ne loient pas de toute éternité, car ſi le temps a commencé avec l'exiſtence des créatures, il s'enſuit qu'aucun temps n'a précédé leur exiſtence, & qu'ainſi elles ne ſont ſéparées de l'éternité que par un point indiviſible, qui ne ſçauroit ſuffire pour diſtinguer un être éternel d'avec un être temporel. Si on dit que le monde n'eſt l'Ouvrage de Dieu que quant à la forme, la matiére ayant exiſté de tout temps comme le ſujet paſſif des opérations de Dieu, & comme un principe collateral, on dit des impiétez tout à fait abſurdes & impénétrables, ainſi l'on ne doit pas s'étonner que l'Auteur ait laiſſé là toutes ces queſtions, & qu'il ait ſuppoſé avec tous les Théologiens Orthodoxes que Dieu a créé la matiére, & qu'en même temps il lui a donné diverſes formes ſelon le progrés que nous en liſons dans les premiers Chapitres de Moiſe. Ce ſeroit bien aſſez pour notre juſte ſatisfaction. ſi nous pouvions découvrir l'artifice, & les loix du mouvement qui ont converti cette informe matiére qu'on nomme Chaos en un monde ſi bien aſſorti en toutes ſes ces néceſſaires. Il faut avoüer que narration de Moi

qu'elle ſoit par rapport au degré de connoiſſance que Dieu nous a voulu donner n'eſt pas exacte par rapport à la méthode que nos Maîtres preſcrivent à tout bon Hiſtorien. Peut-être auſſi que nous ne donnons pas à ſes termes les mêmes idées qu'il leur donnoit, & qu'ainſi c'eſt nôtre faute ſi nous trouvons qu'il a donné le même nom à diverſes choſes. Il eſt d'ailleurs ſi court qu'il lui a fallu moins de papier pour décrire la conſtruction de tout l'Univers, que nos faiſeurs de Relations n'en mettent à la deſcription du moindre Palais. On a plûtôt lû dans Moïſe l'Hiſtoire de la création du monde que dans Clelie la deſcription d'un Veſtibule de Financier. Avoüons avec tout cela que cet Ecrivain ſacré a un ſublime ſurprenant & qu'il faut dire de ſes expreſſions ce que les Magiciens d'Egypte confeſſerent de ſes miracles, *c'eſt ici le doigt de Dieu*. Il n'a pas eu pour but d'écrire pour ſatisfaire la curioſité d'un Phyſicien; quel mal y a-t-il donc que ces Meſſieurs ne trouvent pas dans ſes livres tout ce qu'ils voudroient? Les Cartéſiens ſe glorifient extrêmement de ſa faveur, comme on le peut voir dans un livre qui fut imprimé à Leewarden il y a quelques années ſous le titre de *Carteſius Moſaïſans*, & dans un

Traité

Maillement de Meſſange fit imprimer à Paris l'an 1679. Celui qui nous fait parler dans cet article n'eſt pas éloigné de cette penſée, puiſqu'il explique l'Hiſtorien de la Création ſelon les Principes de M. Deſcartes.

Il a diviſé ſon Ouvrage en 3. parties dont la 1. concerne la formation des êtres inanimez ſous leſquels il comprend les plantes; la 2. explique la formation des bêtes; & la 3. explique celle de l'homme. Il n'eſt pas au reſte tellement Cartéſien qu'il ne croie le monde fini, & enfermé ſous la ſuperficie concave du Ciel empyrée auquel il donne autant de dureté qu'il lui en faut pour réſiſter aux corps enfermez qui tendent toûjours à s'écarter du centre du mouvement ſelon les loix méchaniques. Il a bien fait de réſoudre cette objection qui eſt aſſûrément forte contre ceux qui ne croient pas que le monde ſoit infini, car on ne conçoit pas que ſans un miracle continuel une matiére [illegible] demeure parmi d'autres [illegible] font obſtacle pendant [illegible] s'envoler ſi facilement [illegible] imaginaires où rien [illegible] Mais en ſuppoſant [illegible] du monde eſt fort [illegible]

te difficulté, pourvû que d'ailleurs on puiſſe prouver phyſiquement qu'une matiére que rien ne preſſe par deſſus, peut avoir aſſez de ſolidité pour réſiſter à une maſſe énorme d'autre matiére qui la preſſe vivement par deſſous.

On ſera ſans doute bien-aiſe que je rapporte ici comment cet Auteur explique ce que dit l'Ecrivain Sacré, que la lumiére fut produite le premier jour, & que les Aſtres ne furent produits qu'au 4. Il ſuppoſe que Dieu ayant réduit la matiére aux 3. élemens de M. Deſcartes aſſembla un globe de matiére ſubtile au lieu où devoit être la terre, que ce globe ſe mouvant ſur ſon centre détermina la matiére qui le touchoit à ſuivre le même mouvement; qu'il ſe forma pluſieurs tas de parties héterogenées qui furent pouſſées & par dedans & par dehors vers la ſuperficie du globe où elles formérent diverſes croutes dont les deux derniéres furent l'eau & l'air; que pendant que ce petit tourbillon de la terre ſe formoit, il s'en forma un autre beaucoup plus grand qui enferma la terre dans ſon enceinte, & que les parties de ce grand tourbillon devinrent une veritable lumiére par l'effort continuel qu'elles faiſoient de s'éloigner du centre le plus qu'il leur étoit poſſible. Or comme la moitié du tourbillon de la

terre

erre étoit inceſſamment preſſée par l'effort des parties du grand tourbillon, il s'enſuit qu'elle en étoit illuminée pendant que l'autre moitié ne l'étoit pas. Mais la terre & ſes enveloppes ſe mouvant circulairement il faloit de toute néceſſité que la ſuperficie de ce petit tourbillon fut illuminée ſucceſſivement de ſorte que ſi l'on ſuppoſe que ce tourbillon emploioit 24 heures à faire un tour on n'aura point de peine à comprendre qu'il fut jour & qu'il fut nuit pour la terre ſucceſſivement dans cet intervalle de 24 heures. Si l'on ajoûte qu'au 4. jour Dieu aſſembla au centre du grand tourbillon une prodigieuſe quantité de matiére trés-ſubtile qui par ſon mouvement circulaire augmenta leffort que toutes les parties faiſoient déja pour s'éloigner du centre, on comprendra aiſément que le ſoleil fut formé le 4 jour, & qu'il devint le principe d'une lumiére beaucoup plus vive que celle qui avoit exiſté les jours précédens. L'Auteur a oublié de nous expliquer une objection qui n'eſt pas petite, c'eſt qu'il ne ſemble pas que le ſoleil ait dû donner de nouvelles forces à la lumiére, car s'il avoit pû lui en donner, il auroit eu plus de force qu'elle pour s'écarter du centre; mais s'il avoit eu plus

de

de force pour s'écarter du centre, il s'en ſeroit écarté effectivement, & il y auroit repouſſé les corps voiſins, tant s'en faut qu'il les eût chaſſez vers la circonference du tourbillon. L'Auteur croit que cette circonference eſt l'étenduë qui ſepara les eaux d'avec les eaux, & cela même confirmeroit ce que j'ai dit que Moïſe a donné un même nom à des choſes tres-differentes, car ſelon cette hypotheſe il auroit appellé *eau* non ſeulement ce qui compoſe la mer, mais auſſi cette liqueur ſubtile que les Carteſiens nomment *ſecond élement*.

L'explication que l'on vient de voir de ce premier jour & de cette premiére nuit qui précéderent les Aſtres doit donner bonne opinion de ce livre à tous ceux qui ſe connoiſſent en ces matiéres. C'eſt ce qui fera que je ne m'arrêterai pas beaucoup dans le détail de cet Ouvrage. Je me contenterai de dire que l'Auteur a ſoin d'y expliquer nettement beaucoup de choſes qui ont relation à ſon ſujet principal & qu'il fait de bonnes remarques en peu de mots ſur la formation des mers, des lacs, des riviéres, & des Montagnes; il s'étend plus ſur celle des plantes, ſur les tourbillons particuliers des planetes, ſur le triple mouvement qu'on attribuë à la terre,

Ouvrage.

Il explique dans la 2. avec la même méthode ce qui concerne les animaux ; & sans vouloir trop prendre parti sur la question si ce sont de purs automates, il nous fait connoître comment la structure de leurs organes & leur proportion avec les objets peuvent produire dans leur corps les phenomenes que nous y voions. Il ne feint point de dire que ceux qui leur ôtent toute connoissance raisonnent avec plus de probabilité que leurs adversaires. Cet endroit est un Traité d'*Anima stique* beaucoup meilleur que ce qu'on en trouve dans les Cours de Philosophie. Il fournit de bonnes remarques en général sur les propriétez des poissons, des oiseaux, & des bêtes de la terre.

La dernière partie est toute destinée à l'homme. On fait d'abord plusieurs réflexions sur l'importance d'un tel chef-d'œuvre de Dieu ; on dit que son ame est un être immortel dont l'essence consiste dans la pensée, on explique ses idées, ses passions, ses volontez, on montre que ce sont toutes modifications de la pensée, que la pensée rendue à l'

matiére. On explique auſſi en quoi
nſiſte ſon union avec le corps & quels
ſont les effets, ce qui eſt une conti-
ıation curieuſe du Traité d'*Animaſti-*
e que l'on avoit commencé en parlant
s bêtes. Outre cela on explique com-
ent l'homme a été fait à l'image de ſon
réateur, comment il eut l'uſage de la
role, comment il impoſa aux ani-
aux un nom qui convenoit à leur na-
rel, & on nous aſſûre que la langue
ont il ſe ſervit étoit l'Hebraïque. On
t des choſes conſidérables & bien tour-
es ſur le mariage d'Adam & ſur la ma-
ére dont Dieu lui forma une femme, à
oi on ajoûte pluſieurs autres réfle-
ons ſur l'Empire du monde que Dieu
ır donna, & ſur quelques autres choſes.
Il ſeroit à ſouhaiter que † l'Auteur por-
t ſa Philoſophie Cartéſienne juſques à
Hiſtoire de la tentation. Il trouveroit
une matiére bien feconde, & qui peut
ſſi utilement occuper les veilles d'un
ilоſophe que celles d'un Théologien.
y ſongera. Sa netteté ſoit à penſer ſoit
'exprimer eſt fort propre à introduire
ns l'eſprit les veritez difficiles.

AR-

† C'eſt un Miniſtre Refugié de la repartition d'Amſterdam. Il ſe nomme M. Barin.

ARTICLE III.

Tuba pacis ad universas dissidentes in Occidente Ecclesias, seu discursus Theologicus de unione Ecclesiarum Romanæ & Protestantium, nec non amica compositione Controversiarum fidei inter hosce cœtus, &c. per Mathæum Prætorium Memela Prussum. C'est à dire, *La Trompette de la paix ou discours Théologique sur la réünion de l'Eglise Romaine & des Protestans.* Coloniæ apud Joannem Pauli 1685. in 4.

L'Auteur de ce livre nous assûre qu'il est de la Confession d'Ausbourg; & même Ministre à Nibbudz dans la Prusse Ducale, ce qui n'a pas empêché le Roy de Pologne de l'honorer depuis peu du tître d'Historiographe & de Secretaire. Il le méritoit assûrément par l'inclination qu'il témoigne à la Catholocité, d'une maniére si visible qu'il y a bien des Moines à Paris qui n'en riroient pas au Pape d'un stile plus flat que celui dont il se sert dans sa lettre à Innocent XI. en a écrit aussi de fort vigeantes à l'Empereur, au Roy de Pologne, au Roy de France, au Roy d'Angleterre

Roy de Dannemarc, au Roy de Suéde, aux Electeurs & aux Princes de l'Empire, & en particulier aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & aux Villes Imperiales. Outre cela il adreſſe une exhortation fort vive à toutes les Communions de l'Occident, & ſon but dans toutes ces lettres n'eſt que de porter le monde à ſe réünir dans un même corps de Religion. Voici ce qu'il dit aprés avoir fait tant d'Epitres Dédicatoires.

Il ſuppoſe que toutes les Sectes Occidentales du Chriſtianiſme demeurent d'accord qu'il y a une Egliſe Sainte, Catholique & Apoſtolique répanduë viſiblement par tout le monde; & hors de laquelle il n'y a point de Salut; Que c'eſt un attentat inſupportable que de rompre l'unité de cette Egliſe; Qu'il n'y a rien de plus agréable à Dieu que le maintien ou le rétabliſſement de cette unité; Que cette unité conſiſte dans l'unité de la Foi, & cette Foi dans le Symbole des Apôtres entendu non pas ſelon le ſens particulier de quelques Docteurs, mais ſelon celui de l'Egliſe Univerſelle répanduë par tout le monde, & principalement ſelon celui des anciens Peres; Qu'il n'eſt point permis d'adopter un dogme contraire à toute

l'an-

Heretiques donnent lieu à de nouveaux mots, qui expliquent plus distinctement les anciens dogmes; Que ceux qui rejettent l'autorité de l'Eglise à l'égard de ces nouvelles explications des anciens dogmes rejettent par là une partie du symbole de la foi. En supposant de cette façon que tous les Chrétiens d'Occident conviennent de ces principes, il ne laisse pas d'avoüer qu'il y a une grande division entre l'Eglise Romaine & les Protestans, mais il soûtient qu'il est possible de les réünir ensemble, & qu'il est du devoir d'une bonne ame d'en chercher tous les moyens; & là-dessus il fait l'éloge de l'Eglise Romaine tout comme s'il aspiroit au Chapeau de Cardinal. Il ajoûte à tout cela une description lamentable des malheurs du Schisme, & il soûtient qu'on ne le sçauroit excuser ni par la corruption des mœurs de l'Eglise Catholique, ni par les erreurs où elle seroit tombée soit à l'égard des cérémonies, soit à l'égard des points non fondamentaux, soit même à l'égard des articles fondamentaux pourvû qu'elle ne les ruïne que par conséquence. n'est point chiche d[e] cela, en suite de qu[oi] il établit cet[te] me, que *chaque Ch[rétien]* est obligé

ſoûmettre à tout ce qui a été définidans un Concile Oecuménique, & que dans les diſputes ſur le ſens de la parole de Dieu il faut préférer à tout autre ſens celui de l'Egliſe Univerſelle. Il dit auſſi que pour connoître le ſens de l'Egliſe Univerſelle il ne faut que s'informer ou de ce qui a été décidé dans les Conciles Oecuméniques, ou de l'opinion générale des Peres, & que c'eſt là où les fidéles trouveront ce qu'il leur faut. Il rapporte ſur ce ſujet de grands & vaſtes paſſages d'un livre de Vincent de Lerins qui nous a fourni la matiére du 7. article du dernier mois de Septembre. Voilà qui va bien juſques ici pour Meſſieurs de l'Egliſe Romaine, mais quand peu aprés il dit que les Controverſes qui ont donné lieu au Schiſme n'ont pas été définies par un Concile Univerſel, il ne marche plus de droit pied ſelon leurs idées. Quoi qu'il en ſoit il prétend que les Conciles de Conſtance, de Bâle, de Florence, & de Trente, ne ſont pas Oecuméniques, car, dit-il, les 2. premiers ne ſont pas univerſellement reçûs dans la Communion de Rome, le 3. ne regarde que la réünion des Grecs avec les Latins, & le 4. n'a pas été compoſé des Députez de chaque parti conteſtant. C'eſt pourquoi, ajoûte-t-il, la réünion

ıe ſe peut bien faire que par de bonnes Conferences où les matiéres ſoient neurement & paiſiblement remiſes ſur e tapis. Remarquons bien qu'en parlant ainſi il dit moins ce qu'il penſe en particulier, que ce que penſent les Proteſtans, car peu aprés il redonne au Concile de Trente tout ce qu'on diroit qu'il lui a ôté. Il parle de pluſieurs Auteurs qui ont écrit ſur la réünion, & de pluſieurs Princes qui ont fait tenir des Conferences pour cela, & il dit même qu'il y a preſentement un Commiſſaire Apoſtolique en Pologne nommé *Hackius* qui s'érige en grand *Conciliateur*. Aſſûrément ſi tous les hommes étoient d'auſſi bonne compoſition que M. Pretorius le Chriſtianiſme ſeroit bien-tôt une ſeule maſſe. Il conſent de fort bon cœur que s'il ſe tient un Concile pour la réünion des Chrêtiens le Pape en ſoit le Préſident. Les préliminaires de cette grande Négociation deſquels il nous donne le plan ſont fort judicieux, mais la difficulté ſeroit de faire obſerver les conditions qu'il exige de tous ceux qui entreroient en conference, puis qu'il voudroit entre autres choſes qu'on n'y apportât aucun préjugé ni aucune partialité.

Les Lecteurs ne ſeroient pas ſatisfaits

de

de lui s'il ne fournissoit qu'un plan vague de ce qu'il jugeroit nécessaire, il a donc crû qu'il faloit marquer quelque chose de précis, c'est à dire, un modéle particulier de décisions sur 14 matiéres controversées. Or voici comment il voudroit que l'on décidât la controverse de la suffisance de l'Ecriture. Il voudroit que pour trouver un milieu entre ceux qui affirment que l'Ecriture est le seul Juge des Controverses & la seule régle de la foi, & ceux qui le nient, on prononçât qu'elle est tout cela entendue & expliquée selon le sens de l'Eglise Universelle. Pour concilier le dogme de la certitude du salut avec celui de l'incertitude il voudroit que l'on décidât que les fidéles peuvent être assurez de leur salut conditionnellement c'est à dire, pourvû qu'ils obéissent à Dieu, mais non pas absolument. Pour le retranchement de la coupe, il conseille ce milieu, qu'on la donnât à ceux qui la souhaiteroient, & que ceux qui ne la voudroient pas, communiassent sous la seule espéce du pain. On peut dire avec sa permission que presque toûjours le milieu qu'il prend n'est autre chose que la pure doctrine des Catholiques Romains. Il dit sans aucun déguisement dans le dernier chapitre de son livre qu'il

choſes preſque auſſi fortes que celles que pourroit dire un Profés du 4. vœu. C'eſt donc une étrange ſorte de Médiateur & trés-incapable de réüſſir. Il écrit plûtôt en *Converriſſeur*, qu'en arbitre.

Mais quand même il auroit pris d'autres meſures il ne devroit pas attendre un bon ſuccés de ſon entrepriſe. C'eſt bien la plus grande Chimére du monde que de s'amuſer à réünir des Religions, c'eſt chercher la pierre philoſophale, ou la quadrature du cercle. On ne s'étonneroit pas s'il étoit vrai comme le bruit en a couru que M. de Turenne qui avoit paſſé toute ſa vie dans les armes, eût donné dans ces ſortes de projets, mais il eſt fort étrange que des Docteurs qui devroient avoir médité ſur la nature des choſes ayent été coiffez de l'eſperance d'accorder amiablement les Religions. Et dequoi leur ſert leur étude s'ils ignorent que la Religion qui originairement doit être un principe de concorde eſt un principe de querelle, un levain qui aigrit & qui fomente l'antipathie? Y a-t-il rien qui rende homme plus feroche, plus impitoyable, & plus à un autre homme que le faux qu'il conçoit contre une autre

gion, & ce zele ne ſuffit-il pas pour faire faire mille malhonnêtetez à des gens qui auroient été ſans cela les plus honnêtes du monde? Pour peu que l'on ait de diſpoſition à être malhonnête homme, il ne faut que cela pour nous achever. Outre cette raiſon générale il y en a une particuliére qui rend impoſſible la réünion des Catholiques & des Proteſtans, c'eſt que l'Egliſe Romaine ne peut rien ſacrifier au bien de la paix, car ſi on lui offroit de rentrer dans ſon giron pourvû ſeulement qu'elle reconnût que la coupe a été ôtée au peuple ſans des raiſons fort valables elle ſeroit obligée de refuſer l'offre, quoi qu'en faveur de la preſcription on conſentit volontiers à ne pas communier ſous les 2. eſpeces. Et ce conſentement de l'Egliſe Univerſelle par lequel on voudroit que l'on expliquât l'Ecriture, où le trouveroit-on? N'auroit-on pas plûtôt trouvé la Pierre Philoſophale?

Voilà de quoi contenter ceux qui ſouhaitent qu'au moins quelquefois nous donnions nôtre jugement ſur les matiéres qui ſont traitées dans les livres dont nous parlons.

AR-

divertir les
†A Mayence chez Jean
le Blanc. 1685. & ſe trouvent à la
Haye chez Arnout Leers & ailleurs 2.
vol. in 12.

L'Auteur de ce livre va nous tenir un
langage bien contraire à celui du
miſtre de Pruſſe que l'on vient d'en-
dre dans l'article précedent. Ce Mi-
re ſe figure que l'on pourroit accor-
les Sectes Occidentales du Chriſtia-
ne ; & il en propoſe même des
er s; mais on nous dit ici que cela eſt
oſſible, & que tous les expédiens que
pourroit prendre ſont mal propres à
réuſſir un pareil Ouvrage. Il y aura
le Lecteurs dans le parti Proteſtant
e trouvent incomparablement plus
nnable ce dernier avis que le pre-
, & il ſemble même que le Mini-
e Pruſſe ſe ſoit fort à con-
mps, puis que ...

Auteur de ces Dialo...
t les reflexions ſu...
eaux (V. Nouv. ...
t.) & ſur les A...
Nov. 1685. a...

...les eſt le même ...
...l'expoſition ...
...ſept. 1685. ...
...des du Clergé ...
...s du car.)

Traité de paix entre le parti Romain & l'autre, il a choisi une conjoncture où les Protestans sont dans la derniére irritation par toute l'Europe contre le parti Catholique; à cause que les Réfugiez de France répandus par tout ne cessent de dire & par écrit & de vive voix qu'on leur a fait souffrir les choses les plus indignes. Ils se plaignent qu'ils ont essuié pendant 20. ans une infinité de chicanes pleines de mauvaise foi & d'injustice qui se sont enfin terminées par les violences les plus effrenées du soldat, sans qu'il y ait eu autre moien de se dérober à leur brutale insolence que d'abjurer sa Religion, ou de s'exposer à la peine des Galéres en se sauvant à travers une infinité d'obstacles. Soit qu'ils disent vrai, soit qu'ils disent faux, ils ne manquent gueres de persuader ceux de leur parti, tant est grande la disposition qui se trouve dans l'une des deux Religions à croire le mal que l'on dit de l'autre. Cette disposition va si loin qu'elle porte les Docteurs de chaque parti à croire généralement parlant qu'il n'y a ni de l'esprit ni de la science dans le parti opposé. Le dernier livre de M. Simon est une fidele image du jugement que l'on fait de la capacité des Ministres dans la Communion Romaine. C'est qu'ils ne sont

que

uillons qui n'ont gueres de bon ſens, que de petits Grammairiens en fait de langues Orientales. M. le Févre Docteur de Sorbonne nous apprend qu'ayant voulu repreſenter un jour qu'il n'étoit nullement croiable que les Miniſtres cruſſent certaines choſes contradictoires que M. Arnaud leur imputoit, on lui repondit *qu'il étoit trop bon de ſuppoſer que les Miniſtres fuſſent des gens raiſonnables, qu'il avoit tort de les faire raiſonner juſte, qu'il n'y avoit nulle ſuite dans leurs dogmes & qu'ils s'étourdiſſoient eux-mêmes pour ne pas reconnoître les contradictions où leurs erreurs les précipitent à tous momens.* Voilà ce que penſent d'eux la plûpart de leurs Adverſaires, c'eſt qu'il n'y a qu'ignorance & qu'entêtement dans leur fait. Mais les Miniſtres ne font pas un jugement plus avantageux du Clergé Romain, puis qu'en général ils croient que ſa ſcience eſt peu de choſe & qu'il n'aime ſa Religion qu'à cauſe qu'elle lui procure mille plaiſirs temporels; & que s'il s'empreſſe à faire des convertis, ce n'eſt point par un principe de charité, mais afin de ſatisfaire ſa bile, & de délivrer bien-tôt d'un ennemi devant lequel on n'oſe pas ſe

ſe permettre tous les relâchemens qu'on ſouhaiteroit. N'eſt-ce pas une choſe étrange que de part & d'autre on ſoit ſi mal diſpoſé à juger charitablement? Si l'un des partis étoit Payen, il ne faut pas douter que l'autre ne lui donnât plus de loüanges, car qui ſe fait un ſcrupule de convenir du ſçavoir, de l'eſprit & de l'honnêteté des grands hommes du Paganiſme? Mais laiſſant là ces moralitez revenons à Photin & à Irenée.

L'Auteur aiant établi dans ſon 1. Dialogue que la diverſité de Religions quelque grand mal qu'elle puiſſe être, eſt pourtant un moindre mal que l'abandon de la verité, ſoûtient dans le ſecond que le projet de réünir les Proteſtans & les Catholiques ne peut tendre qu'à la ruine des Proteſtans. La raiſon qu'il en allegue eſt que l'eſprit perpetuel & univerſel de la Communion de Rome va à ne ſouffrir aucune autre Religion, & qu'ainſi tout ce qu'elle fait ne ſe rapporte qu'à ce but là; qu'auſſi la France animée de cette maxime ne ſe vit pas plûtôt hors d'affaire avec l'Eſpagne par la paix des Pirenées, qu'elle ſongea à détruire les Proteſtans, & qu'entre autres machines elle eſſaia pour les mieux tromper celle de la réünion. Il ajoûte qu'on

qu'on avoit déja corrompu quelques Miniſtres pour leur en faire ſigner le Projet, mais que les Synodes du Languedoc ayant éventé la mine l'an 1661. on ſuſpendit cette affaire pour la reprendre dix ans aprés; qu'alors elle ne fut pas moins vigoureuſement repouſſée par les Synodes de la même Province & par celui de l'Iſle de France, & que cela fut cauſe que le Clergé prit d'autres meſures pour ruïner les Réformez. Il montre aprés cela dans le 3. Dialogue qu'il eſt impoſſible de réünir les Catholiques & les Proteſtans, il le montre, dis-je, non ſeulement par les tentatives pour cette réünion là & pour d'autres qui ſembloient encore plus aiſées, mais auſſi par l'examen des deux voies qu'il croit les ſeules qu'on puiſſe emploier à cette grande pacification. Ces deux voies ſont les Conferences & les Conciles. Il fait voir l'inutilité des Conferences particuliéres & il remarque qu'il étoit preſque ridicule d'en propoſer à ceux de la Religion depuis l'Arreſt qui défendoit aux Catholiques de ſe faire Proteſtans, car le moien qu'un homme s'engage à une diſpute lors qu'il eſt fort aſſûré qu'au cas qu'il confonde ſon Adverſaire, on ne laiſſera pas de demeurer dans le parti confondu? Pour ce qui eſt

des Conferences générales l'Auteur montre dans ſon 4. Dialogue par l'exemple de celles de Carthage entre les Catholiques & les Donatiſtes, ou entre les Arriens & les Catholiques & par quelques autres exemples plus modernes, qu'elles n'ont jamais ſervi qu'à l'oppreſſion de ceux qui n'avoient pas le monde de leur côté. Il marque en particulier les raiſons qui à ſon avis empêcheroient que preſentement elles ne fuſſent de quelque uſage. La plus forte eſt que pendant qu'on ſe croira infaillible on ne voudra démordre d'aucune déciſion, & qu'on viendra à la diſpute avec un ſerment ſolemnel de ne ſe rendre jamais aux raiſons de ſon Adverſaire, & de les prendre toutes pour des Sophiſmes. Cette ſeule remarque ſuffit pour faire traiter de viſionnaires tous ceux qui ont cru poſſible la réünion des deux Religions autrement que par la ſignature totale du Formulaire que Mrs. du Clergé preſentent à leurs Convertis. On fait voir en ſuite par pluſieurs exemples dans le 5. & dans le 6. Dialogues l'inutilité des Conciles à réünir des Religions, & l'impoſſibilité de tenir en France un Concile National tel qu'il le faudroit pour pacifier les 2 partis. On fait des réflexions ſur le projet du Primat de

* Croa-

*Croatie, & on pose 12. conditions pour un Concile veritablement capable de réünir les Chrétiens. Voilà le précis de la 1. partie de cet Ouvrage, passons à la 2. qui est composée aussi de 6. Dialogues.

Le 1. parle de 4. sortes de gens qui se mêlent de la réünion. Les premiers sont les *Esprits forts*, qui prétendent que tous les Chrêtiens doivent former une même Communion sans se mettre en peine des matiéres controversées, ni vouloir priver personne de la liberté d'en croire ce qu'il lui plaira. Les seconds déguisent la créance de l'Eglise Romaine afin de persuader aux Protestans qu'elle n'est pas aussi affreuse que les Ministres la dépeignent. Les troisiémes voudroient que chaque parti se réformât & que des piéces qui resteroient de bonnes à l'un & à l'autre, on en fît un troisiéme. Enfin les derniers sont Messieurs les Convertisseurs qui prétendent que les Protestans doivent se réünir à l'Eglise par une abjuration universelle des dogmes qu'elle condamne. Voilà donc 4. voies de réünion, celle de *tolerance*, celle d'*exposition*, celle de *relâchement*, & celle de *conversion*. On montre dans le 2. Dialogue la nullité de la premiére, entre autres

*Nouv. de Février 1684.

tres raiſons, parce que toute Egliſe qui ſe glorifie d'être infaillible & qui a décidé un nombre infini de choſes s'eſt tellement lié les mains qu'elle ne peut plus avoir aucune condeſcendance pour les Proteſtans. On ajoûte que ſi elle pouvoit accorder une telle condeſcendance avec ſes principes, les Proteſtans ne pourroient pas faire le même en ſa faveur, & ainſi l'affaire manquera toûjours de part ou d'autre. On examine dans le 5. Dialogue la voie *d'expoſition*; & comme M. de Meaux lui a donné un tour delicat, & dont il a été parlé autant ou plus que d'aucun livre qui ait jamais paru en France, on s'applique avec ſoin à développer tout ce myſtére. On recherche s'il eſt vrai que ce livre là ait ſervi à la converſion de beaucoup de gens & en particulier à celle de M. Brueys & à celle de M. Ranchin Conſeiller au Parlement de Toulouſe. On produit une lettre de ce dernier qui montre manifeſtement qu'il n'a point changé de Religion pour avoir craint d'être damné s'il n'en changeoit pas, mais parce qu'il a eſpéré qu'encore qu'il en changeât il ne laiſſeroit pas de ſe ſauver ce qui eſt une des plus grandes Héréſies du monde ſelon les principes de Meſſieurs les Catholiques, & par conſéquent s'il eſt vrai que M. Ranchin

chin ſe ſoit converti avec de tels ſentimens, il a trompé cruellement l'Egliſe Romaine. C'eſt à lui à voir s'il vaudra mieux qu'il s'inſcrive en faux contre cette lettre que de dire avec Ciceron qu'on viole les loix ſacrées de la ſociété civile, quand on allegue contre un homme ce qu'il a écrit en confidence à ſes bons amis.

L'Auteur aiant fait un petit commentaire ſur la lettre de ce Conſeiller, montre dans ſon 4. Dialogue que la voie de *relâchement* eſt nulle, & parle d'une lettre de quelques Proteſtans pacifiques qui fut réimprimée à Paris & debitée ſous le manteau pendant la derniére Aſſemblée du Clergé. Dans le 5. Dialogue en examinant la voie de *converſion* il recherche s'il eſt permis d'y emploier les peines & les récompenſes, & ſur cela il prend à partie M. l'Abbé de la Roque qui s'eſt hautement déclaré dans ſon Journal du 16. Avril 1685. pour ceux qui emploient la violence à la converſion des Hérétiques. Il ne s'eſt pas contenté de ſe déclarer pour une opinion qu'on peut appeller la maladie invétérée du monde, & qu'il ne pouvoit pas bonnement abandonner dans le temps où nous vivons, il nous renvoie auſſi à l'autorité de Saint

Auguſtin qui a ſoûtenu avec beaucoup d'eſprit & d'éloquence ce même ſentiment. C'eſt ce qui a obligé l'Auteur à s'étendre ſur cela, & à oppoſer à l'autorité de S. Auguſtin celle de Jeſus Chriſt, celle des Apôtres, celle de la primitive Egliſe, & celle de S. Athanaſe & de S. Hilaire. Il la confirme par des raiſons, & par la réfutation des avantages apparens qui reviennent à la bonne cauſe lors qu'elle fait des Proſelytes l'épée à la main. Aprés quoi il examine dans ſon 6. Dialogue les paſſages de l'Ecriture *contrain-les d'entrer, &c.* & les raiſons dont on s'eſt ſervi dans le Journal du 16. Avril; il nous donne auſſi un court abregé de l'Hiſtoire des Donatiſtes, & il tâche de faire voir que S. Auguſtin s'eſt retracté là par un foible préjugé, & que les Proteſtans de France ne peuvent être traitez juſtement de la maniére qu'on traita les Donatiſtes: Voilà les principales choſes qui ſont contenuës dans cet Ouvrage où l'on peut dire ſans flater l'Auteur, qu'il régne beaucoup de bon ſens & de netteté d'eſprit.

S'il avoit fait ces Dialogues un peu plus tard, il auroit parlé ſans doute de la révocation de l'Edit de Nantes, qui a été à ce qu'on dit le dernier Ouvra-

rage de M. le Tellier un des hommes du monde dont la longue vie a été la plus glorieuse dans la Robe. & dont la Charge de Chancelier a été remplie par un sujet d'un mérite rare & d'une expérience consommée, sçavoir par M. Boucherat. Il ne faut pas douter que ceux qui feront l'Oraison funébre, ou quelque autre Eloge de M. le Tellier ne lui appliquent la pensée de Pline le Jeune touchant Nerva qui mourut aussi-tôt aprés qu'il eût adopté Trajan *hunc Dii celo vindicaverunt ne quid post illud divinum & immortale factum mortale faceret. Les Dieux l'ont transporté au Ciel afin qu'aprés cette action divine & immortelle il ne fit rien de mortel.* On lui a déja appliqué ces paroles du Cantique de Simeon *Nunc dimittis servum tuum ;* comme si c'étoit autant pour lui d'avoir vû casser l'Edit de Nantes qu'à Simeon d'avoir tenu le Messie. L'Auteur auroit aussi parlé infailliblement de toutes ces missions militaires, de tous ces logemens de Dragons qui font tant de bruit dans nos Gazettes, & dans la bouche de tous nos Réfugiez, & qui causent un si grand *remu-ménage* dans les lieux mêmes Septentrionaux par des Collectes, par des Colonies, par des manufactures, par des réglemens de privileges, &c. On s'é-

tonne de cette conduite de la France dans tous les païs Proteſtans, mais cela fait voir que ceux qui ont appellé l'homme *un animal de gloire* euſſent mieux fait de l'appeller *un animal d'admiration*, car il admire juſqu'aux choſes les plus communes. Quand tout ce qu'on dit ſeroit vrai, ce ne ſeroit pas une matiére de ſurpriſe. Voilà bien dequoi s'étonner que de voir qu'un Roiaume Catholique emploie la violence contre une autre Religion! Qu'on liſe ce que M. Burnet remarque pour excuſer la Reine Marie; qu'on parcoure l'Hiſtoire des ſiécles paſſez, qu'on rappelle ſeulement le ſouvenir de ce qui s'eſt fait en Allemagne, en Pologne & en Hongrie depuis 60, 30, 20 ans, & on verra que ce qu'on admire aujourd'hui n'eſt qu'une affaire d'habitude. Il faut trouver bon que chaque choſe agiſſe ſelon ſes principes & ſe mette dans ſon état naturel. Or il eſt ſeur que la tolerance eſt un état contre nature à l'égard des Catholiques, S'il faloit admirer ici quelque choſe ce ſeroit le ſilence de leurs Relations. On ne voit pas que leurs Ecrivains diſent mot de ces logemens de gens de guerre. Pour dire les choſes comme elles ſont, cela rend un peu ſuſpectes de fauſſeté auprés de certaines

taines gens les Relations Huguenotes, car, dit-on, s'il étoit vrai que les ſoldats commiſſent tant de violences, les Auteurs François ne le diſſimuleroient pas, puiſqu'ils avoüent hautement qu'il eſt conforme à la piété des plus religieux Empereurs, à l'eſprit de l'Evangile & à la doctrine du grand Auguſtin de contraindre d'entrer par la rigueur des châtimens temporels ceux qui ne veulent pas ſe convertir de bonne grace. Il paroit un livre à Paris depuis peu intitulé *Conformité de la conduite de l'Egliſe de France pour ramener les Proteſtans avec celle de l'Egliſe d'Affrique pour ramener les* † *Donatiſtes à la foi Catholique*, qui avouë peut-être de bonne foi l'affaire des logemens à diſcretion.

ARTICLE V.

Réflexions ſur un Chapitre de Theophraſte par J. du Rondel à Monſieur ****
A Amſterdam chez Abraham Wolfgang 1685. in 12.

Il

† On a vû ce livre depuis: ce n'eſt que 2. lettres de S. Auguſtin de la traduction de M. du Bois, accompagnées d'une Preface qui n'avouë rien de particulier.

IL n'y a gueres de gens qui ayent mieux réüſſi que Theophraſte à caractériſer les defauts de l'homme. Ce qu'il a dit ſur le caractere des ſuperſtitieux n'eſt pas un de ſes moindres endroits, puis que M. du Rondel dont le bon goût eſt ſi connu l'a préféré à tous les autres pour en faire le ſujet des Réflexions qu'il nous donne ici. Il recherche d'abord d'où a pû venir que Theophraſte à l'âge de 80. ans, & aprés avoir édifié tout le monde par ſa ſage & par ſa pieuſe conduite, a tourné en ridicule la Religion des Atheniens. Il en propoſe pluſieurs cauſes à la maniére de ceux qui expliquent un problême, c'eſt à dire, qu'il les propoſe ſans y fixer ſon Lecteur, & ſans les garantir poſitivement pour veritables, mais quoi qu'il ne les propoſe qu'en forme d'interrogation, & pour égaier ſon ſujet, il ne laiſſe pas de nous y fournir des idées fort ſçavantes, & qui à les bien prendre dans toute leur étenduë ſoit pour le ſens, ſoit pour l'expreſſion renferment quelque choſe de grand & d'original. Tel eſt ce qu'il dit que peut-être *un excés de Philoſophie, une ſaillie de la raiſon, & un élans de la vertu heroïque a fait dire à Theophraſte que pour être ſage il ne faloit*

avoir

avoir aucune crainte des Dieux, & ſur cela il nous apprend que les anciens diviſoient les hommes en trois claſſes, la premiére pour ceux qui n'avoient dépoüillé que certains défauts; la ſeconde pour ceux qui n'avoient plus de vices ni de paſſions, mais qui pouvoient y retomber; la troiſiéme pour ceux qui étoient tellement confirmez dans la vertu *qu'ils étoient inébranlables aux flots des paſſions, & aux ſecouſſes de la fortune*. Or ſelon Sénéque quand on étoit arrivé à cette derniére claſſe on ne craignoit plus les Dieux. Et en effet comme il eſt de l'eſſence de Dieu d'aimer le bien, toute perſonne qui ſe ſentiroit inébranlable dans la poſſeſſion de la vertu, devroit être ſans aucune crainte, & n'avoir pour la divinité que des ſentimens d'eſtime & d'amour. On ne ſçauroit nier que Sénéque n'ait raiſonné là conſéquemment Mais s'il paroit que l'Auteur nous laiſſe la liberté de croire ce qu'il nous plaira ſur les raiſons qu'il apporte de la conduite de Theophraſte, il ne paroit pas le faire ſur le ſoupçon d'impiété qu'on voudroit former contre ce grand Philoſophe, car il l'en juſtifie fort exactement. Il nous dit qu'un Eumolpide qui ſe nommoit Agonidés l'aiant tiré

en

en cauſe pour matiére de Religion penſa *être condamné lui-même au ſupplice de l'impiété.* Aprés cela il nous rapporte un fort beau paſſage de Theophraſte dont on ne voit qu'un trait dans Simplicius; & qu'il dit lui avoir été communiqué par un *Gentilhomme Italien qui ſe diſoit parent du fameux Comte de Pagan.* Ce Gentilhomme proteſtoit que ce paſſage avoit été trouvé dans certaines lettres de Philelphe & que le bon homme Palingene en avoit fait une paraphraſe en vers pour un Prince de la Maiſon d'Eſte. Theophraſte ſoûtient doctement dans ces paroles que la connoiſſance que nous avons de Dieu ne vient pas de la tradition, mais que c'eſt une des *Notions innées de Cleanthe*, & ſur cela M. du Rondel établit par des raiſons de Chronologie que Cleanthe a pû être cité par cet autre Philoſophe. Il conclût que celui-ci en décriant la ſuperſtition n'a point eu en vûë d'attaquer la Religion des Atheniens, qui étoit une choſe de grand uſage dans la République, mais qu'il a voulu ſeulement la retenir dans ſes juſtes bornes, ſur quoi il nous donne des exemples fort choiſis de ſuperſtitions plaiſantes infames, terribles, honnêtes. Aprés cela il nous explique fort éloquemment l'im-

l'impreſſion que les ſacrifices & les cérémonies du Paganiſme faiſoient ſur le peuple par rapport à l'honneur de Dieu, & à la ſuite du crime, d'où il infere qu'il y avoit *quelque choſe de bon dans la Religion des Payens.*

Il prétend que toutes les ſectes de Philoſophie ont enſeigné dans Athénes, qu'il y a un Dieu qui a ſoin de toutes choſes, & qui a fait l'Univers. Il le prouve à l'égard des Platoniciens, des Stoiciens, des Péripatéticiens & des Cyniques, en expliquant par des remarques courtes & ſinguliéres le fin de leurs dogmes. Il ſe réſerve à prouver la même choſe à l'égard des Epicuriens dans la vie d'Epicure qu'il eſt prêt de faire réimprimer plus ample & plus travaillée. Il nous aſſûre par avance qu'Epicure n'a point nié que les Dieux ne priſſent un ſoin exact du genre humain, & qu'ils ne puniſſent & ne récompenſaſſent les gens ſelon leur mérite. J'attens avec impatience la Morale de ce Philoſophe que M. des-Coutures vient de publier à Paris comme une digne ſuite de ſa traduction de Lucrece.

La digreſſion que fait M. du Rondel en faveur de la malheureuſe Lucrece qui ſe tua pour ne point ſurvivre à l'affront qu'elle avoit reçû entre fort naturellement

rellement dans ce livre. Il entreprend de répondre à une remarque de l'Auteur *des pensées diverses contre les presages des Cometes*, qui porte que la Religion des Payens n'a pas produit au milieu d'eux les exemples de vertu que l'on y admire, ce qu'il prouve à l'égard de Lucrece en disant que si elle avoit aimé la chasteté par un principe de Religion elle auroit mieux aimé abandonner sa mémoire à la calomnie, que de se soüiller dans un adultére: pour ne pas dire, poursuit-il, qu'on ne pouvoit gueres se porter à la continence par des principes de Religion lors qu'on sçavoit que les Dieux eux-mêmes étoient impudiques. M. du Rondel fait là-dessus plusieurs remarques dont la meilleure est que selon la Théologie des Payens l'homme étant composé d'ame, de corps, & d'ombre, il rendoit en mourant l'ame au Ciel, le corps à la terre, & l'ombre aux Enfers. On examinoit au Ciel ses pensées devant les Dieux: on examinoit ses actions à la terre devant les Furies: & il faloit répondre dans les Enfers & cela devant les Eumenides des bruits qui avoient couru de nous. Or *il faloit des témoins & du sang pour se purger de la calomnie & pour paroître impunement devant les Eumenides*, ou bien

bien il faloit se résoudre à une infamie qui étoit une exclusion des champs Elysées le Paradis des Payens. De sorte que Lucrece a dû par les principes de la Religion se conduire comme elle a fait. Voilà sans doute un point d'érudition trés-curieux, & qui mérite d'être plus approfondi par M. du Rondel lui-même qui en a fait apparemment la découverte, car c'est à quoi il s'attache, je veux dire à découvrir dans les recoins de l'antiquité ce que les sçavans Critiques n'y ont pas encore apercû.

Ce qu'il dit en suite est encore plus singulier. Il nous apprend qu'il a trouvé des ombres de nos plus sacrez mystéres dans le Paganisme. Il en donne des preuves à l'égard de la Trinité, de l'incarnation & de la Passion du fils de Dieu. Esculape & Promethée lui fournissent des preuves pour ces deux derniers points, je n'y touche pas afin que le lecteur aille consulter l'original avec d'autant plus de diligence. On trouvera aussi quelques observations sur les songes, à propos d'une Elegie de Jules César Scaliger sur une vision qu'il eût en dormant. Enfin on trouvera une fort bonne Critique sur cet endroit de Theophraste, & sur les sçavantes notes de Casaubon. L'Auteur dit un mot sur les.

les myſtéres de la Confrerie d'Orphée, qui fera ſouhaiter avec impatience le livre qu'il nous promet ſur cela; c'eſt un Commentaire ſur Gazæus rempli d'une rare érudition.

ARTICLE VI.

Phyſiologia nova experimentalis in qua notiones Ariſtotelis, Epicuri & Carteſii ſupplentur, errores detegunter & emendantur, atque claræ diſtinctæ & ſpeciales cauſæ præcipuorum experimentorum aliorumque phænomenon naturalium aperiuntur, ex evidentibus principiis quæ nemo antehac perſpexit & proſecutus eſt. Authore D. de Stair *Carolo* 2. *Britanniarum Regi à Conſiliis Juris & Status, nuper latinitate donata.* C'eſt à dire, *Phyſique nouvelle experimentale où l'on rectifie les Principes d'Ariſtote, d'Epicure, & de Deſcartes, &c.* Lugd. Batav. apud Cornel. Bouteſteyn 1685. in 4.

CEt Auteur qui aprés avoir exercé glorieuſement de belles charges en Ecoſſe ſa Patrie eſt venu réſider à Leyde pour philoſopher plus tranquillement.

lement, ne s'attache à aucune secte de Philoſophie, mais prenant des principales ce qu'il y trouve de meilleur il y joint ſes propres penſées & ſe fait de tout cela une méthode d'expliquer les phénoménes de la nature. Son Ouvrage eſt diviſé en pluſieurs Diſſertations.

La premiére ſert de fondement à tout le reſte, on y propoſe aprés l'explication de quelques termes généraux & de quelques machines à faire des experiences 12. principes qu'on demande permiſſion de ſuppoſer. Le 1. eſt *qu'il ne faut rien admettre dans la nature qui ne s'accorde avec la veracité; la liberté, la ſcience & la puiſſance infinie de Dieu*, d'où l'Auteur infere auſſi bien que M. Deſcartes qu'il y a des corps qui exiſtent réellement, & qu'à moins d'être aſſûré de ces perfections de Dieu on ne peut avoir aucune certitude de quoi que ce ſoit. Mais aprés avoir marché quelque temps de compagnie avec ce nouveau Philoſophe il le quitte bruſquement pour ſoûtenir que Dieu a communiqué aux créatures une activité réelle. A cela prés tous ſes axiomes peuvent paſſer pour Carteſiens, & le ſont beaucoup plus que lui. Il nous apprend pourquoi il aime mieux tenir le milieu entre Epicure & M. Deſcartes, que de s'attacher à l'un des deux.

Il

Il examine dans la 2. dissertation la nature de la matiére, & propose sur cela des notions bien considérables. Il tient que le premier état de la matiére a été un état de desunion, & qu'alors toutes ses parties étoient de vrais points mathématiques. Cela le porte à examiner les objections que l'on fait contre cette sorte d'atomes, & il faut avoüer de bonne foi qu'il se tire aisément d'affaire à l'égard des Mathématiciens, car la plûpart de leurs prétenduës démonstrations pour la divisibilité à l'infini ou prouvent trop, ou supposent l'impossible, sçavoir que toutes les lignes qui vont de la circonference d'un cercle au centre sont aussi distinctes entre elles aupres du centre que sur la circonference. Il n'y a que les raisons Physiques & Métaphysiques qui puissent solidement réfuter les atomes de Zenon & ceux d'Epicure. Quelques grands hommes trouvent les premiers plus insoûtenables que les derniers, mais d'autres jugent que s'il faloit faire chois des uns ou des autres, il vaudroit mieux s'en tenir à ceux de Zenon, comme a fait un fameux Jesuite Espagnol nommé *Arriaga*, & cela sans le correctif du célébre Cardinal de Lugo. L'Auteur ayant fait le même chois que ce Jesuite, a dû

a dû dire pour raisonner conſequemment que l'eſſence de la matiére ne conſiſte pas dans l'étenduë, mais dans l'impénétrabilité. Il ajoûte que le premier changement que Dieu a produit dans la matiére a été de compoſer par l'union de pluſieurs points, divers corpuſcules qui ſont les premiers élemens des corps ſenſibles, & qui en un mot ne different des atomes de Gaſſendi que parce qu'ils pourroient être diviſez par la toute puiſſance de Dieu, ce qu'un Gaſſendiſte ne peut avoüer de ſes atomes. Le reſte de cette ſeconde diſſertation mérite d'être bien examiné. On y combat les Carteſiens, ſurtout en ce qu'ils nient que la matiére puiſſe avoir quelques facultez actives.

La 3. diſſertation les combat encore plus ouvertement ſur l'importante matiére du mouvement & du repos. La plûpart des Philoſophes approuveront ſans doute que l'Auteur ait ſuppoſé que le mouvement eſt une choſe trop connuë d'elle-même pour avoir beſoin d'être définie, & qu'auſſi ceux qui ont voulu perdre leur temps à le définir n'ont fait que ſe rendre ridicules; mais ceux qui ayant examiné la choſe d'un autre biais ſe perſuadent qu'il n'y a rien au monde de plus difficile que de bien connoître

P. Mallebranche a prouvé la même choſe d'une maniére invincible.

La 4. Diſſertation traite des Cieux & contient des hypotheſes fort ſinguliéres, car ſi l'on en croit l'Auteur la plus grande partie de la matiére celeſte eſt encore dans le même état où Dieu la créa, c'éſt à dire, ſans aucune union entre les points indiviſibles. Mais avec cette difference qu'une partie de ces points a reçû de Dieu la force de ſe mouvoir invariablement par un cercle d'une certaine capacité & l'autre partie n'a reçû nulle détermination intérieure à aucune ſorte de mouvement. Il ajoûte que malgré leur deſunion ces points n'ont pas laiſſé de compoſer divers globes entant qu'ils ont reçû la force de ſe mouvoir pluſieurs à l'entour d'un centre commun, les uns plus prés, les autres plus loin de ce centre. Il fait en ſuite ſes obſervations ſur les 3. ſyſtêmes ordinaires, qui ſont celui de Ptolomée, celui de Copernic & celui de Tycho-Brahé, & n'en trouvant aucun à ſon goût il en propoſe un quatriéme où il met comme des piéces de rapport quelques-unes des ſuppoſitions qui ont lieu dans les trois autres. Nous ſerions trop longs ſi nous voulions, expliquer toute l'œconomie de ſon ſyſtême, c'eſt pourquoi

quoi nous renvoions le lecteur à l'Original, & nous contentons de remarquer quant à cet article que ſelon ſes hypotheſes l'Auteur donne des explications fort curieuſes des apparences des Aſtres.

La 5. Diſſertation traite d'un phénoméne trés-difficile, ſçavoir de la peſanteur & de la legéreté. L'opinion la plus probable ſur cela eſt celle des Carteſiens qui veulent que tout corps qui ſe meut en rond s'éloigne du centre autant qu'il lui eſt poſſible, & y pouſſe la matiére qui a moins de force que lui pour s'en éloigner, ce que l'on prouve par l'exemple de divers grains mêlez avec des ſetus & avec des pierres, car ſi on les meut enſemble circulairement on voit que les pierres & les grains les plus ſolides gagnent bien-tôt la circonference, pendant que les ſetus & les menus grains s'ammoncelent au milieu. Mais par là l'on prouveroit que les corps peſans devroient s'éloigner de la terre incomparablement plus que l'air. Quoi qu'il en ſoit l'Auteur ne fait aucun cas de cette doctrine de M. Deſcartes & il aime mieux recourir à ſes points indiviſibles & aux cercles qu'il croit qu'ils décrivent invariablement, ſi ce n'eſt lors qu'ils rencontrent dans l'Atmoſphere de la terre un

corps qui les empêche de tenir leur route, car il croit que ſi une partie de l'*Ether* naturellement deſtinée à tourner ſur la circonference de la terre eſt détournée de cette ligne par la rencontre d'un corps opaque, elle s'éleve & décrit un autre cercle dont la circonference eſt en quelques endroits plus prés du centre de la terre que ne l'étoit la circonference du premier cercle, dont la raiſon eſt que par l'inſtitution du Créateur chaque point de la matiére qui a reçû la force de ſe mouvoir circulairement a été condamné pour ainſi dire à ne parcourir qu'un cercle de telle grandeur, ainſi il eſt evident qu'un point de matiére qui décrivoit un cercle contigu à la ſurface de la terre, & qui eſt obligé de monter à la hauteur d'une montagne décrit néceſſairement un cercle dont quelques parties ſont moins éloignées du centre de la terre qu'aucune autre du premier cercle, or de là vient ſelon nôtre Auteur que cette matiére étherée chaſſe vers le centre les corps groſſiers qu'elle rencontre. Comme il ne nie point que ſon opinion ne ſoit ſujette à de grandes difficultez, il s'applique avec ſoin & avec beaucoup d'eſprit à les réſoudre, en ſuite de quoi il examine pluſieurs belles queſtions & pluſieurs experiences concernant l'équi-

libre

libre des liqueurs & les choſes qui empêchent ou qui aident les effets de la peſanteur. Il parle auſſi des forces de pluſieurs machines, & en explique les effets avec beaucoup de capacité.

Les Diſſertations qui ſuivent ſont pour les 4. élemens & pour leurs appartenances. L'Auteur reconnoit une matiére ſpecifique pour le feu, laquelle il prétend avoir reçû cette forme dés le commencement lors que Dieu joignit enſemble pluſieurs atomes, & il croit que cette forme ne s'altere jamais quelques changemens qui arrivent dans la nature, ainſi il n'a garde de croire avec les Carteſiens que la chaleur & la lumiére ſont de l'eſſence du feu. Il explique fort au long ſelon ſes principes les phénoménes de cet Element, & n'oublie pas les Phoſphores qui font tant de bruit depuis peu d'années. A l'égard de la lumiére il réfute avec beaucoup de force les Péripatéticiens & les Epicuriens, & quoi qu'il n'embraſſe pas tout à fait le ſentiment de M. Deſcartes, il croit néanmoins auſſi bien que lui que la lumiére ne ſe répand pas par un écoulement de corpuſcules, mais par des palpitations & par des élancemens du corps lumineux ſur la matiére dont il eſt environné. Il répond

à l'objection que l'on tire de ce qu'un miroir ardent qui eſt à Paris fond les métaux en plein hyver, & fortifie ſi bien la lumiére d'une torche qu'on y peut lire à la diſtance de 500. pas. Il y a quelque apparence qu'il parle du miroir du Sr. Villette, car celui de M. de la Garouſte Gentilhomme du Querci demeurant à S. Cyre dans la Vicomté de Turenne, eſt trop nouveau pour que M. de Stair en ait eu quelque connoiſſance lors qu'il a écrit ſon livre. Ce nouveau miroir eſt le plus grand en ſon genre qui ait encore paru. Il a 5. pieds & 1. pouce de diametre, ſes effets ſont admirables a proportion, & il eſt d'un poli ſurprenant. Il a été mis à l'Obſervatoire. On aſſure que celui qui l'a fait n'en avoit jamais vû aucun. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on réfutât un Phyſicien † de Paris qui avança dans un petit Traité de la compoſition des mixtes que la lumiére eſt une ſubſtance qui n'eſt ni eſprit ni corps. Il lui attribuë une infinité d'effets, & preſque autant que celui qui publia l'année paſſée dans le même lieu *des Eſſais de Phyſique prouvez par l'experience & confirmez par l'Ecriture ſainte. 2. vol. in* 12. dans leſquels il admet pour les 3. principes

† C'eſt M. du Clos.

cipes de tous les corps l'eau, l'eſprit de l'eau (qu'il dit être une ſubſtance qui tient le milieu entre la matiére & les purs eſprits) & la lumiére. M. de Stair ne le trouveroit pas fort éloigné de ſes principes à l'égard de certaines choſes. Mais achevons l'Extrait de ſon livre.

Aprés avoir expliqué le chaud & le froid il examine l'eſſence de l'eau dans ſa 9. Diſſertation. Il y ſoûtient que l'eau eſt doüée d'un peu d'élaſticité; que la meilleure maniére d'expliquer le flux & le reflux de la mer eſt celle de M. Deſcartes; & que pluſieurs fontaines tirent leur origine de la mer, & non pas des eaux de pluie, & des neiges fonduës comme le ſoûtient d'une maniére nouvelle & ingenieuſe l'un de Meſſieurs Perrault dans un Traité qu'il publia à Paris il y a 10. ans. L'Auteur nous dit quelque choſe de nouveau ſur cette importante matiére puis qu'il croit que l'eau de la mer s'éleve à 30. pieds de hauteur dans certains pores de la terre où il n'y a que de la matiére ſubtile, & que s'écoulant de cette hauteur dans des réſervoirs ſoûterrains elle peut encore par la même vertu de l'équilibre s'élever à 30. autres pieds de hauteur par des pores où il n'y ait aucune matiére

peſante. Ainſi d'étage en étage & avec le ſecours des feux ſoûterrains qui procureront l'évaporation lors qu'il ſera néceſſaire, on menera l'eau auſſi haut que l'on voudra, & il eſt certain qu'elle monte 30. pieds dans un faiſſeau de bâtons que l'on range de telle ſorte que l'air ne peut pas avoir de place entre eux. On verra ici bien d'autres choſes curieuſes ſur les fontaiues, ſur les huiles, ſur les ſels, ſur les eſprits ſpecifiques, ſur les écoulemens magnetiques, &c. mais ſur tout on verra des remarques & des experiences trés-belles dans la Diſſertation 19. qui traite fort amplement des propriétez de l'air. C'eſt là qu'on donne la raiſon des Phénoménes de la machine du vuide, & entre autres de la ſuſpenſion du Mercure à 5. ou 6. pieds. L'Auteur ne s'en tenant pas à l'explication que M. l'Abbé Colbert à preſent Coadjuteur de Roüen en a donnée dans le Cours de Philoſophie qu'il a enſeigné avec tant d'applaudiſſement au College de Bourgogne, a ſuppoſé que les parties ignées qui ſe détachent du Mercure pendant qu'il eſt delivré de la compreſſion de l'air laiſſent dans les autres une diſpoſition à s'entrelaſſer qui fait qu'elles s'engagent dans les petites cavitez du tuyau, & qu'étant

ſoû-

ſoûtenuës par tous ces appuis, & par leur enchaînement elles ne tombent pas ſi on ne leur donne quelque ſecouſſe. En traitant du vuide proprement dit il faut de fort grands efforts tant pour en montrer la poſſibilité que pour en réfuter lexiſtence. Mais il ne trouvera pas mauvais, je m'aſſure, qu'on lui diſe qu'il lui reſte bien des choſes à remarquer pour bien répondre aux raiſons de ceux qui diſent que l'eſpace eſt néceſſairement une ſubſtance trés-réelle, & que trois points mathématiques ne ſcauroient faire une plus grande étenduë qu'un, a moins que celui du milieu n'ait une partie qui touche le premier, & une partie qui ne le touche pas. Or ſi cela étoit ces points là ne ſeroient pas indiviſibles, car il eſt évident que tout ſujet dont on vérifie en même temps deux termes contradictoires eſt compoſé de deux parties diſtinctes réellement. Cela eſt ſi fort qu'on peut défier tous les Gaſſendiſtes & tous les Spinoſiſtes joints enſemble d'y répondre jamais rien qui vaille, ainſi la ſuppoſition des parties diviſibles à l'infini quelque environnée qu'elle ſoit de difficultez abîmantes eſt la moins embaraſſée de toutes. Peut-être que *la nouvelle ſcience de l'infini* inventée & démontrée par M. Cluver

de la Société Roiale d'Angleterre nous ſervira de beaucoup pour nous tirer de ces embaras. C'eſt une maniére admirable de conſtruire des idées pour comprendre l'infini. Les plus grands myſteres de la nature, & les plus difficiles problêmes des Mathématiques, comme la quadrature du cercle, & la dimenſion de toutes ſortes de lignes & figures courbes tirent leur perfection de cette méthode. La Société Roiale en fait imprimer la Relation à Oxford, nous en parlerons un jour Il faudra dire deſormais que rien n'eſt impoſſible à l'eſprit de l'homme puiſqu'il ſe rend maître de l'infini, & qu'il peut déterminer ce qui eſt ſans bornes. *Nihil mortalibus arduum eſt cœlum ipſum petimus induſtriâ.*

A propos de l'Angleterre nous dirons ici qu'il y a dans Londres un Eſpagnol nommé M. Carrera *qui a des livres extrêmement rares, & qui eſt fort curieux de ce qui ſe fait dans la République des Lettres. Il nous a écrit que l'on a trouvé à Paris dans les papiers de feu Lyſerus (Voiez ci-deſſus p. 362.) un livre qui contient les noms de tous les Polygames de ce ſiécle: & la narration des maux & des coups qu'il a ſoufferts à cauſe de ſon opinion.*

opinion. Ce pauvre homme eſpêroit apparemment de faire fortune ou par le moien des Libraires, ou par les preſens de ceux qui pouvoient avoir intérêt que ſes ſentimens fuſſent veritables, mais l'un & l'autre lui a manqué, & quelqu'un nous diſoit l'un de ces jours qu'il l'a vû à Amſterdam fort miſerable, ſe plaignant de la dureté des Libraires, & loge dans une eſpéce de Galetas où on pouvoit lui appliquer ces paroles de Juvenal quem tegula ſola tuetur à pluvia, molles ubi reddunt ova columbæ. *Je ne ſçai qui a été plus à plaindre ou lui qui n'ayant trouvé aucun patron n'a pû avoir ni feu ni lieu, ou le Poëte Terence qui ayant trouvé des patrons illuſtres n'a pas laiſſé de mourir ſans aucun chez-ſoi ni à loüage ni autrement.*

Eorum ille operâ ne domum quidem
habuit conductitiam
Saltem ut eſſet quo referret obitum domini ſervulus.

Quand nous parlâmes de ce Lyſerus nous dîmes p. 355. *que* M. Brunſmannus *Miniſtre de Coppenhaguen faiſoit un livre contre lui. Il n'y avoit rien de plus vrai, car on vient de nous montrer une lettre de ce Miniſtre qui apprend que l'Ouvrage eſt achevé & qu'il contient*

28. *Dissertations qui pourront faire un bon in* 4. *& qui ruinent de fond en comble la* Polygamia Triumphatrix. *La préface de ce livre & le sommaire des* 28. *Dissertations nous ont été aussi communiquez, & ne contribuent pas peu à nous faire souhaiter que l'Ouvrage soit bien tôt public. L'occasion est belle pour ceux qui aiment à faire quelque dépense en faveur de la verité, ils n'ont qu'à contribuer ce qui sera nécessaire pour les frais de l'impression, & ils verront bien-tôt paroître le Livre de ce sçavant défenseur du mariage d'un avec une. Il a déja écrit contre Lyserus par ordre de la Faculté de Théologie de Copenhaguen le Livre intitulé* Monogamia victrix *qui fut imprimé à Francfort l'an* 1679. *Le zéle des Libraires pour la bonne cause & leur interêt aussi les portera apparemment à offrir leurs services à* M. Brunsmannus *dés qu'ils sçauront que ce nouveau Livre qu'il intitule* Polygamia triumphata *est achevé. Sa lettre & sa Préface m'ont appris que Lyserus fut banni de Danemarc par un Arrêt du Roy, & qu'en Suede l'on fit brûler un de ses livres par la main du bourreau.*

A R-

ARTICLE VII.

Traité du Libre & du Volontaire par M. Bernier Auteur de l'Abregé de Gaſſendi. A Amſterdam chez Henri Deſbordes 1685. in 12.

LE public a rendu juſtice aux 2. éditions que M. Bernier nous a données de l'Abregé de l'illuſtre M. Gaſſendi; Abregé où il ne ſe contente pas de nous conſerver dans une juſte étenduë ce que la Philoſophie de ſon Maître contient de meilleur, il y joint auſſi du ſien quantité d'experiences qui ſont venuës au monde depuis la mort de Gaſſendi, & quantité d'éclairciſſemens ſur des difficultez qu'on lui a faites en divers temps. Mais il a ſur tout réüſſi dans la Morale, tout y eſt plein de bon ſuc & d'érudition. On nous en donne ici 3. ou 4. excellens morceaux, ſçavoir le chapitre de la Liberté, celui du Deſtin & de la Fortune, & celui de l'accord du Deſtin avec la Fortune & avec la Liberté. On étoit ſur le point de les imprimer à part en Hollande lors que M. Bernier y paſſa à ſon retour d'Angleterre, & c'eſt ce qui l'engagea à fournir à l'Im-

l'Imprimeur un Manuſcrit qui contenoit quelques éclairciſſemens conſidérables en forme de Doutes ſur ces grandes & difficiles matiéres. Voilà où M. Bernier en eſt réduit comme il s'en eſt plaint agréablement dans l'Epître Dédicatoire de ſes Doutes. *Il y a* 30. 40. *ans*, dit-il à Madame de la Sabliére, *que je philoſophe fort perſuadé de certaines choſes, & voilà que je commence à en douter. C'eſt bien pis, il y en a donc je ne doute plus deſeſperé de pouvoir jamais y rien comprendre.* La liberté des Créatures ſeroit apparemment une des choſes dont il douteroit, ſi la révélation d'un Enfer ne prouvoit démonſtrativement que l'homme n'eſt pas purement paſſif. C'eſt la ſeule bonne preuve de nôtre liberté, car ce que diſent quelques uns fort ſubtilement à ce qu'ils croient, que ſi quelcun nie que l'homme ſoit libre il faut lui donner cent coups de bâton, & lui alleguer pour toute excuſe que l'on n'eſt pas maître de ce que l'on fait, cela, dis-je, eſt un de ces argumens qu'on appelle *Tribunitia* propres à être debitez à une populace ignorante ou à de bons Bourgeois, par quelques Tribuns du peuple, mais auprés de bons Philoſophes cela ne ſignifie rien. La preuve de M. Deſcartes

eſt

ſt un peu meilleure, ſçavoir que nous ſommes libres puis que nous en ſommes ſi convaincus qu'il n'y a rien que nous connoiſſions plus diſtinctement, mais il s'en faut bien que ce ne ſoit une bonne preuve, car par la même raiſon on lui prouveroit que l'ame eſt la cauſe efficiente des mouvemens qu'on appelle volontaires. Il eſt certain que nôtre conviction intérieure ne nous montre pas plus diſtinctement l'activité de nôtre ame ſur ſes volontez que ſa puiſſance de remuer nôtre main. Mais comme il ne s'agit pas ici de ſçavoir s'il y a une liberté, car Dieu merci on eſt d'aſſez bon accord ſur cela, du moins en gros, nous n'avons que faire de parler que des choſes contenuës dans cet Ouvrage.

Nous diſons donc que M. Bernier établit dans ſon 1. chapitre que l'indifference de nôtre ame conſiſte originairement dans la faculté qu'elle a de juger des mémes objets tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, d'où il réſulte qu'elle peut aimer ou ne pas aimer les mêmes choſes, mais de peur que cette hypotheſe n'affoiblît l'idée de la liberté qu'il donne à l'ame, il ajoûte que la volonté ſe peut déterminer elle-même ſans ſuivre les jugemens de l'entende-

ment

ment. Il explique tout cela avec une clarté merveilleuſe qui régne auſſi dans le chapitre ſecond où il explique ce que c'eſt que la fortune & le deſtin. Il debite ſur ce dernier chef une érudition curieuſe, parce qu'il a été néceſſaire qu'il expliquât l'opinion de pluſieurs anciens Philoſophes qui ont crû que tout ſe faiſoit par une fatale néceſſité & par un enchaînement irrévocable de cauſes. C'eſt un ſentiment que nos Eſprits forts tâchent de rétablir aujourd'hui en diſant que ce que nous appellons liberté d'indifference n'étant fondé que ſur la petiteſſe & ſur la mobilité de nos lumieres, ne peut pas ſe rencontrer dans l'Etre ſouverainement parfait qui a néceſſairement & par ſa nature une connoiſſance trés-diſtincte de ce qu'il doit faire, & une détermination invariable à l'executer. Ceux qui tiennent avec Epicure qu'il n'y a que des corps au monde devroient admettre la fatalité des Stoiques, cependant on voit pluſieurs de ces gens-là qui ſont les plus outrez partiſans de la liberté humaine. Ils ſeroient bien embaraſſez s'il faloit qu'ils prouvaſſent par bonnes raiſons qu'un homicide eſt juſtement puni 20. ans aprés le meurtre qu'il a commis, car ſelon leurs principes l'ame d'un hom-

homme doit ſe renouveller encore plus promptement que ſa chair, or on ne doute pas qu'au bout de 7 ou 8 ans toute la matiére de nôtre corps ne faſſe place à celle des alimens; on ne puniroit donc point l'ame qui avoit commis le meurtre, & par conſequent pour punir ſans injuſtice un meurtrier 20 ans aprés ſon action, il faut ſuppoſer que l'ame de l'homme eſt incorporelle. L'Auteur ſe moque raiſonnablement de la fauſſe ſubtilité dont Epicure ſe ſervoit pour ſauver le libre arbitre par le moien du mouvement de *déclinaiſon* qu'il attribuoit aux atomes.

Le 3. Chapitre de. M. Bernier eſt le plus embaraſſant parce qu'il roule ſur une matiére ſi difficile que les Docteurs les plus réſolus ont avoüé qu'ils ne pouvoient pas s'en tirer, je parle de l'accord des decrets divins avec nôtre franc-arbitre. Quoi que l'Auteur ait été Philoſophe toute ſa vie il préfére en cela le ſens populaire à celui d'un bon Métaphyſicien, c'eſt à dire, qu'il ſe ſauve dans la ſcience moienne & dans je ne ſçai quelle prévifion infaillible des événemens les plus fortuits, qui eſt une choſe tout à fait inconcevable. Mais comme il a crû que ce parti eſt plus utile que l'autre à la Religion, & que ſes voiages

ges lui ont fait connoître que le dogme de la Prédeſtination abſoluë eſt cauſe de trés-grands abus parmi les Mahometans, il ne faut pas s'étonner qu'il ait donné en partie dans l'opinion des Jeſuites.

Je dis qu'il n'y a donné qu'en partie, car il ſe propoſe 3 doutes dans la ſuite de cet Ouvrage dont les 2 premiers ſont contraires à l'opinion de ces Meſſieurs, puis qu'il dit en examinant le 1. que la conſervation des créatures n'eſt pas une création continuée. Il traite cela d'abſurde, & il ſatisfait aux objections de ſes adverſaires. Dans le 2. il ſoûtient que le concours immédiat ne peut s'accorder ni avec la ſainteté de Dieu ni avec nôtre liberté, de ſorte qu'il ſe range à l'opinion de Durand qu'il dit avoir été ſoûtenuë par Aureolus, par Nicolas Bonnet, par Richard Archevêque d'Armach, par Jean Gerſon, par Jaques Merlin, &c. & qui porte que les cauſes ſecondes n'ont beſoin de l'influence divine dans leurs actions qu'afin que leurs facultez leur ſoient conſervées. C'eſt le ſeul moien, dit-il, de faire comprendre que Dieu n'eſt point auteur du peché, & que la créature n'eſt point néceſſitée d'agir, car pour ce qui eſt de la diſtinction du matériel & du

formel

formel du peché & de pluſieurs autres qu'on a inventées, peu s'en faut qu'il ne les traite d'un galimathias ridicule. Je laiſſe aux Lecteurs à juger s'il a pris le bon parti & je me contente de dire qu'il a du moins mis dans un grand jour & en peu de mots les objections diffuſes du Capucin Louïs de Dole qui a ſoûtenu aux Jeſuites qu'avec leur ſcience moienne & leur concours *ſimultanée* fourni à la créature en vertu d'un decret indifferent ils n'évitoient pas la fatale néceſſité qu'ils reprochent ſi vivement aux Thomiſtes. Avant que de paſſer au 3. doute M. Bernier donne un aſſaut à M: Deſcartes ſur ce qu'il attribuë à Dieu tous les mouvemens de la matiére, & toutes les idées & les ſenſations de nôtre eſprit, & enfin dans ſon dernier doute il rejette la Prédetermination Phyſique comme la ruine totale de la liberté, qu'il prétend qu'on n'entend point lors qu'on la confond avec la puiſſance d'agir volontairement.

ARTICLE VIII.

NOus avons toûjours crû que M. Amelot de la Houſſaie repouſſeroit vigoureuſement l'attaque qu'on a vûë

vuë dans l'Extrait de lettre que nous publiâmes le mois d'Octobre dernier. Il l'a repouſſée en effet avec beaucoup de vigueur, & en homme qui va rondement ſoit qu'il aime ſoit qu'il haiſſe, φιλοφάντης & μισοφάντης, pour me ſervir de ſon expreſſion. Il n'a point caché le nom de celui qu'il prend pour l'Auteur du Mémoire que nous avons publié contre ſa verſion de *Fra-paolo*, & il le traite rudement, & ſouhaite que le public le ſçache par nôtre moien. Cependant nous ſommes perſuadez que lors qu'il y aura fait plus de reflexion il approuvera que nous ayons un peu adouci les choſes, & que nous ayons même ſupprimé le nom de celui qu'il prend pour ſon Adverſaire. Nous fournirons agréablement un champ de Bataille à ceux qui auront quelque choſe à démêler, mais nous les prions de permettre que les injures trop fortes en ſoient retranchées, & tout ce qui ne tend pas à l'inſtruction du public, ou à de juſtes éclairciſſemens. Quoi qu'il en ſoit voici comme parle M. Amelot de la Houſſaie.

Extrait

Extrait d'une lettre de M. Amelot de la Houſſaye écrite à l'Auteur de ces Nouvelles le 7. Décembre 1685.

JE n'ai point de peine à convenir que mes livres ont de grands défauts, & je confirme encore la déclaration que j'ai faite dans la Préface du premier qui a paru ſous mon nom, que j'avois bien la volonté de faire mieux, mais que mon entendement & mes forces n'ont pas répondu à la grandeur de mon idée. *Bien loin d'être opiniâtre & de vouloir ſoûtenir une mauvaiſe cauſe, j'avouë de bonne foi que des 4. fautes marquées dans la lettre de l'Abbé D. S. R. (car j'ai appris de divers endroits qu'elle eſt de lui, & en effet elle a toute l'empreinte de ſa préſomption) la premiére eſt réelle étant faux que le Concile de Laodicée ſe ſoit tenu ſous Innocent I. ni le 3. Concile de Carthage ſous le Pape Gelaſe. Mais comme je ne fais pas profeſſion d'être ni Canoniſte ni Scholaſtique je me perſuade que tous ceux qui ne ſeront point portez de haine contre moi excuſeront une faute que je n'ai faite qu'aprés M. Antoine de Dominis que j'avois crû pouvoir prendre pour guide dans les matiéres d'Hiſtoire Eccleſiaſtique où tout le monde ſçait qu'il*

qu'il excelloit. Omnes, *dit-il pag.* 119. *de ſa traduction latine de l'Edition de Londres de* 1620. hactenus aſſenſi ſunt veterum exemplo, librorum Canonicorum catalogum conficiendum, cui inſerantur omnes qui in Eccleſia Romana lectitantur etiam ii Veteris Teſtamenti libri qui à Judæis non recipiuntur, quod factum in Concilio Laodiceno *Innocentio I. Pontifice*, & in 3. Concilio Carthaginenſi *Gelaſio Papa. Voilà les* 2. *ablatifs abſolus* Innocentio *&* Gelaſio *qui m'ont fait mettre le Concile de Laodicée ſous Innocent I. & le troiſiéme de Carthage ſous le Pape Gelaſe. Et ſi ledit Abbé qui dit avoir lû la* 1. *& la* 2. *édition de mon livre m'en eût fait avertir par un de nos amis communs qui étoit tous les jours avec lui & qui venoit trés ſouvent chez moi, je n'euſſe pas manqué de corriger cette faute dans la* 2. *édition; mais ſa malignité n'eût pas trouvé ſon compte à ma docilité. Au reſte il ne faut pas s'imaginer que j'aie pris la traduction de M. Antoine pour modele de la mienne qui en eſt fort differente.*

La 2. *cenſure eſt une vetille ou plûtôt une chicane d'homme qui cherche à critiquer à tort & à travers.*

La 3. *eſt ridicule & ceux qui conferent la Période Françoiſe marquée dans ſa*

lettre

lettre avec la Période Italienne qu'il ſe garde bien de citer comme il a fait dans la 1. *cenſure, l'avoüeront. On s'appercevra même qu'il a douté lui-même s'il cenſuroit cet endroit à propos quand il dit,* s'il y avoit de l'obſcurité dans l'Italien du P. Paul il étoit facile de l'ôter. *Il convient que cet endroit de l'original eſt obſcur & chacun verra que le mien eſt clair, & qu'il n'a pas voulu inſerer les paroles Italiennes ni les expliquer ainſi qu'il a fait les autres* per non perderſi nelle ſtreppole, *dit le proverbe de ſon païs.*

La 4. *n'eſt encore qu'une ergoterie. Les Théologiens à qui j'ai demandé quelle difference il y avoit entre diſcipline & doctrine des mœurs m'ont répondu qu'il n'y avoit que celle que le Cenſeur y vouloit mettre. Si j'euſſe dit* la diſcipline de l'Egliſe *ou* la diſcipline Eccleſiaſtique *veritablement cela eût fait un autre ſens, mais ayant dit ſeulement la* diſcipline *l'on voit aſſez que je n'ai pas voulu dire la diſcipline de l'Egliſe, mais bien la diſcipline des mœurs qui eſt l'expreſſion du propre decret du Concile.*

Si les autres fautes en grand nombre *reſſemblent à ces* 3. *dernieres je n'ai pas peur que la traduction que l'Abbé nous promet avec ſon faſte ordinaire empêche*

Meſ-

Meſſieurs Blaeu & Janſſon de continuer à bien vendre la mienne ni les habiles gens mais ſur tout les gens d'Etat d'en faire quelque eſtime. L'Abbé aura les Moines & moi les Parlemens ; il aura un prix aux Tragedies des Colleges car il fait de jolis Romans auſſi bien que le Cardinal Palavicin dont il ſemble vouloir être l'Avocat, & moi j'aurai un prix dans toutes les Cours excepté celle de Rome qui eſt la partie adverſe des Princes ſeculiers. Qu'il ne chante pas le triomphe avant la victoire, car je pourrai avoir l'honneur d'entrer en concurrence avec lui quand ſa traduction paroîtra. Choſe plaiſante ! Il veut joüir de la réputation d'une traduction qui n'eſt encore qu'en embrion ; il croit qu'en donnant avis de ſon projet il tiendra toute la République des lettres à l'ancre & que perſonne n'aura la curioſité de voir mon Hiſtoire du Concile tandis que l'on attendra la ſienne. Peut-être le pourra-t-on contenir dans les termes de la modeſtie lors qu'il verra une Critique de ſon D. C. de ſa C. D. E. C. V. de ſa vie D. F. C. &c. comme auſſi de cette prétenduë belle Oraiſon qu'il prononça à T. en preſence de Madame la Ducheſſe Mere de S. dans laquelle on verra des apoſtrophes de mon aimable & ma charmante Princeſſe

ceſſe comme d'un amant qui parleroit à ſa maîtreſſe, & cent autres choſes dont les Seigneurs de cette Cour furent ſcandaliſez.

Si vous jugez à propos, Monſieur, d'inſerer dans vos Nouvelles cette Réponſe, je vous prie que ce ſoit avec une déclaration que je preſens profiter du conſeil que le ſçavant M. du Cange a donné en pareil cas au P. Papebroch, car ſi une fois je me piquois de répondre à toutes les chicanes & à toutes les invectives de ceux qui ſont en mauvaiſe humeur contre mes livres ce ne ſeroit jamais fait, & par conſéquent je me mettrois hors d'état de pouvoir employer plus utilement mon temps. Ces jours-ci j'ai obtenu le privilege pour un Traité de la Flaterie, qui eſt un Commentaire ſur Tacite, qui à ce que j'eſpere ſera achevé d'imprimer au commencement de Février.

ARTICLE IX.

Jugemens des ſçavans ſur les principaux Ouvrages des Auteurs. A Paris chez Ant. Dezallier ruë S. Jacques, & ſe trouve à Amſterdam chez Wolfgang & chez Mortier. 4. vol. in 12.

ON a pû voir le titre de cet Ouvrage dans les Nouvelles de Septembre pag. 1028. nous dîmes auſſi dans le même lieu que M. Baillet qui nous le donne eſt Bibliothecaire de M. l'Avocat Général de Lamoignon. Nous attendions cet Ouvrage avec impatience depuis ce temps-là: enfin on vient de nous l'envoier & de nous mettre en état d'en fournir une idée générale à nôtre Lecteur.

Ce livre eſt non ſeulement trés-propre à ſatisfaire la curioſité des gens de lettres, mais il leur ſera auſſi d'une grande utilité, parce qu'ils y trouveront le bien & le mal qui a été dit des Auteurs qu'ils voudront lire. J'avouë que bien des gens en tireroient encore plus d'utilité, s'ils y trouvoient par tout un jugement définitif ſur les opinions differentes qu'on a euës des Auteurs, mais il ne faut pas s'attendre que jamais un particulier de bon ſens entreprenne ces ſortes de déciſions. Ce ſeroit trop ſe commettre, & uſurper un Empire dont on ſecoüeroit le joug inceſſamment, & qui ne réüſſiroit pas même dans Rome à un Concile de Trente. M. Baillet dit ſur cela des choſes fort ſenſées & fort modeſtes dans ſon Avis au

teur, où il rend raiſon de ſa conduite tant à cet égard que pour quelques autres points, & au reſte il ne nous abandonne pas tellement au péril de ne ſçavoir quel parti prendre, qu'il ne nous fourniſſe de temps en temps dequoi nous déterminer ſoit de ſon propre fonds ſoit par la maniére dont il place les jugemens des autres hommes. Il eſt certain que ſon livre deſabuſera bien des gens de la penſée où ils ſont que la République des Lettres ſouffre en France une dure ſervitude *oppreſſa gravi ſub Relligione*, & que Meſſieurs les gens d'Egliſe Séculiers & Réguliers qu'ils regardent comme les ennemis déclarez de la liberté Républiquaine des ſciences l'ont enfin accablée dans ce païs-là ſous le poids de leur domination deſpotique. On ſe trompe, les choſes n'y ſont point encore ſur ce pied là, & ce livre imprimé avec Privilege nous fait voir de ſi beaux reſtes de liberté, qu'il en faut tirer un bon augure pour l'avenir.

Comme les 4. tomes qu'on nous donne ici ne ſont que la ſixiéme partie de tout l'Ouvrage, on ne s'étonnera pas que les ſeuls préliminaires, ou les ſeules préparations du Lecteur occupent le 1. tome. Il contient une infinité de bon-

nes remarques, & de faits fort singuliers, & le but général que l'on s'y propose est d'apprendre à bien juger des Ecrits d'autrui. Pour cet effet on montre d'abord que le droit de faire ce jugement est pour ainsi dire né avec nous & absolument inaliénable, & qu'aussi-tôt qu'un homme est Auteur, il devient justiciable de tous ceux qui sçavent lire. On ajoûte que ce n'est pas un de ces droits dont les propriétaires négligent de se servir, & qu'il n'y a point d'Auteurs qui n'ayent subi quelque censure; qu'aussi s'en trouve-t-il peu qui ne méritent d'être censurez, & qu'il est nécessaire *d'être jugé ou examiné.* Là-dessus l'Auteur nous parle des Réglemens qu'on a faits en France & ailleurs pour l'examen des livres qui s'imprimeroient; il nous parle aussi de l'obligation de se soûmettre aux Censeurs établis par l'autorité publique, de l'utilité des censures, de la difficulté de bien juger, & du péril où on s'expose en critiquant, dequoi il rapporte entre autres exemples l'avanture de Robortel à qui Baptiste Egnace dont il avoit censuré les livres donna un coup de bayonnette dans le ventre pour toute réponse. Le Critique n'en mourut pas, mais peu s'en falut. L'Auteur nous apprend en suite

que

que pour bien critiquer les autres il faut avoir du jugement, de la ſcience, de l'intégrité, de la vigueur, & de la modeſtie. Il rapporte un exemple tout à fait rare d'intégrité en cette matiére, c'eſt celui de Gregoire de Tours, & de Salvius Evêque d'Albi qui dirent fort librement au Roi Chilperic, quoi qu'il ſe crût le plus ſçavant homme de ſon Roiaume, que le livre qu'il avoit fait ſur la Trinité ne valoit rien. Il nous dit aprés cela que les défauts qui empêchent de faire de bonnes critiques ſont la précipitation, la pédanterie, la chicanerie, la malignité, l'amour, la haine, & l'amour propre. Il éclaircit tout cela par des raiſons judicieuſes & par des exemples curieux; il caractériſe principalement la pédanterie & la chicanerie, & blâme le P. Théophile Raynaud d'avoir produit un exemple ſcandaleux de la force de la chicane en publiant un écrit où l'on tire de telle maniére par les pieds & par les cheveux tous les mots du ſymbole des Apôtres, *qu'on fait voir qu'il n'y en a point qui ne ſoient ſuſpects, dangereux, captieux, impies & heretiques en un ſens.*

Voilà dequoi on traite dans la 1. des deux parties du 1. tome. L'autre beaucoup plus longue eſt extrêmement di-

vertiſſante par la diverſité qui y régne. Le but général eſt de nous montrer les préjugez que l'on doit fuir quand on veut bien juger d'un livre, & ſur cela l'Auteur nous parle des préjugez que l'on fonde ſur ce qu'un Auteur eſt ancien, Eccleſiaſtique ou Profane, de grande qualité, de grande réputation, orné de titres pompeux, à propos dequoi il nous debite bien des choſes ſur la qualité de Théologien, de Sophiſte, de Grammairien, de Scholaſtique, de Maître, de Docteur Angelique, Séraphique, Extatique, Trés-Réſolu, Trés-Chrêtien, &c. que quelques-uns ont portée. Il n'oublie pas les préjugez que l'on tire des engagemens & du païs des Auteurs, & là-deſſus il nous donne le caractére des Ecrivains Orientaux, Grecs, Romains, Italiens, Eſpagnols, Allemands, Flamens, Hollandois, Anglois, & François. C'eſt ſur ces derniers qu'il s'arrête principalement, non ſans remonter juſqu'à la Nation Gauloiſe dont il fait un bel éloge du côté des ſciences, & de l'éloquence avec un dénombrement des habiles hommes qu'elle a produits. Il deſcend de là aux temps où elle fut confonduë avec la Nation Françoiſe, il remarque par quels progrés les ſciences

ſe

ſe ſont rétablies dans ſon païs, & pour répondre à un reproche aſſez général des autres Nations, que les François ne font qu'effleurer les choſes, qu'ils ſçavent un peu de tout, ſans ſçavoir rien pleinement, *in omnibus aliquid in toto nihil*, il fait une revûë de toutes les diſciplines, & ſoûtient qu'ils les ont perfectionnées autant où plus qu'aucun autre peuple.

Continuant à marquer les préjugez il conſidere ceux qui ſe tirent de l'aigreur ou de la douceur qui paroiſſent dans un Ouvrage (il dit ſur cet endroit delicat pluſieurs bonnes choſes) & ceux qui ſe tirent de la jeuneſſe, ou de la vieilleſſe des Auteurs, de leur lenteur, ou de leur précipitation à compoſer, de la groſſeur ou de la petiteſſe de leurs livres, & du grand ou du petit nombre de leurs Ecrits. Il rapporte ſur tout cela non ſeulement des réflexions de bon ſens, mais auſſi quantité de faits remarquables, & comme il ſçait ſans doute que les Proteſtans ſe plaignent qu'on a publié contre eux une infinité de livres inutiles parce qu'ils ſont copiez les uns ſur les autres, il a ſoin de repouſſer cette raillerie par l'autorité de S. Auguſtin qui a dit, *qu'il eſt à ſouhaiter que dans les lieux où l'héreſie a quelque cours tous*

ceux qui ont quelque talent pour écrire prennent la plume pour la défense de leur Religion quand ils devroient écrire tous la même choſe, car il eſt à propos, ajoûte-t-il, *que les Hérétiques ſçachent que l'Egliſe Catholique n'a point pour un ou deux Ecrivains à ſon ſervice, mais qu'elle en peut produire des legions entiéres capables de la défendre contre les inſultes de ſes ennemis.* C'eſt aſſûrément un trait de prudence, n'en déplaiſe à ceux qui voudroient venir chicaner que cela ſent fort la ſupercherie d'un Grand Seigneur incommodé, qui pour faire croire qu'il auroit un grand nombre de domeſtiques feroit prendre ſucceſſivement la livrée de ſes 2. Laquais à tous les Païſans de ſon Village afin qu'ils ſe preſentaſſent à diverſes heures à la Compagnie. Rien n'empêchera que les Proteſtans ne ſe ſervent de la même autorité de S. Auguſtin à proportion du beſoin qu'ils peuvent avoir de faire l'Apologie de leurs Ecrivains Copiſtes. L'Auteur ne ſe contente pas d'alleguer l'autorité de S. Auguſtin, il nous donne auſſi l'exemple d'une infinité de Peres qui ont écrit contre l'héréſie d'Arrius *comme s'ils n'avoient fait que copier tous un même Original.* Il dit des choſes étonnantes de la multitude des livres com-

composez par des Auteurs anciens & modernes. Le Jesuite Escobar avoit déja publié 43. volumes de sa façon la plûpart *in folio* à l'âge de 70. ans, & il en préparoit onze autres qu'il a eu le loisir d'achever puis qu'il a vécu encore onze ou 12. ans. Un Cordelier nommé Pierre *d'Alva* & *Astorga* avoit composé plus de 48. gros volumes *in fol.* sur les privileges de son Ordre & sur la conception de la Vierge. Lope de Vega a fait plus de 2000. piéces de Théatre. On verra ici cent particularitez de cette force parmi lesquelles nous remarquerons que Baudoin & du Ryer n'ont fait tant de livres que parce que s'ils eussent voulu mettre beaucoup de temps à chacun ils n'auroient pas eu du pain à manger, leur marché avec les Libraires portant qu'ils traduiroient *à 30. sols ou à un écu la feüille, & qu'ils feroient des vers à 4. francs le cent quand ils étoient grands & à 40. sols quand ils étoient petits.*

Aprés cela l'Auteur nous parle des préjugez qui se rapportent *aux Abregez, aux Sommaires, aux Extraits, aux Recueils & aux Compilations que l'on a faites des Ouvrages des Anciens.* C'est un Chapitre plein de beaux recueils. Le suivant qui traite des *préjugez*

jugez des livres anonymes, & des noms des Auteurs, n'eſt pas moins rempli de jolies choſes. M. Baillet ſemble nous promettre un Traité à part où il découvrira autant que l'honnêteté le pourra permettre les Auteurs qui ſe ſont cachez. Le Chapitre où il traite *des préjugez du titre des livres* ne ſçauroit être qu'inſtructif & divertiſſant entre les mains d'un homme d'autant de lecture que lui & d'autant d'application à certaines ſingularitez que d'autres laiſſent paſſer. Il rapporte quantité de titres où les Moines ont crû ravir les gens en admiration, & qui dans la verité ne ſont que des efforts puériles d'un goût malade, ſans que pour cela l'on doive croire que ces Auteurs ayent fait la faute de compoſer un Ouvrage qui ne réponde pas au titre, car aſſurément l'un y vaut l'autre, *dignum patellâ operculum*. Mais il faut avoüer qu'un Prêtre de Mante eſt encore allé plus loin que les Moines puis qu'ayant voulu publier une explication morale de certaines Antiennes de l'Avent qui commencent par O, il l'intitula *la douce Moelle & la ſauſſe friande des os ſavoureux de l'Avent*. Encore vaut-il mieux faire cela que de ſe ſervir d'un titre qui effraye l'Inquiſition, comme fit celui que le P. Gilles Gabriélli

donna

donna à ſes Eſſais de Morale, *Specimina Moralis Chriſtianæ & Diabolicæ.* Il fut contraint de s'aller juſtifier à Rome quoi qu'il n'eût rien dit qui ne fût bon, mais enfin le titre avoit paru de mauvais préſage, auſſi le changea-t-il dans la 2. édition qui parût à Rome l'an 1680. Les derniers préjugez dont l'Auteur parle ſe tirent du prix & de la rareté des livres, de leur debit, de leurs éditions fréquentes, des Libraires qui les imprimment, de ce qu'ils valent à leurs Auteurs, & il rapporte ſur cela des faits agréables & curieux, comme il eſt aiſé de le deviner.

Les 3. autres Volumes de cet Ouvrage contiennent le jugement qui a été porté ſur les Critiques Hiſtoriques, ſur les Imprimeurs, ſur les Critiques Grammairiens, ſur les Grammairiens *Techniques* (c'eſt à dire, qui ont fait des Grammaires ou des Dictionnaires) Latins, Grecs, Hebreux, François, Italiens, Eſpagnols, & enfin ſur les Traducteurs Latins, François, &c. Nous ne pouvons pas deſcendre dans le détail ſoit parce que la matiére ne le ſouffre pas, ſoit parce que nôtre Table Alphabetique nous contraint d'être plus courts qu'à l'ordinaire. Diſons donc en 3. mots que l'on trouve ici un Recueil

trés-abondant de mille choſes curieuſes & néceſſaires à ceux qui veulent avoir une grande connoiſſance des Auteurs & de leurs Ecrits. On y voit mille particularitez dont quelques-unes regardent les Auteurs vivans, qui ſeront lûës avec beaucoup de plaiſir, & tranſportées bientôt en d'autres livres par le bénéfice de la citation, à quoi on ſçait que nos Septentrionaux n'ont pas trop de répugnance.

On voit dans le 2. tome la Préface latine du Catalogue de la Bibliotheque de M. l'Avocat Général de Lamoignon. Il y a peu de Bibliotheques mieux choiſies & mieux aſſorties que celle-là, & on juge aiſément par cette Préface que M. Baillet en a dreſſé le Catalogue d'une maniére trés-bien entenduë. Que ne doit-on pas eſperer du Diſciple que M. l'Avocat Général lui a confié? Un enfant dont les progrés ſont déja extraordinaires, fera eſperer de plus en plus ſous un tel ſoin qu'il ſoûtiendra dignement la gloire de ſon pere & de ſon grand pere.

L'Auteur rapporte quand il parle des Anglois le jugement qu'en a rendu le P. Rapin, ſçavoir que par cette profondeur de génie qui eſt ordinaire à leur nation

tion ils aiment les méthodes profondes, abſtruſes, recherchées. *Il eſt certain qu'il n'y a point de Philoſophes qui s'élevent autant que les Anglois vers la Region de la verité la plus abſtraite, & qui approfondiſſent comme eux les matiéres peu battuës qu'ils entreprennent de prouver. On nous a fait voir depuis peu le plan d'un diſcours ſur la verité, imprimé l'an* 1685. *& compoſé par M. l'Evêque de Dromore en Irlande, qui nous fait croire que cet Ouvrage mériteroit d'être traduit en latin, & que ſi le P. Mallebranche le liſoit il y trouveroit ſon compte. Cet Auteur établit que les rapports mutuels des choſes en quoi conſiſte la verité objective ſont éternels & immuables & que Dieu ne les fait pas, mais qu'il les trouve pour ainſi dire ſous faits, & qu'il les obſerve. Il repond d'une maniére ſi profonde aux plus profondes objections qui peuvent être propoſées contre ſon ſentiment, & il fait voir qu'il naît tant d'abſurditez & même tant d'impiétez de l'autre opinion, qu'aſſûrément il y a là de quoi admirer la force de l'eſprit de l'homme.* Le vrai ſyſtéme intellectuel de l'Univers *par le Docteur* Cudworth *eſt encore un livre d'une grande profondeur. Le Journal d'Angleterre en parle au* 13. *Vol. pag.* 936. *On nous a montré en même temps un Extrait d'un*

li-

livre de feu M. Glanvil écrit en Anglois & imprimé l'an 1682. *ſur la préexiſtences des ames, qui montre que ce Docteur là ne s'entendoit pas mal à ſoûtenir les paradoxes les plus décriez. Car il inſinuë d'abord qu'il ne propoſe cette ancienne doctrine que comme une hypotheſe fort propre à la preuve des attributs divins, & à nous rendre la divinité plus adorable & plus aimable. Là-deſſus il ſuppoſe avec Origene que toutes les ames furent crées à la fois & qu'ayant peché elles furent réduites à un état* d'inaction, *mais de telle ſorte que Dieu leur prépara un moien d'agir en un autre temps dans des Corps terreſtres. Il accommode enſuite cette hypotheſe avec la doctrine commune, que nous avons peché en Adam. C'eſt ſans doute ce qu'il y a de moins conſiderable dans le livre, mais ce qu'il ajoûte tant contre la création quotidienne des ames ou leur production* ex traduce, *que pour ſoûtenir leur préexiſtence ou par l'Ecriture, ou par des axiomes Métaphyſiques, ou en répondant aux objections mérite d'être bien examiné, comme auſſi ce qu'il dit de l'état* étherien, aërien, *& terreſtre de nôtre ame, & ce qu'il remarque de la conflagration de la terre, & de la reſtitution de toutes choſes. C'eſt à peu prés vouloir reſſuſciter l'Origeniſme.*

On

On avertit le public que M. de la Londe ce fameux Ingenieur du Roi trés-Chrêtien à qui sa Majesté a donné une fort grosse pension pour le récompenser de ses services, a fait dessein de donner au public une doctrine complete pour les Ingenieurs, dans laquelle il comprendra, tout ce qu'il a lui-même executé dans la direction de toutes les fortifications importantes qui ont été commises à sa conduite. Il a commencé l'execution de ce dessein par l'Arithmétique des Ingenieurs, qui fait la premiére partie des Elemens de fortification, il a déja publié cette Arithmétique en un Volume in 4. qui se vend à Paris chez la Veuve de Denis Nion au Pavillon du College des 4. Nations, où l'on trouvera encore toutes les autres parties de cette doctrine à mesure qu'elles seront imprimées.

CATALOGUE DE LIVRES nouveaux accompagné de quelques Remarques.

I.

Défenſe du culte extérieur de l'Egliſe Catholique, où l'on montre auſſi les défauts qui ſe trouvent dans le ſervice public de la Religion P. R. *avec la réfutation des* 2. *Réponſes faites à l'Examen des raiſons qui ont donné lieu à la ſéparation des Proteſtans, où l'on répond principalement à ce que M. Jurieu a allegué contre l'adoration du S. Sacrement de l'Euchariſtie, pour ſervir d'inſtruction aux proteſtans & aux nouveaux Convertis. Par M. Brueys de Montpellier.* A Paris chez Sebaſtien Mabre Cramoiſi 1685. in 12.

L'Auteur ayant connu par ſa propre experience, à ce qu'il dit, qu'on s'apprivoiſe plus aiſément avec les dogmes des Catholiques qu'avec leur culte extérieur, & s'imaginant d'un autre côté que les Proteſtans de France étoient aſſez inſtruits ſur la Doctrine, a crû qu'il

qu'il ne devoit emploier ſa plume qu'à les mettre ſur le bon pied à l'égard du dehors de la Religion. Ainſi il leur montre dans les 2. parties de cet Ouvrage, 1. qu'ils ont tort de condamner le culte extérieur de la Communion de Rome & il répond aux cinq principales objections qu'ils peuvent faire ſur cela. 2. que leur culte extérieur a de grands défauts généraux & particuliers. Il en donne la liſte avec ſa dilicateſſe ordinaire, & avec ce tour ſpirituel qu'on remarque dans ſes autres livres. Au reſte ce qui lui fait croire que les Proteſtans étoient aſſez éclairez ſur les dogmes c'eſt la promptitude avec laquelle ils ont abjuré leur créance en dernier lieu, *car il n'eſt pas poſſible de s'imaginer*, dit-il, *que les derniers moiens dont on s'eſt ſervi pour les obliger a renoncer à leur ſchiſme euſſent eu tant de ſuccés, ſi généralement tous les eſprits du parti n'avoient été ſecretement portez à revenir à l'unité de la foi Catholique.* M. Brueys eût extrêmement obligé le monde s'il eût déſigné plus particuliérement *ces derniers moiens* qui ont eu tant d'efficace, & s'il eût avoüé en galant homme que ces moiens ont été de bons Régimens de Dragons, dont le nom ſeul effraie un pauvre Bourgeois quand

quand il s'imagine qu'il ſera livré à leur diſcretion. Tous les Etrangers attendent avec la derniére impatience qu'il plaiſe aux Ecrivains François de prononcer ce terrible *Oüi*, & de faire l'aveu ſincere des logemens de ſoldats. Au fonds on ne doit pas ſe faire un épouvantail ſi horrible de cet *Oüi*, & de cet aveu, car comme je l'ai remarqué cideſſus, il ne contient rien qui ne dérive comme de ſource des principes enſeignez & pratiquez de temps immémorial dans l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine.

II.

Caſparis Kinſchotii Poëmata in libros 4. digeſta, quorum primus ſacra & pia; ſecundus Elegias & Eclogas; tertius res geſtas; quartus miſcellanea continet. Omnia ex chirographo Auctoris diligenter inſpecto examinatoque edita. Hagæ Comitis apud Arnoldum Leers 1685. in 8.

PEndant un certain temps l'Italie a eu beaucoup de mépris pour tous les Poëtes Ultramontains comme Scaliger le lui reproche à la tête des Poëſies d'un Auvergnac nommé *Bonnefons*. Je croi

croi qu'à preſent elle a des ſentimens plus modeſtes. Mais il y a eu des Nations au deçà des Alpes qui ſe ſont mêlées auſſi bien que l'Italie de mépriſer les Muſes des autres païs. Guyet dans ſon Invective contre la biére traita cruellement celles de Hollande, mais il fut relancé d'une terrible maniére par M. Grotius, qui lui ſoûtint qu'il faloit être pis que villageois pour ſe connoître ſi mal en Poëſie. * *Duræ matris iners merumque rus eſt ſi quem baſia non movent Secundi*, &c. Il y a beaucoup d'apparence que les vers qu'on nous donne ici ſoûtiendront la gloire de la Nation de ce côté là. L'Auteur ſe fit extrêmement conſidérer par le Nonce Chigi qui a depuis été le Pape Alexandre VII. & qui ſe piquoit de Poëſie.

III.

Joannis Meurſii Themis Attica ſive de legibus Atticis Libri II. Trajecti ad Rhenum apud Jo. vande Water, Jo. Ribbium, & Franc. Halma 1685. in 4.

VOici encore un Ouvrage que M. Pufendorf a communiqué à M. Græ-

* *Balzac lettr. choiſ. p.* 314.

ævius pour ſatisfaire l'envie qu'ont
s ſçavans de voir toutes les œu-
es poſthumes de Meurſius. On
père que ſon Traité des Rois de La-
edemone, & celui du Pirée viendront
ſſi à Utrecht pour y voir le jour. En
tendant on verra ici de nouvelles
arques de l'érudition de Meurſius ſur
n ſujet important, puis qu'il concerne
jurisprudence de la Nation la plus
olie qui ait été; on les verra, dis-je, ſelon
s maniéres de ce ſçavant homme
ui étoient de ne point s'écarter de
on but mais de marquer en peu de
ots les faits que ſa lecture lui avoit
pris & d'y joindre tout auſſi-tôt la
reuve, je veux dire un ou pluſieurs
ons paſſages. Au reſte M. Pufendorf
e ſe contente pas de rendre ſervice à la
épublique des Lettres par Procureur,
u par les Ecrits poſthumes d'autrui,
eſt Auteur lui-même fort ſouvent &
on Auteur. On verra bien-tôt ſon
iſtoire de Suéde que l'on imprime à
trecht, & les ſervices immortels que
grand Guſtave Adolphe rendit à la
eligion Proteſtante, contre laquelle
gens d'Egliſe avoient déchaîné le
s ſéculier, dont mal leur prit.

IV.

IV.

Gemmæ & Sculpturæ antiquæ depictæ ab Leonardo Augustino Senensi, additâ earum enarratione in Latinum versa ab Jacobo Gronovio cujus accedit Præfatio. C'eſt à dire, *Antiques engraveures ſur des Pierres precieuſes que Leonard Auguſtin a fait peindre.* Amſtelodami apud Abrahamum Blooteling 1685. in 4.

VOici un Ouvrage qui appartient à cette partie de l'*Antiquariat* que M. Spon appelle *Glypeographie*, & qui eſt *la connoiſſance des graveures en creux & en relief ſur les Cornalines, Jaſpes, Agathes, Onyces, Sardoines, Lapis, Amethyſtes & autres pierres precieuſes qui etoient emploiées pour des bagues, des cachets & autres ornemens.* C'eſt ainſi qu'il en parle dans la page 67. de ſa réponſe à M. Guillet. Il n'y a point de femmes dont la paſſion de ſe parer de pierreries ſoit plus forte que celle des Antiquaires pour les graveures dont parle ici M. Spon. Celui qui a fait ce livre les aimoit paſſionnément & s'y connoiſſoit à miracle. Sa curioſité s'étendoit auſſi ſur les autres ſortes d'Antiques,

tiques, & il en fit un trés-grand amas pour l'ornement de la Bibliotheque du Cardinal Barberin lors qu'il étoit à ſon ſervice ſous le Pontificat d'Urbain VIII. Sa réputation s'étant fort bien établie de ce côté là, le Pape Alexandre VII. le fit ſon Antiquaire, & lui donna la charge d'Inquiſiteur ou d'Examinateur des Antiques par tout le païs Latin. Ce qu'il y a de plus loüable en lui c'eſt que pour faire part à toute l'Europe de ces petites figures que les anciens ont gravées ſur quelques pierres, il les a fait deſſiner ſous une plus grande forme par un habile Peintre qui a bien obſervé les proportions; & afin que rien n'y manquât, il a expliqué en peu de mots, quelquefois par le ſecours de M. Bellori, le myſtere de ces figures. Sans cela beaucoup de gens n'en tireroient nul profit, à moins qu'ils ne fuſſent de l'humeur des petits enfans qui ſe plaiſent à voir des images dans un livre. Il avoit publié ces explications en Italien, mais M. Gronovius ayant voulu faire mieux connoître l'Ouvrage les a traduites en la langue des ſçavans, pour ſeconder le deſſein du Sr. Blooteling excellent graveur qui a fort bien copié toutes ces figures. La Préface de M. Gronovius eſt fort ſçavante. Il y rend

y rend raiſon des endroits qu'il a corrigez dans le texte de Leonard Auguſtin, il le défend contre les remarques d'un Auteur moderne, & il nous donne quelques reflexions ſur trois figures du Dieu Mitra que l'on voit parmi les anciens monumens accompagnées d'autres figures d'hommes & de bêtes à differentes attitudes. On en voit ici l'eſtampe. Au reſte la diſpute qui s'eſt élevée entre M. Voſſius, & M. Gronovius nous fournira apparemment pluſieurs beaux Ecrits. Nous attendons au premier jour ce que le premier a publié depuis peu à Londres tant contre M. Gronovius que contre M. Simon. Ce dernier ſe verra bien-tôt un nouvel adverſaire ſur les bras ſçavoir M. Smith.

V.

Hymni novi tam ex Breviario Pariſino quàm ex Cluniacenſi excerpti. Autore Santolio Victorino. Pariſiis apud Petrum le Petit. 1685. in. 8.

MR. Peliſſon ayant trop de politeſſe pour s'accommoder de la barbarie qui régne dans les Hymnes de l'Egliſe, ne crût pas que ſa qualité d'Oe-

d'Oeconome de l'abbaye de Clugni pût ſouffrir qu'il négligeât d'en faire purifier le Breviaire. Le meilleur expédient que l'on trouva fut d'en ſupprimer ſans rémiſſion toutes les hymnes excepté celles de Prudence, de S. Ambroiſe, & de S. Thomas; noms qui par le reſpect qu'on leur porte firent obtenir grace à des Poëſies qui ſans cette conſideration auroient été apparemment condamnées à paſſer le pas auſſi bien que leurs Compagnes. Mais comme aprés cette purgation il étoit à craindre que le Breviaire ne parût trop dégarni, on fit faire d'autres hymnes pour remplir les places vacantes, & on ſe ſervit de la veine de M. de Santeüil Chanoine de S. Victor l'un des bons Poëtes Latins qui ſoient au monde, & qui a été auſſi emploié aux Réformations du nouveau Breviaire de Paris. Or ſoit qu'il ait apprehendé que beaucoup de connoiſſeurs n'allaſſent point chercher ſon Ouvrage dans un Breviaire, ſoit que celui de Clugni n'étant pas encore imprimé, une juſte impatience l'ait pris de voir ſes compoſitions imprimées, il a publié à part dans ce Volume les hymnes qu'il a été chargé de compoſer. Elles ont ſans doute de grandes beautez, quoi que pour s'accommoder au chant de l'Egliſe

il

il ait été ſouvent obligé de quitter le tour d'Horace, *Les boum fugere tendere barbiton.* Cette correction des Breviaires doit apprendre aux Proteſtans de France qu'ils ne devoient pas tant faire les difficiles pour adopter les changemens qu'on avoit faits à la verſion de Clement Marot & de Theodore de Beze, mais il eſt vrai que pour le peu de temps qu'ils avoient à s'en ſervir ce n'etoit pas la peine de rien changer à leurs Pſeaumes.

Table des Matiéres principales.

Décembre 1685.

AVis à l'Auteur de ces Nouvelles. page 1307
Le Monde Naiſſant ou Livre ſur la Création. 1312
Maniére trop ſuccinte de Moïſe dans ſes narrations. 1314
Ce que c'étoit que la lumiére du premier jour. 1316
Trompette de la paix pour la réünion des Religions. 1321
Le deſſein de cette réünion eſt chimerique 1328. 1333.
Dialogues ſur le même ſujet. 1329
Combien la diverſité des Religions aigrit les eſprits. 1331
Converſion de M. Ranchin. 1336

S'il faut emploier la force dans les conversions. 1338
Mort de M. le Chancelier. 1339
Pourquoi on ne doit pas s'étonner des persecutions. 1340
Traité de M. du Rondel sur Theophraste. 1342
Apologie de Lucrece. 1346
Physique de M. de Stair. 1348
La cause de la durée du mouvement dans la projection. 1352
Miroir ardent nouveau. 1358
Pensées sur la lumiére. *Ib.*
Et sur l'infini. 1361
Livre prêt à être imprimé contre la polygamie. 1364
Traité de M. Bernier sur le Franc-arbitre. 1365
Réponse de M. Amelot au Mémoire contre sa Traduction du P. Paul. 1373
Jugemens des sçavans. 1377
Livres Anglois de Glanvil, &c. 1389
Nouveau livre de M. Brueys. 1392
Kinschotii Poemata. 1394
Meursii Themis Attica. 1395
Gemmæ antiquæ Leon. Augusti. 1397
Correction du Breviaire. 1399

TABLE ALPHABETIQUE pour les Nouvelles de l'An 1685.

A.

Abbadie, ſes 3 Lettres contre la preſence réelle Pag. 438

Abbez Commendataires. Leur défenſe 1049

Agrippine. 1194

Air, ſes effets, & ſa peſanteur. 977. 982

Alger, ſon Dialogue avec Genes. 223

Allemands jaloux de la gloire de leur nation 136. Leur Académie des Curieux de la Nature. 1101. 1112

Ambaſſadeur, il ne doit pas être ſcrupuleux. 298

Ame, penſées de quelques-uns ſur ſa préexiſtence. 987. 1390

Amelot de la Houſſaie. Lettre contre lui 1181. ſa réponſe. 1373

Amſterdam. Nombre des Sectaires qui y ſont. 309

Bibliotheque *Anatomique* de M. le Clerc & Manget 805. Eſſais d'*Anatomie* 1244

Anecdotes. Ce que c'eſt 472

Angleterre. Lettre ſur ſon état preſent 559. Eloge de ſon Roi 560. & de la conduite de ſes ſujets 908. Hiſtoire de ſa Réformation. 1246

Auteurs *anonimes*. Remarques ſur le livre de Deckerrus. 1024
Anvers. Hiſtoire de ſon Marquiſat. 1005
Arc en Ciel. Obſervation ſur cela. 1102
M. *Arnaud*. Eſt accuſé par M. le Févre & par d'autres de ne pas entendre ce qu'il combat 160. Sa Diſſertation ſur les miracles de l'ancienne Loi 266. Livre contre ſa défence du N. T. de Mons 490. Trois lettres du P. Mallebr. contre lui 496. Réponſe du même à ſa Diſſertation 789. ſon 1. livre contre le ſyſtême de la Nature & de la Grace. 864
M. *Arnoldus*. Il a publié des opuſcules comme de S. Athanaſe. 681. 756
Aneimoine. Ses diverſes fortunes. 219
Iſle *Atlantide*. 72
Aſtrologie. Le Docteur Reinaldini qui s'y attache avouë qu'elle l'a trompé touchant le ſiége de Vienne. 944
Obſervation *Aſtronomique*. 229. 272
Aveugles, choſes ſurprenantes qu'ils font. 1168
De S. *Auguſtin*. 466. 498. 787. 1274
Des *Avocats*. 661. 665

B.

Baizac. 411. 631. 635. 1106. 1395
S. *Barnabé*. Remarques ſur ſa vie. 323
Le P. de la *Baune*. Son Panegyrique du Par-

Parlement. 890
Paul *Beni.* 825. 636
M. de *Benſerade.* 37. 207
Cavalier *Bernin*, ſon éloge. 1005
M. *Bernier.* Son Traité du libre & du volontaire. 1365
Bible. Lettre ſur le nouveau deſſein des polyglottes 77. Remarques ſur la Verſion des LXX. 79. & ſur l'*Italique* 80. Les Proteſtans ne doivent pas dire qu'il ne s'eſt gliſſé aucune faute dans l'original. 86
Bibliographie de Beughem. 1095
M. *Bigot*, 605
Livre ſur la pratique des *Billets.* 570
Bombes. Remarques ſur leur antiquité. 975
M. *Boileau* le Docteur. Son livre *de adoratione Euchar.* 478. De la Confeſſion auriculaire. 1282
M. *Boyle.* 331. 395. 677. 981
Cardinal *Bona.* Ses excés dans le culte de la Sainte Vierge. 23
Antoinette *Bourignon.* Abregé de ſa doctrine. 422. 540
M. *Brueys.* Livre qu'il a fait pour l'exterieur de l'Egliſe. 1392
M. *Burnet.* Son Hiſtoire de la Réformation d'Angleterre. 1246
M. *Buiſſiere:* Obſervation de Médecine. 1005. 1167

C.

Du *Caſé.* 512
Calendrier de nouvelle maniére. 652
Canaries. 107. 130
De la *Caſa.* Son infame Poëme. 775
Caen. Statuë qu'on y a érigée au Roi. 1300
Ceſar. Il fit des livres de bigoterie. 261. Ce qu'on diſoit de ſes Commentaires 628
Abbé de la *Chambre.* Diſcours prononcé à l'Academie Françoiſe pag. 14. Préface du Cavalier Bernin. 951
Chandelier philoſophique. 567
Chanſons. Elles ont ſervi d'Annales. 149
Charlemagne juſtifié. 1150
Chetardye. Son inſtruction pour une Princeſſe. 1071. Son oppoſition avec Meſſieurs du Clergé. 1079
Chiffres. D'où venus. 619
Chinois. Leur éloge 104. Leur tolerance pour les Chrêtiens. 213
Du *Chocolat.* 519
M. *Choüet.* 272
Chrêtiens. Il eſt faux qu'ils ſe ſoient ſoûmis aux Perſecuteurs Payens par impuiſſance. 254. Il eſt à preſent dangereux de faire lire leur Hiſtoire. 1173
Chryſoſtome. Avanture de ſa lettre à Ceſarius. 605

De *Ciceron.* 603.631.885.997.1023.1118
M. *Claude.* 587
Clergé de France. Sa déclaration qu'il ne paroit plus de vice dans le Roiaume. 1079. Eſt accuſé de mauvaiſe foi & de cruauté. 1228. Réponſe à ſon Ecrit à 3. colomnes. 1233. 1287. On trouve étrange qu'il n'avouë pas les logemens de Dragons. 1341
M. Du *Clos.* Sa déclaration contre la pierre philoſophale. 1140. Son opinion ſur la lumiere. 1346. 637
Coiffé. Des enfans qui naiſſent coiffez. 814
M. *Colbert.* Son éloge. 13
Colomne Conchoïde. 279
Conférences. Jugemens ſur celles que le Clergé a propoſées. 574. 1331
Conciles. S'ils ſont infaillibles. 29
Livre ſur la *Confeſſion* auriculaire. 1279
Converſions. Moyens irréguliers qu'on y a tenus. 152
Convertir. Il ne faut pas y emploier les menaces ni les peines. 1087. 1334
Cordemoi. Sa mort. 33. Son Hiſtoire de France. 456. 1151. Livre de ſon fils contre Luther. 971
Corneille. Sa mort. 33. Son éloge 89. Réception de ſon frere à l'Académie. 32
Courcelles. Profeſſeur Arminien. 123
Cozzandus. Son Hiſtoire des Philoſophes.

phes. 637
Æl. Lælia *Crispis*. Son Epitaphe expliquée. 929
Q. *Curce*. S'il eſt bien ancien. 265

D.

Dames. Livre ſur leur liberté 581. Sur leur retraite. 941. Sur leur inſtruction. 1071
Abbé de *Dangeau*. Critique de ſes Dialogues. 120
Epitres *Dédicatoires* mal récompenſées quelquefois. 641. Difficiles preſentement. 1019
Deluge. Comment le monde ſe peupla par ceux qui en échapperent 60. Diſſertation ſur le Deluge. 759
Dents. Vieillards à qui elles ſont revenuës. 1104
Dialogues de Photin & d'Irenée. 1329
Diemerbroeck. 693
Diſpute. Etrange changement qu'elle fit dans deux Anglois. 769
M. *Drelincourt*. De conceptione. 552. De membranis 656. De umbilico. 893. De conceptu. 1123
Droit Romain. Son éloge. 174. Origine du droit naturel. 521

E.

Eccleſiaſtiques. Loix contre ceux qui briguoient un emploi. 175. Les Princes on droit de faire ces loix. 177.

Com-

Combien on ſe plait à déclamer contre les *Eccleſiaſtiques* 179. Qu'il ne faut point qu'un Prince ſuive leurs conſeils. 291
Elien. Son caractére & ſes Ecrits. 1116
Entretiens de Théologie. 463
Hiſtoire de l'*Empire.* 288
Comte d'*Eſſex.* Livre ſur ſa mort. 123
Eſtomac. Grains d'avoine qui y ont germé. 1006
Hiſtoire de l'*Etiopie.* 1172
Evêques. Quel doit être leur équipage. 28
Leur diſtinction d'avec les Prêtres. 547. 608

F.

M. *Fatio.* Obſervation Aſtronomique. 272
M. *Ferrand* a écrit contre Meſſieurs Claude & Jurieu. 820
M. le *Févre* Docteur de Sorbonne. Sa replique à M. Arnaud. 154
M. *Finot.* Eclairciſſement de M. Richelet en ſa faveur. 539
Anecdotes de *Florence.* 455. 471
Floride. Hiſtoire de ſa Conquête. 572
La *Foi* dévoilée par la raiſon. 1140
M. de la *Fontaine.* Sa réception à l'Académie 13. Edition de ſes Contes. 445. Nouveaux Contes. 1018
M. du *Four.* Son Traité du Thé, &c. 509
Génie de la Langue *Françoiſe.* 578

rancus. Sa Diſſertation ſur les livres défendus: 768
ignification de *Frater.* 594
e P. *Frizon.* Ses Poëſies. 879
ais *froids.* Leurs avantages. 68
M. *Furetiére.* Son Dictionnaire. 37. 180. Son procés avec l'Académie. 535

G.

Égliſe *Gallicane.* Livre ſur ſes libertez. 711
Gaule. M. Audigier prétend qu'elle a peuplé l'Europe. 77. 142
Gaulois. Leur éloquence. 634. 1380
Elemens de *Geometrie.* 1036
Génération. Sa maniére. 556. 652. 1123
Genes. Son dialogue avec Alger. 223
Geneve. Son Hiſtoire 39. Voyez auſſi 316. 272.
Abbé de *Gerard.* Sa Philoſophie des gens de Cour 686. Sa citation de Calvin. 688
Glace. S'il y en a qui brûle. 71
Glande pineale. 172
M. *Glanvil.* 988. 1390
Gratiani Evêque d'Amelia. 1064
M. *Graverol.* 489. 1033
M. *Gronovius.* 1397
Groſſeſſes ſurprenantes. 1008. 1105
Le P. *Guilloré.* 941
Guericke. Ses expériences. 981. 1353
M. *Guide.* 413. 1047

H.

Harduin. Son livre sur les Médailles 335. sa réponse aux Critiques 697. Voyez. 1035
M. de *Haute-Serre.* 578
Monarchia *Hebræorum.* 576.
Heideggerus. Son Histoire du Papisme. 568 1243.
M. *Heiss.* Histoire de l'Empire. 288
Hérétiques. On les a quelquefois caracterisez par la vertu & l'esprit. 1012
Hildebrand. 1184
S. *Hippolite.* Remarques sur sa vie 324
Madame des *Houlières.* 370. 1080
M. *Huguenet.* 108
Hymnes. Leur réformation. 1399
Expérience d'*hydrostatique.* 394
Des peuples *Hyperboréens* 75. 131

I.

Jansenisse. Observation de Borel sur cela 172
Iconoclastes. Les PP. Maimbourg & Alexandre refutez sur cela. 913.
Jesuites. Théses soûtenuës à Clermont 729. On leur fait faire plus de choses qu'ils n'en font 772. Avis sur leur procession de Luxembourg. 1159
Traité du *jeu.* 122
Jeûne. Un homme de Harlem a jeûné 40. jours 191. Livres composez sur de tels *jeûnes.* 189

Images de Jesus Christ. 991
Imbert. Son Factum. 690
Exemples *d'incrédulité.* 411
Congregation de *l'Indice.* Livre sur cela 768 Ne veut point qu'on loüe les Hérétiques. 778
Infaillibilité de l'Eglise réfutée. 1091
Inscriptions Combien elles étoient communes. 1031
Nouveaux *Interêts* des Princes. 1297
Arngrimus *Jonas.* 135
Islande. 133. 149
Jugemens des Sçavans. 1377
Juifs. Traité de leurs cérémonies 543. Discours sur ce qu'on les accusoit d'adorer la tête d'un âne. 845
M. *Jurieu.* Ses Préjugez legitimes. 374

K.

K *Inschot.* Ses Poësies. 1394
Kirchman. 146
Jo. *Kunius.* Son commentaire sur Elien. 1116

L.

L *Alliance.* 692. 931
Latin. Sa prononciation differente. 404. Son étude difficile. 887
Lecteurs. Ils ne profitent pas des avis qu'on leur donne dans une Préface. 792
Variæ *lectiones* Jugement qu'on en a fait 264
Leeuwenhoeck. Recueil de ses découvertes. 837

Leon X. 477. 488
Vincent de *Lerins*. Son livre pour la tradition. 1011
M. *Leti*. Cérémoniel Politique 297. Histoire de Geneve 315. de Sixte V. 1965. 1148
Lettres. Leur origine 144. Gens de lettres malheureux. 369. 641
T. *Live*. Sa patavinité, &c. 454. 621
Le Connêtable de *Luines*. Comment traité aprés sa mort. 669
Livres. Lenteur de ceux qui les doivent approuver 157. 268. Leur liberté à corriger 545. de la défense des livres 771. 799. 1053. de leurs titres, &c. 1386
Loüanges. Elles sont comme les billets de Bureau 12. plaisent même quand elles sont données grossiérement. 1026
Louis XIV. Son éloge. 18. 204. 1049
Lucrece. Sa traduction par M. Des-Coutures. 824
M. Lufnu Médecin de Rotterdam. 392
Lumiére, pensées sur cela. 1358. & sur celle du 1. jour. 1316
Luther. Livre sur sa conference avec le Diable. 938
Lutheriens. Ils ne sont pas plus disposez à se faire Romains que Réformez. 26
Procession de *Luxembourg*. 1159
Lyserus. Son entêtement pour la polygamie, & sa misére. 351. 371. 1364

M.

Le P. *Mabillon* 457
M. *Mackenzie*. Son idée de l'Eloquence 661
M. *Maimbourg*. Histoire de l'Eglise de Rome. 239
M. le Duc du *Maine*. Souhaite d'être fait Academicien 35. Ses Ouvrages à 7. ans 204
Maniere de *Mallet*. Son livre des travaux de *Mars* 116
M. de *Marca*. Son caractére 718
Mariage. Livre de M. Chauſſé ſur ſon excellence 960. autre livre de M. Yvon ſur ce ſujet 1288. exemple de gens qui ſe remarient beaucoup 969 1032. 1151
M. de *Marolles*. 668. 999
Conduite de *Mars* 678
M. de *Maucroy*. 1018. 1251
M. l'Evêque de *Meaux*. réfuté. 21. 167. 1060
Mecene. Réflexion ſur ce qu'on a ſi peu loüé ſes vers. 882
Médailles. Explication de celle d'Apamée 326. Académie de Médailles. 340
Mémoire. Combien fautive dans les Auteurs. 602
Menſtruës. D'où vient qu'ils ſoûtiennent les corps qu'ils diſſolvent. 55
Meurſius. De Legibus Atticis. 1395

Miroir ardent. 1358
Myſtéres. Si l'ancienne Egliſe les cachoit 937. 1066
M. le *Moyne*, Ses Variaſacra. 317. 604
L'Abbé de *Moiſſy*. Son livre des Myſtéres. 936
Les livres de *Moyſe* prouvent la vie éternelle 1286. ſa maniére de narrer trop courte. 1314
Molineux. Explication de la cauſe qui ſuſpend les corps diſſouts. 54
Livre ſur la création du *Monde*. 1312
Nouveau T. de *Mons*. 491
M. *More*. Ses ſentimens ſur l'ame, &c. 987. 983
Le P. *Morin*. Son opiniâtreté. 410
Livre de *Moroſius* ſur T. Live 454. 621
Morus. Fragmens de ſes Sermons. 333
Expérience pour le *Mouvement* perpetuel. 1266
Furſtemberg Evêq. de *Munſter*. Son éloge. 880
Paix de *Munſter*. Elle finit au dommage de ceux qui avoient été cauſe de la guérre 292. proteſtation du Pape contre cette Paix. 294

N

Proptiétez du nombre *Neuf*. 956. 1198
M. *Nicolle*. 386
Concile de *Nicée*. Son Apologie par M. Bul-

Bullus. 1054
Hyperboles à l'égard du *nombre.* 102. 307. Myſtéres ſur les nombres. 618
Normans. Leurs courſes en France. 147
Norwege. Traité de ſes anciens Rois. 148
Comment convertie à la foi. 151
Nouvelles. Réponſe pour l'Auteur de celles-ci. 386. 436. 447. Avis qui lui a été donné. 1307
Anton. *Nuck* de ductu ſalivali. 1235.

O.

Livre ſur l'*Economie* animale. 647
Oeil. Son humeur aqueuſe ſe peut reparer. 1242
Opiniâtreté. En matiére de Religion Dieu ſeul la diſcerne de la conſtance. 1089
Opinion. Quelle eſt ſa force dans les remédes. 218
Mémoires du feu Duc d'*Orleans.* 946
Os. Nouvelle articulation dans un os rompu. 732
Livres de M. *Ozanam.* 462

P.

Pape. Quels ſont ſes droits. 242. Preuves qu'il n'eſt pas infaillible. 245. ni ſuperieur au Concile. 250. Defenſe de ſes droits. 720. & ſeq.
Papebroch. Ecrits des Carmes contre lui. 294
M. *Papin.* Ses machines. 549. 909

Paris. Sa deſcription. 680. Parlement de Paris loüé par les Jeſuites. 890
Livre du Sr. *Pariſot*, & Placet. 1139
Paſſages expliquez, de Pline. 75. de l'Epitre de S. Polycarpe. 322. De Philoſtrate. 324
M. *Patin*. Erudition de ſes Filles. 452
P. *Paul*. Volume 6. de ſes œuvres. 685
Traduction de ſon Hiſtoire. 1179
Peeblis Profeſſeur en Médecine. 213
Peintres. Leur hardieſſe à falſifier. 548. 1029
M. le *Pelletier*. Hiſtoire de Chypre. 1064
Peres de l'Egliſe mal traitez dans une diſpute. 345. ont cru la Divinité de J. C. 611. 1054
Perizonii animadverſiones. 591
Perſecutions de Religion. Quelle eſt leur origine. 1084
Hiſtoire de celle des Réformez de France. 1175. 1227
M. *Petit* Médecin. Son livre des Amazones, &c. 831
Peupler. Pourquoi le monde eſt moins peuplé qu'autre fois. 300
Philoſophie. Hiſtoire de ſes ſectes. 637
Pie II. Son ingenuité. 252
Pierre Philoſophale. Déclaration contre. 1152
Pitcarnius. Son Livre ſur la juſtification. 1170

Plantes, Experience de leur vegetation en 2. heures. 330
Petri *Poiret* Cogitationes. 450
Politien. 482. 485
Polygamie. Livre de Lyserus sur cela. 351
D'Asinius *Pollio*. 825
Porosité. Experiences sur cela. 331
Portrait. Celui des foiblesses humaines. 1151. Portrait en marbre. 1168
Posterité. Combien il est difficile de la tromper. 1149
Préjugez legitimes contre le Papisme. 374
Préseance. Remarque sur celle que les Espagnols ont cedée. 313
Pretorius Ministre Lutherien. Son livre pour la réünion des Religions. 1321
Du *Prêtre* Jean. 131
Prêtres du Paganisme fort ignorans. 1120
Providence de Dieu. Illusion de ceux qui se mêlent de l'interpreter. 1261
Provinciaux. Ont contribué à la perfection des langues. 635
Pufendorf. Son introduction à l'Histoire. 444
Du *Puy*. Son Traité des libertez de l'Egl. Gallicane. 714. 724
Du *Pyrrhonisme*. 162

Q.

Du *Quinquina*. 221. 413

R.

M. *Racine.* 33. 95
M. *Rainſſant.* Diſſertation ſur 12. Médailles 256. Voiez auſſi. 844
P. *Rapin.* 628. 632. 646
Régale. Traité de M. de Larroque ſur cela. 527
Reinaldini. 944
Reineſius. Sa diſſertation ſur les Sibylles, 765.
M. *Reiſelius.* 202
Religion. Il faut tolerer les ſectes de Religion. 213. 1088. Les préjugez de Religion cauſent ſouvent de méchans effets. 919. 933. 1325. Les Peuples dociles ſur cela 999. 1251. La réünion des Religions eſt chimerique. 1227. 1330
Les faiſeurs de *Remarques* ſont incommodes. 1077. 1195
Réputation. La mauvaiſe ne nuit pas à bien des femmes. 1076
Richer. Son livre de la puiſſance Eccleſiaſtique. 725
Rois. De leur indépendance. 563. 720. 897
M. le *Roy.* Son Hiſtoire d'Anvers. 1004
Romans. 1058
Ouverture de l'Epitre aux *Romains.* 586
Rome. Sa grandeur. 99. 102
M. du *Rondel.* Lettre ſur un un Orage. 51.

Réflexions sur Theophraste. 1341
Rotterdam. Son éloge. 311
Rudbeckii. Atlantica. 57. 129. Voiez aussi. 842
Du Ry. Son nouveau Traité Geometrique. 279

S.

Sabat. Ce que c'est que second Sabat. 320
Sang. Quelle est sa composition. 169
Traité de la *Salive.* . . 1107. 1237
Sanderus accusé d'emportement. 1250
M. *Sarrau.* 1052
Saumaise. 75
Schelstrate. 251. 1065
Scudery. Son Alaric. 228
Science. Ne s'accorde guere avec la modestie. 621
Scultetus. Son livre contre l'Exposition de M. de Meaux. 21
Jeux *Séculaires.* 258
Sermons de P. A. 441. d'autres. 459. On s'endort facilement au *Sermon.* 514
Sibylles. Dissertation sur cela. 765
M. *Silvestre* Médecin de Paris. 730. 1204
M. *Silvius.* Son Introduction au Droit Romain. 694
M. *Simon.* Son Histoire Critique. 341. Sa Réponse à M. Vossius. 401. 407. Livre contre lui. 779. Sa défense. 1269
Siphon de Wirtemberg. 198. de M. Papin

pin 549. voiez auſſi. 978. 1269
Eneas *Silvius* ſon Hiſtoire de Frideric. 1292
Sociniens. Leur Hiſtoire. 580. leurs chicanes 802. ce que dit d'eux M. Simon. 1271
M. *Spanheim*. Sa diſpute ſur l'Hiſtoire des Iconoclaſtes. 913. ſes vindiciæ Biblicæ. 1178
M. *Spon*. Son Hiſtoire de Geneve. 39. Lettre contenant des particularitez de ſa perſonne 43. Miſcellanea. 1026
Stoiciens ſont plus loüables qu'on ne penſe. 645
M. de *Stair*. Sa Phyſique experimentale. 1348
Sturmius. Son College d'experiences. 975
S. *Suaire*. 998. 1138
Sucre. S'il a été connu des anciens. 615
Suéde. Ses premiers habitans. 59. leur fecondité & longue vie. 66. Voiez auſſi 135. & ſuiv.
Superſtition. Réflexions de M. du Rondel ſur cela. 1341

T.

Du *Tabac* & de ſes uſages dans la converſation. 215
Tartarie Occidentale. 211
Du *Thé*. 214. 518
Theriaque. Decret de la Faculté de Médecine

decine ſur cela 418
M. *The venot.* 105
Iſle de *Thule.* 133
M. le *Tellier.* Ce qu'on dit ſur ce qu'il eſt mort aprés la révocation de l'Edit de Nantes. 1339
Pic de Tenariffe. 107
Exemples de *Tolerance* en matiére de Religion. 213. 256. 306
M. de *Tournai.* Son éloge. 689
Tradition. Son incertitude. 717. 782. 823 1015
Abbé de la *Trappe.* Livre ſur ſa converſion. 665
M. du *Tremblai.* Ses converſations contre les divertiſſemens. 121. 942
Le Concile de *Trente* n'a pas été reçû en France. 344
Trinité. Son parallele avec les 3. dimenſions du corps 739. 922. 1040. avec les 3. principes Chymiques 1143. Les Payens en ont eu des images. 1347
Triſtan. Son erreur ſur Octavie. 598
M. de *Turenne.* Sa vie 816. On a crû qu'il a voulu réünir les Religions. 1327
M. *Turretin* ſon Cours de Théologie. 935
Turcs. 118. 1064

V.

M. *Varillas.* 455. 471. 604
M. de *Vauban.* 116

M. de

M. de *Veil.* 1046
Veines lactées dans l'eſtomac. 171
Le P. *Verbieſt.* Sa Relation de la Tartarie 210.
Verre. Remarques ſur le Verre. 1109
Vers. Comment s'engendrent dans les inteſtins. 649.
Ambr. *Victor.* Sa Philoſophie Chrêtienne. 504
M. *Vieuſſens.* Sa Neurologie. 1204
Dame de *Villedieu.* 1193
M. de *Villemandi.* Son Introduction. 1156
Virgile. Sa défenſe contre le P. Mambrun. 572
Livres de M. *Witſius.* 449
M. *Witticchius.* 612. 940. 1171
M. de *Volder.* Theſes imprimées à ſon inſçû. 225
Experience par lui faite. 397
M. *Voſſius.* Ses *variæ obſervationes.* 95
Quel-nombre d'habitans il donne à chaque païs. 100
Traité de la *Volonté.* 122

X.

Jerome *Xavier.* Son Hiſtoire de Jeſus Chriſt 773
S. François *Xavier.* Poëme ſur ſes miracles. 888

Z.

Ziegler. Son Traité *de Clerico reniſtente.* 173. *Rabuliſtica.* 665

NOus avons raporté dans une note marginale du Journal d'Octobre 1685. ce que nous avions ouï dire touchant l'Auteur *de l'égalité des Sexes*, c'eſt qu'il ſe nommoit M. Frelin. Mais la lettre P. qui ſe voit dans le privilege, & le nom de *Poulain* qui ſe voit dans l'Education des Dames, nous ayant fait croire qu'il auroit falu dire *Poulain* & non pas *Frelin*, nous avons fait cette objection à celui dont nous tenions la Note. Il nous a répondu qu'apparemment M. Frelin a conſenti qu'un autre paſſaſt pour l'Auteur de l'Ouvrage, l'ayant fait de concert avec lui. Nous en laiſſons juge le Lecteur.